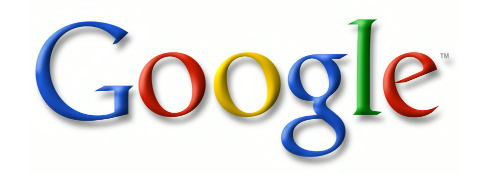



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585194 3


AUCTOR PRETIOSA FACIT

NKV

SECON


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

LA SEMAINE

DES

QUATRE JEUDIS

DU MÊME AUTEUR

LA JEUNESSE DORÉE

1 vol. grand in-18. — Prix : 3 francs.

MISÈRES D'UN PRIX DE ROME

1 vol. grand in-18. — Prix : 3 francs.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.

LA SEMAINE

DES

QUATRE JEUDIS

PAR

ALBÉRIC SECOND

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1873

LA SEMAINE

DES

QUATRE JEUDIS

I

En vérité, si l'enveloppe qui contenait la lettre d'Ollivier de Feyzin n'était là, sous mes yeux, maculée par le timbre irrécusable de la poste, en vérité je douterais encore. Trois ans se sont écoulés, et je jurerais que vous datez d'hier, chers souvenirs que j'évoque aujourd'hui dans ma pensée comme un aveugle ressuscite dans la chambre noire de son cerveau le printemps, le soleil et les fleurs.

J'étais sorti de mon cercle à une heure ridiculement indue et je dormais d'un sommeil léger, lorsque je fus éveillé en sursaut par un bruyant colloque échangé à la porte de ma chambre à coucher. Le soprano aigu de mon premier chambellan se mariait dans un duo animé avec une voix de basse-taille

qui avait l'air de monter des profondeurs de la cravate de Joseph Prudhomme. Il était question d'une lettre chargée que Germain s'obstinait à recevoir directement, et que le porteur, fidèle à sa consigne, ne voulait remettre qu'au seul destinataire.

D'un coup de sonnette, j'intervins dans la discussion ; je signai sur le registre *ad hoc* du facteur et je ne fus pas peu surpris en reconnaissant l'écriture d'un ami qui, depuis plusieurs années, ne m'avait donné aucun signe de vie.

Cet ami se nomme Ollivier de Feyzin et voici ce qu'il m'écrivait à la date du 1er octobre 1864 :

« Êtes-vous à Paris, mon cher Raymond ?

« Habitez-vous encore votre appartement si coquet de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain ?

« A tout hasard, j'y adresse ma lettre, et afin qu'elle ne s'égare pas en route, j'illustre mon enveloppe de cinq cachets rouges, bien qu'elle ne renferme aucune valeur, — et que ma prose n'en ait guère.

« Si je frappe à la porte de votre amitié, c'est que je réclame de vous un très-grand service. Soyez sans inquiétude : il ne s'agit pas d'argent. C'est là une variété de service qu'il vaut mieux, pour deux raisons concluantes, demander à ses ennemis qu'à ses amis :

1° Il y a bien des chances pour que le résultat soit le même;

« 2° On a l'agrément de conserver ses petites illusions.

« D'ailleurs, pour tout dire en un mot, je suis encore plus riche aujourd'hui qu'au bon temps où nous menions la vie joyeuse du club et de l'Opéra... Mais ceci est de l'exorde, et les bons auteurs n'abusent point de cette forme du discours. Imitons ces modèles, et, sans plus tarder, entrons dans le vif de la question.

« Resté veuf peu de temps, hélas ! après mon mariage, je suis père d'une grande fille de quatorze ans. Ma femme, — vous l'avez su, mais vous avez dû l'oublier, — était orpheline... (Vous connaissez l'invincible terreur que m'inspirent les belles-mères)... Moi-même je suis orphelin, ajouterais-je, si cette qualification attendrissante ne risquait de faire sourire, appliquée à un orphelin qui s'achemine rapidement vers la cinquantaine. Je constitue et résume donc à moi seul toute la famille de mademoiselle Irène de Feyzin, à laquelle je reviendrai dans un instant, car ici j'ouvre une parenthèse indispensable.

« Il est à propos de vous en faire l'aveu, mon cher Raymond, le moi qui vous écrit ne ressemble plus du tout au moi qu'on vit parader jadis sur le turf parisien. Lentement, graduellement, la cristallisation départementale a produit son œuvre de destruction. Vous qui me fîtes le plaisir d'assister à mes

justes noces, peut-être n'avez-vous pas oublié de quel appétit insatiable, de quelle soif inextinguible sont pourvus les habitants de la bonne ville de Château-Garnier, dont je suis devenu citoyen par le fait de mon mariage. Ayant adopté l'hygiène de mes congénères, il n'est pas surprenant que j'aie été, comme eux, terrassé et vaincu par le Monstre. Le Monstre, cher ami, c'est l'embonpoint. Après la graisse, la goutte est venue. O le triste retour des choses d'ici-bas! Ce gentilhomme si fier de sa maigreur aristocratique, si orgueilleux de la finesse de ses extrémités, on le voit à présent rond comme une tonne et chaussé, quand la goutte lui permet cet excès de coquetterie, à l'instar d'un messager rural. S'il portait encore des gants, il ganterait neuf trois quarts, le misérable!

« Après une confession si pénible, cessez de vous étonner de la sage résolution qu'a pris votre ami de s'enterrer vivant dans une ville morte. Exhiber aux regards des Parisiennes narquoises, tel qu'il est actuellement, celui qui fut « le beau de Feyzin, » ô mon cher Raymond, un tel sacrifice dépasse la mesure de mes forces!

« Mais je reviens à ma fille et à l'objet de cette lettre.

« On m'assure de divers côtés, et je partage l'opinion générale, que mon unique héritière reçoit ici

une éducation tout à fait insuffisante. Je ne vous cacherai rien, mon vieux camarade : gâtée à l'excès par monsieur son père, plus encore, — si c'est possible, — par la très-dévouée et très-bornée créature qui cumule les fonctions d'institutrice, de gouvernante et de souffre-douleur, ma fille est sans contredit la jeune personne la plus mal élevée qui soit de Bayonne à Dunkerque. Il était juste temps d'adopter une résolution énergique et, Dieu merci, j'ai eu le courage de m'y contraindre. Irène est à la veille de dire adieu à son cher Château-Garnier. Je l'exile dans la meilleure institution de Paris, s'il faut s'en rapporter aux prospectus dont on m'a bombardé. Sentinelle, prenez garde à vous : c'est ici, mon cher Raymond, que le solliciteur démasque le feu plongeant de ses batteries paternelles.

« Il est indispensable que ma jeune pensionnaire soit pourvue d'un correspondant qui me tienne au courant de son travail, de sa conduite, de ses progrès, si elle consent à en faire, de sa santé, — de sa santé surtout, — qui veuille bien aller la voir un quart d'heure chaque dimanche et qui, une fois par mois, lui consacre son après-midi. Vous excepté, cher ami, je ne sais personne, dans les vingt arrondissements de Paris, qui soit en état de me rendre un service d'une nature si délicate.

« Aux jours, hélas ! envolés de mes folles prouesses

et de mes caravanes galantes, qui donc s'évertuait à me faire de la morale? Lorsque j'aventurais bêtement des milliers de louis sur les quatre jambes d'une jument efflanquée ou sur un coup de baccarat, qui me chapitrait d'importance? Et lorsque je m'étais empêtré dans quelque sotte querelle, qui réussisait à arranger l'affaire, sauvegardant du même coup mon honneur et ma peau? C'était vous, toujours vous, mon cher Mentor. Télémaque le proclame avec une gratitude que le temps n'a point affaiblie.

« Et c'est ainsi, quoiqu'en réalité nous soyons du même âge, ou peut s'en faut, c'est ainsi que je me suis habitué à vous considérer comme mon aîné en prudence et en sagesse. Ces deux précieuses vertus ont dû nécessairement grandir en vous et se développer avec l'âge; ne soyez donc pas surpris si je vous tiens à cette heure pour le type accompli de la raison pure. A ce titre, comment faire choix pour ma fille d'un autre proteteur que vous, alors même que je serais embarrassé pour choisir?

« Poser la question, c'est la résoudre, » comme se plaît à dire le procureur impérial de notre ville.

« Aussitôt votre réponse connue, et je n'imagine pas un instant qu'elle soit contraire à mes vœux, Irène et la respectable demoiselle Bruneau monteront en wagon. Le lendemain, sur le coup de midi, elles sonneront à votre porte. Mademoiselle Bruneau, vous

l'avez pressenti, est l'institutrice-martyre mentionnée ci-dessus. Elle installera Irène dans l'institution Létournas (*boarding schooll for young ladies*) et reviendra à Château-Garnier. Je lui ai trouvé dans notre cité, chez des personnes de moralité sûre, mais d'intelligence problématique, des fonctions analogues à celles qu'elle a longtemps remplies auprès de ma fille avec un si grand zèle, une si rare conscience et un si notoire insuccès. »

La lettre d'Ollivier de Feyzin était suivie de ce post-scriptum :

« Inutile d'ajouter que si je n'accompagne pas Irène à Paris, c'est la faute de cette scélérate de goutte qui, depuis quatre semaines, me tient cloué dans mon fauteuil. Ne me faites pas l'injure de croire que ce soit une sotte question de coquetterie masculine qui m'empêche de me montrer à « ces dames. » Non, mon cher, la cristallisation ne va pas encore jusque-là. Ce que j'en ai dit, c'était pour tâcher de m'égayer un brin. L'idée de cette prochaine séparation, que j'ai provoquée, dont je reconnais la nécessité impérieuse, plisse mon front, glace le sourire sur mes lèvres et fait sourdre des larmes dans mes yeux. Que voulez-vous, Raymond, l'homme n'est pas parfait ! »

La lecture de cette lettre inattendue me causa un très-vif accès de mauvaise humeur. Rien ne me plaisait moins que d'accepter le patronage qu'Ollivier

prétendait m'imposer avec un si admirable sans-gêne. Cette petite provinciale que j'étais menacé de voir tomber dans mon existence à l'instar d'une cheminée, *à priori* je me sentis tout disposé à la prendre en grippe.

Il est certain que son père et moi nous étions intimement liés dans notre jeunesse; mais parce que Pylade et Oreste trinquèrent nocturnement au grand 16 du café Anglais, parce qu'ils chassèrent les mêmes alouettes au foyer de la danse, à l'Opéra, est-ce un motif suffisant pour qu'Oreste soit obligé d'être le tuteur de mademoiselle Pylade, surtout s'il ne remplit encore, grâce au ciel, aucune condition de l'emploi? Au Théâtre-Français, comme au Théâtre-Italien, l'artiste qu'on applaudit dans le rôle d'Almaviva serait-il disposé à s'affubler de la perruque de Bartholo? Bressant, Mario, j'invoque votre témoignage.

Si l'on comparait mes anciennes fredaines aux folies d'Ollivier, il est certain que je pouvais, à la rigueur, être considéré comme un fou pourvu de quelque raison. Mais conclure de ces prémisses que je suis un parangon de sagesse et de vertu, c'est de la logique à l'usage des cervelles de Château-Garnier et de Château-Charenton.

Promener une écolière à travers les rues de Paris en lui disant : « Tenez-vous droite, Mademoiselle; ne marchez pas dans le ruisseau; prenez garde aux voi-

tures; ne vous approchez pas de ce magasin dont la devanture est fraîchement peinte, » n'est-ce pas, en effet, pour un célibataire dans ma situation, une plaisante façon de passer son dimanche? Devrai-je lui faire visiter la marmite des Invalides? Autoriserai-je l'ascension de l'Arc-de-Triomphe et de la colonne Vendôme? La conduirai-je au Jardin des Plantes, en ayant soin de négliger le département des singes? Mêlant l'utile à l'agréable, aurai-je mission de l'interroger sur l'histoire, le calcul, le géographie, le catéchisme et les participes, tout en nous chauffant au soleil de la Petite-Provence?

Sans être un sportman à tous crins, il ne me déplaît pas de fumer mon cigare dans les enceintes du pesage; sans être un Nemrod forcené, j'ai acheté une part dans deux chasses, histoire de passer d'agréables journées avec d'aimables compagnons. Désormais plus de chasses, plus de courses, car je sais l'ami de Feyzin sur le bout de mon petit doigt. Après m'avoir soustrait un dimanche sur quatre, il réclamera tous mes dimanches, ce qui lui semblera tout simple et tout naturel!

Ces considérations que j'abrége, d'autres que je passe sous silence, m'amenèrent à lui signifier que j'avais le regret de décliner la mission providentielle dont il voulait me charger. Je pris soin de rouler la pilule de mon refus dans le miel des circonlocutions

les plus savantes, et je sortis après avoir donné l'ordre de porter ma lettre au bureau de poste le plus voisin.

Lorsque je rentrai, le soir, le premier objet qui frappa mes regards fut mon épître restée à la place où je l'avais posée. Fidèle à une tradition immémoriale, Germain avait soigneusement négligé de m'obéir. Je sentis naître des remords en songeant au désappointement de ce pauvre Ollivier. J'eus confusion de mon égoïsme; un revirement subit s'opéra dans mon esprit, et séance tenante, je lui écrivis : « J'accepte. »

Satisfait de ma détermination, mais n'étant pas sûr qu'elle fût irrévocable, je me hâtai d'aller moi-même confier ma lettre à la poste, malgré l'heure avancée de la nuit.

J'eus grand'peine à trouver le sommeil, et mes songes furent peuplés de cauchemars extravagants et baroques.

S'autorisant de l'exemple d'Ollivier, je rêvai qu'une foule de gens, que je ne connaissais pas, m'expédiaient leurs filles et leurs garcons avec injonction de veiller sur eux jusqu'à leur majorité révolue. J'étais chargé de leur enseigner l'astronomie et le trombone. Ces affreux garnements mettaient mon appartement au pillage, cassaient mes faïences de Delft, lacéraient mes Troyon, mes Ziem et mes Diaz, jouaient aux

billes avec les pendeloques de mes lustres de Venise, et se taillaient des casquettes dans mes tapisseries de Beauvais.

Je parvins à m'emparer de l'enragée petite personne qui menait la bande infernale, et je lui demandai son nom.

Elle s'écria, en accompagnant ses paroles d'un insolent pied de nez :

— Je m'appelle Irène de Feyzin, et vous pouvez compter que vous n'êtes pas au bout de vos misères !

II

Ollivier me répondit par le retour du courrier :

« Ah ! que vous êtes bien toujours le brave garçon que j'ai connu, que j'ai aimé, et combien j'ai hâte de vous faire parvenir l'expression de mes remerciements, ô mon cher Raymond ! Irène a été informée de ma résolution irrévocable. Quelle scène, mon ami ! Quel ouragan ! Quelle tempête ! Toute ma collection de singes-musiciens, en vieux Saxe, a été réduite en miettes. Se refusant à croire que c'est moi qui ai machiné cette conspiration ténébreuse, ma fille est persuadée que vous êtes l'auteur de tous ses maux. Elle vous accuse de m'avoir soufflé ce plan d'éducation parisienne, et je vous avertis qu'elle vous exècre de tout son cœur.

« En attendant que sa vengeance tombe sur vous,

sa méchante humeur s'exerce à la journée sur mes domestiques, sur mes chiens, sur mon poney, sur son chat et en particulier sur la pauvre Bruneau. Les domestiques lui montrent le poing, le poney lui montre les talons, les chiens lui montrent les dents, le chat lui montre les griffes et mademoiselle Bruneau lui montre deux gros yeux rougis par les pleurs. Ne pensez pas qu'elle en soit attendrie et désarmée. Il n'est sorte de vilains tours qu'elle n'invente contre cette créature du bon Dieu. S'ils l'osaient, mes gens feraient dire une messe d'actions de grâces le jour très-prochain où ils seront débarrassés de leur aimable petite maîtresse.

« Vous ne m'accuserez pas, je pense, de vous prendre en traître, ni de farder la vérité. Un autre père, à ma place, afin de vous amadouer, vous eût annoncé l'arrivée d'un ange; c'est celle d'un démon que je vous signale avec autant de franchise que de maladresse.

« Ce démon ne tardera pas à comparaître devant votre tribunal, mon cher Raymond. Je ne vous envoie pas son portrait. Irène considère comme une facétie très-spirituelle d'entasser grimaces sur grimaces au moment du solennel « ne bougeons plus ! » d'où il suit que nul photographe n'a réussi l'opération. C'est une grande fille bien bâtie, ni belle, ni laide, qui pose devant l'opérateur... C'est un monstre qui appa-

raît invariablement sur la plaque de l'artiste découragé. Et Irène de se gaudir en contemplant ces silhouettes effroyables.

« Voici pourtant un renseignement qui vous aidera à la reconnaître : elle a les cheveux noirs et les yeux bleus, héritage de sa mère.

« Si ma fille était un fils, je l'embarquerais en qualité de mousse à bord d'un navire de l'Etat, et j'enverrais le jeune homme à la recherche d'une sixième partie du monde. Bon gré, mal gré, la discipline et la vache enragée aidants, mon jeune navigateur me reviendrait souple comme un jonc... Mais nous avons affaire à une héritière, non à un héritier, et c'est pourquoi il me faut recourir à une méthode d'éducation moins sommaire, moins rigoureuse. . . . .

. . . .

« Je reprends la plume et je continue ma lettre interrompue subitement par un grand remue-ménage dans la maison, et par des cris perçants qui partaient du jardin. Clopin-clopant, je me suis soulevé sur mon fauteuil et traîné vers la fenêtre où m'attendait un spectacle dont le souvenir me réjouit encore la rate.

« Si vous croyez que j'ai surpris mademoiselle ma fille occupée à donner la pâture aux petits des oiseaux, vous vous trompez étrangement, mon cher Raymond. Lorsque Irène apparut à mes yeux, elle administrait

une volée de coups de poing sérieux à un galopin du voisinage. Quand on l'arracha de ses mains, — et la besogne ne fut pas commode, — le petit drôle avait les deux yeux pochés et un ruisseau rouge coulait de son nez. On m'apprend qu'après avoir escaladé le mur de clôture de mon jardin, il se livrait à la dévastation de mon plus beau poirier, au moment où Irène eut connaissance du méfait. En voilà un, j'en réponds, qui désormais respectera non-seulement les pommes, mais aussi les poires du voisin. »

Le récit de cette scène de pugilat me fit tomber des mains l'épître d'Ollivier.

Sans songer à pousser la lecture jusqu'au bout, je me plongeai dans les méditations les plus mélancoliques et les plus noires. A cette phase d'abattement, succéda sans transition un violent accès de colère contre moi-même, où je n'épargnai ni les apostrophes, ni les remontrances. Si un ami s'était permis de m'adresser la plus tempérée des épithètes que je me prodiguai, je lui aurais envoyé deux témoins.

Combien je déplorai de n'avoir pas persévéré dans ma résolution première! Grâce à l'état de surexcitation nerveuse qui s'empara de moi, j'en vins à concevoir un projet auquel, durant deux heures, tout insensé qu'il était, je m'accrochai comme à ma seule branche de salut. Une jolie branche, il faut en convenir!

L'avouerai-je? Il ne s'agissait de rien moins que d'aller me confier à un imprimeur lithographe du passage du Caire, de lui faire tirer sous mes yeux, à un exemplaire unique, une lettre encadrée de noir annonçant la mort subite de M. Raymond de Grançay, décédé à l'âge de quarante-sept ans, en son domicile, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, à Paris, et d'expédier le susdit exemplaire à M. le comte Ollivier de Feyzin, à Château-Garnier, rue des Hautes-Treilles, nº 6.

Si absurde qu'elle fût, cette invention me parut un trait de génie, et, tout joyeux, je me dirigeai vers le passage du Caire. Là, grâce à Dieu, une clarté bienfaisante dissipa les nuages qui obscurcissaient ma raison, et j'eus la bonne fortune de revenir sur mes pas sans avoir accompli cet acte d'insigne folie.

III

Ce fut le 10 octobre 1864, jour maussade où soufflait une bise aigre, où tombait une pluie menue et glacée, qu'Irène de Feyzin et Mlle Bruneau firent leur entrée à Paris. J'achevais de déjeuner quand on les introduisit au salon où je m'empressai de les rejoindre. Tout d'abord, je crus me trouver en face de deux vieilles connaissances, tant l'institutrice et son élève réalisaient avec une fidélité scrupuleuse les types créés par mon imagination. Guidé par les détails et les renseignements contenus dans la correspondance d'Ollivier, je m'étais amusé à dessiner de vagues croquis sur mon album, et il se trouvait que mes deux pochades atteignaient à un degré de ressemblance tel qu'on eût été fondé à croire que les modèles avaient posé devant moi.

Avec son chapeau de feutre rond, posé de travers sur sa tête, ses cheveux courts et ébouriffés par le voyage, sa maigreur juvénile, son teint hâlé, ses grands yeux bleus, profonds et lumineux, vous dévisageant bien en face, Irène avait l'allure et l'apparence d'un hardi garçon habillé en fille. Sancho Pança, revêtu d'un costume féminin, donnera la représentation fidèle de la corpulente Bruneau.

Je pénétrai dans le salon au plus fort d'une discussion violente dont le sens m'échappa. Les paroles s'échangeaient dans un patois bruyant et sonore que je me rappelai avoir entendu baragouiner par les domestiques et les paysans au mariage d'Ollivier.

Aussitôt qu'elles m'aperçurent, mes deux visiteuses devinrent muettes.

— Qu'y a-t-il? demandai-je à mademoiselle Bruneau, qui se confondait en révérences.

Elle balbutia :

— Monsieur, c'est mademoiselle Irène... Le complément de l'explication resta dans le gosier de la gouvernante, qui suait à grosses gouttes.

Je me tournai du côté de la jeune fille; elle me regarda fixement, mais aucun mot ne sortit de ses lèvres pincées qu'elle mordait avec impatience.

Je réitérai ma question; mademoiselle Bruneau fit alors appel à tout son courage et réussit à me dire qu'elle suppliait son élève, à jeun depuis plus de vingt-

quatre heures, de se faire servir un bouillon et un verre de vin de Bordeaux.

— Mademoiselle de Feyzin refuse d'adhérer à une proposition si raisonnable? dis-je à la gouvernante.

— Oui, Monsieur, elle s'y refuse avec une obstination dont je ne parviens pas à triompher.

— Et sous quel prétexte mademoiselle de Feyzin ne veut-elle pas s'asseoir à la table d'un ami de son père ?

— Jamais je n'oserai faire connaître à Monsieur le prétexte invoqué par mademoiselle Irène.

— Osez, je vous prie ; je saurai tout entendre, car je m'attends à tout.

— Non, non, c'est impossible, soupira-t-elle avec un geste de victime résignée à mourir plutôt qu'à parler.

— Je vous le dirai donc, moi, puisque vous êtes si curieux, s'écria Irène d'une voix que la colère faisait chevroter. Si je refuse, c'est qu'on ne doit rien accepter de son ennemi.

— Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que je suis votre ennemi... Pourtant lorsqu'on a grand'faim...

— Je n'ai pas faim du tout ! interrompit-elle sèchement.

— Je n'insiste pas, repris-je sans me départir de la modération que je m'étais imposée. Il me plaît de penser que mademoiselle Bruneau montrera un peu moins de rigueur et un peu plus d'appétit.

L'institutrice confessa naïvement qu'elle avait « l'estomac dans les talons. » J'arrondis le bras gauche; elle s'y accrocha avec empressement, et nous passâmes dans la salle à manger. Irène nous suivit à distance, marmotant entre ses dents je ne sais quelles imprécations tragiques.

On avait eu le temps de dresser un nouveau couvert, et un déjeuner appétissant réjouissait la vue et l'odorat. Irène endura ce supplice de Tantale avec une indifférence stoïque; mais lorsqu'elle m'entendit proposer perfidement à sa gouvernante une quatrième tranche de pâté de foie gras, elle n'y tint plus, et, bondissant comme un chat sauvage :

— Vous devriez avoir honte de vous-même; vous me couvrez de confusion, s'écria-t-elle en foudroyant mademoiselle Bruneau des éclairs de son regard et en martelant le tapis du talon de ses bottines.

Déjà l'institutrice avançait son assiette. Elle la posa sur la nappe avec un large soupir, adressa un adieu muet à la croûte dorée du pâté et prit l'héroïque résolution de déclarer que son appétit commençait à se calmer.

— Je pense que vous n'êtes pas très-pressée de vous constituer prisonnière, dis-je à mademoiselle de Feyzin; voulez-vous que nous nous promenions dans Paris ;

— Bien obligée ; il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

— Nous sortirons en voiture.

— C'est inutile ; je suis attendue à la pension.

— Désirez-vous que je vous y conduise ?

— Ne prenez pas cette peine; je saurai bien trouver mon chemin toute seule. Les provinciaux ne sont pas aussi bêtes que vous le croyez, vous autres Parisiens.

Elle se drapa dans son plaid écossais, se coiffa de travers et fit une sortie théâtrale, sans avoir l'air de s'apercevoir que je m'étais levé et que je lui tendais la main.

— Allons ! aussi aimable et aussi polie dans la réalité que dans mon rêve, soupirai-je en la suivant des yeux, et, j'en fais l'aveu sincère, en l'envoyant à tous les diables.

Une heure après, je vis reparaître mademoiselle Bruneau. Je sus par elle qu'avant de monter en fiacre, Irène avait dit au cocher de la conduire chez un pâtissier, où elle était arrivée souffrant de crampes d'estomac qui lui arrachaient de petits gémissements douloureux. Sans désemparer, sans prendre le temps de respirer, à la grande admiration des consommateurs et du patron, elle avait dévoré une pyramide de gâteaux. De là, on était allé chez madame Létournas, prévenue par un télégramme de l'arrivée de sa pensionnaire. Prétextant la fatigue du voyage, elle avait

obtenu la permission de se réfugier au dortoir et de s'y reposer jusqu'au lendemain matin. La pauvre Bruneau était désespérée de partir sans la revoir; mais son programme lui commandait de prendre le train de huit heures quarante-cinq du soir, et nulle puissance humaine ne l'eût amenée à enfreindre cette consigne. Elle comptait sur moi pour lui donner dans le plus bref délai des nouvelles de sa chère petite exilée.

— Supposez-vous donc, lui dis-je sans dissimuler mon étonnement, que je consente à servir de correspondant à mademoiselle de Feyzin?

Elle fit un geste suppliant.

— Je vous le demande, repris-je; cette jeune fille est-elle faite pour inspirer des sentiments de bienveillance et de sympathie?

— Ah! Seigneur mon Dieu! voilà justement ce que je redoutais, s'écria-t-elle en s'agitant sur sa chaise comme une pythonisse sur son trépied; je vous en conjure, monsieur de Grançay, attendez de l'avoir revue avant de prendre une si grave décision. Sous les écorces les plus rudes se cachent parfois les fruits les plus tendres. Irène est volontaire, emportée, j'en conviens; mais si la tête est mauvaise, le cœur est exquis.

Je fis un signe de dénégation.

Elle reprit, d'une voix, d'abord hésitante, qui

arriva par degrés à une émotion communicative contre laquelle je me roidis de toutes mes forces :

— En vous montrant indulgent pour Irène, songez que je jouirai aussi des bénéfices de votre indulgence. L'institutrice n'est-elle pas, dans une certaine mesure, responsable des fautes de l'écolière? J'ai été placée auprès d'elle pour l'assouplir, la dominer, la dompter...

— Et c'est le résultat contraire qui s'est produit, interrompis-je en ricanant.

— J'en conviens à ma honte, soupira-t-elle; Irène est mon enfant d'adoption, et voilà pourquoi je l'ai aimée avec toutes les aveugles faiblesses d'une mère.

Je dis à la brave demoiselle :

— Vous plaidez à merveille les circonstances atténuantes.

— Alors je vous ai convaincu? s'écria-t-elle.

— Emu, oui; convaincu, non... Et attendu que je persiste à croire que cette aimable petite personne possède un caillou à la place du cœur...

— Oh! Monsieur, s'écria la gouvernante; Monsieur... Je vous en prie!

— Il est tout naturel, continuai-je, que je m'exprime sur son compte avec une sévérité qui vous a choquée.

— Je ne suis pas choquée, mais affligée, dit-elle avec une douceur qui eût désarmé un tigre.

— Excusez-moi de prolonger votre supplice, repris-je, et permettez que je vous adresse une dernière question. Mademoiselle de Feyzin a-t-elle montré quelque sensibilité en se séparant de son père ?

Mon interrogation troubla visiblement la pauvre Bruneau, qui baissa la tête sans répondre.

— J'ai horreur du mensonge, dit-elle enfin, et je répondrai sincèrement à votre question, avec le regret que vous ne me l'ayez pas épargnée. Oui, l'attitude d'Irène, au moment de la séparation, n'a pas été ce que je souhaitais qu'elle fût.

— Parbleu ! quand on a un caillou en guise de cœur ! murmurai-je avec une cruauté raffinée.

Elle me regarda comme l'agneau doit regarder le boucher qui l'égorge. Je me sentis vaincu.

— Parlez, lui dis-je, je ne vous interromprai plus.

— Habituée à nous imposer ses volontés et à tyranniser toute la maison, Mademoiselle ne pouvait croire que les menaces de son père recevraient une si prompte exécution, dit la gouvernante qui reprit courage. Jusqu'au dernier jour ellet dut garder le secret espoir que son départ ne s'effectuerait pas. Quand elle vit que M. le comte était inébranlable elle renfonça ses pleurs et se réfugia dans sa chambre, où tranquillement, méthodiquement, elle m'aida à ran-

ger, dans une malle, son trousseau de pensionnaire. A l'heure des adieux, au lieu de se jeter dans les bras de son père, à peine lui eût-elle tendu le front qu'elle se déroba à ses caresses. Ah! par exemple, dans le wagon, les choses se sont passées différemment. Tout le voyage n'a été qu'un long sanglot, sans que j'aie réussi à la distraire de sa douleur.

Ce souvenir chatouilla les glandes lacrymales de la bonne demoiselle. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Non, Monsieur, reprit-elle en s'essuyant le visage avec un vaste foulard à carreaux, non, vous n'accuseriez pas Irène d'avoir un caillou à la place du cœur si vous interrogiez les pauvres de notre ville. Que de fois, alors qu'on nous croyait penchées sur les livres, ne nous est-il pas arrivé de sortir sur la pointe des pieds et de nous esquiver par le jardin! C'était toujours vers les quartiers les plus misérables qu'elle se dirigeait de préférence. Et, le lendemain, vous pouvez le croire, je ne pensais guère à me fâcher si, de son autorité privée, elle faisait assister Pharamond à la bataille de Pavie, si elle plaçait Rome en Amérique ou si elle me soutenait mordicus que sept fois sept font cent quarante. Que m'importaient alors les niches et les gamineries de l'écolière? je me la représentais glissant gentiment son offrande dans la main de quelque vieille en haillons, et volontiers je l'eusse

embrassée au lieu de la gronder et de songer à la punir.

Le ciel ne s'était pas éclairci; la pluie continuait à tomber, et la bise gémissait toujours dans le tuyau de la cheminée. J'employai l'après-midi à confesser mademoiselle Bruneau. A travers les discrets ménagements de sa parole et les prudentes restrictions de sa pensée, il me fut aisé de démêler qu'elle attribuait tous les défauts d'Irène à la seule influence de son père. A l'appui de son opinion, elle me fit le récit de certaines excentricités dont elle ne revenait pas et qui ne me surprirent guère de la part de ce fou d'Ollivier. Ainsi, pour se borner à un seul exemple, le jour mémorable où Irène pocha les yeux du voleur de poires, au lieu de lui expliquer le côté *shoking* de sa conduite, M. de Feyzin la félicita hautement de sa vaillance, lui vota et lui décerna cinq pièces d'or, portées par elle, dès le lendemain, à de pauvres gens dont le mobilier et les nippes allaient être vendus par autorité de justice.

Elle bavardait encore quand on vint m'annoncer que le dîner était servi. Je la fis asseoir près de moi, mais elle ne toucha à rien, hormis à la théière qu'on remplit deux fois à son intention et qu'elle vida consciencieusement jusqu'à la dernière goutte.

— Pauvre chère enfant! soupirait-elle avec des sifflements de locomotive au départ, dire que je

resterai près d'un an sans la voir... Ah! Monsieur de Grançay! j'ai beau me raisonner, cette pensée m'étouffe.

Était-ce bien cette pensée qui l'étouffait ainsi? N'était-ce pas plutôt la croûte du pâté? Insondable mystère!

Germain la conduisit à la gare et je me rendis à mon club en traversant le foyer de l'Opéra. J'avais hâte de me plonger dans un bain de vie parisienne; je me faisais l'effet d'Ovide revenant de chez les Sarmates, et je me surpris me parlant haut à moi-même, poursuivi par la crainte odieuse que mademoiselle Bruneau ne m'eût inoculé l'accent aigu de sa province.

IV

Pendant la semaine qui suivit cette présentation, si je me préoccupai de ma situation nouvelle, ma foi je ne me préoccupai guère.

Il me souvient même que je me disposais à partir pour la chasse quand un mot d'Ollivier vint fort à point me remémorer les devoirs qui m'incombaient le dimanche.

Vers trois heures, mon coupé gravit la pente du faubourg Saint-Honoré; à la hauteur de l'avenue de Wagram, il s'arrêta devant une porte cochère au-dessus de laquelle on lisait : *Boarding schooll for young ladies.*

Je demandai si madame Létournas était visible et si elle pouvait me recevoir.

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à Madame? dit la sous-maîtresse qui me reçut au parloir.

Je me nommai.

— M. Raymond de Grançay? répéta la sous-maîtresse en interrogeant sa mémoire.

Elle ajouta presque aussitôt, en se frappant le front :

— Monsieur ne serait-il pas le correspondant d'une pensionnaire entrée récemment dans la maison?

— Entrée il y a huit jours.

— Mademoiselle Irène de Feyzin, de Château-Garnier?

— Précisément.

— Que Monsieur ait l'obligeance de me suivre; sa présence est attendue ici avec grande impatience.

— Par mademoiselle de Feyzin, j'imagine?

— Par mademoiselle de Feyzin, je le présume; par madame Létournas, j'en suis certaine.

— Ne pourriez-vous me faire connaître les motifs de cette grande impatience?

La sous-maîtresse ne répondit pas à ma question; elle se leva et me fit signe de l'accompagner.

C'était une personne d'un âge incertain, jaune comme un citron, longue et fluette comme une aiguille à tricoter la laine. Elle glissait devant moi avec des apparences de fantôme; on eût dit qu'elle flottait dans l'atmosphère. Ses dernières paroles n'étaient pas sans m'intriguer, et la façon dont elle les avait soulignées me donnait surtout à réfléchir.

Désireux d'en avoir le cœur net, je pris un air aimable et je lui dis :

— Je vous serais très-reconnaissant de vouloir bien m'apprendre, Madame...

— Je ne suis pas mariée, interrompit-elle d'un ton sec.

— Pardon, Mademoiselle, repris-je en redoublant d'aménité, je suis impatient de savoir si vous avez à vous louer ou à vous plaindre de mademoiselle de Feyzin.

— Ces renseignements vous seront communiqués tout à l'heure, dit la sous-maîtresse dont un méchant sourire mit en évidence deux rangées de dents espacées, jaunes et pointues.

Elle sonna à la porte d'un pavillon bâti au fond d'un jardin, me salua avec les grâces gauches et anguleuses d'une poupée mécanique et s'éloigna, non sans avoir dit à la femme de chambre que le coup de cloche avait attirée :

— Mariette, annoncez à Madame la visite de M. de Grançay, correspondant de mademoiselle Irène de Feyzin.

Introduit dans le salon particulier de madame Létournas, je la surpris à son bureau la plume à la main et je m'excusai de la déranger.

— Vous ne me dérangez point, dit-elle, car c'est avec vous, Monsieur, que je m'entretiens en ce mo-

ment même ; et, attendu que ma communication est de la dernière importance, je vous prie d'en vouloir bien prendre connaissance sur-le-champ.

— Avant de voir mademoiselle de Feyzin ? dis-je en acceptant le papier qu'elle me fourrait de force dans la main.

— Oui, Monsieur, avant d'avoir communiqué avec mademoiselle Irène.

— Serait-elle indisposée ?

— Elle jouit d'une santé parfaite.

Madame Létournas s'exprimait avec une lenteur solennelle et glacée qui ne pronostiquait rien de bon.

J'ai conservé son autographe, il est conçu en ces termes carrés, — je devrais dire pointus :

« Je me flattais, Monsieur, de l'espoir d'être honorée aujourd'hui de votre présence. L'heure se passe ; peut-être ne viendrez-vous pas. Or, il est indispensable que je vous voie ; je vous attendrai donc demain dans la matinée.

« Vous pensez bien que c'est au sujet de la jeune fille dont vous êtes le correspondant que nous aurons à conférer ensemble. Obligée de porter un coup douloureux à monsieur son père, il est bon que votre amitié amortisse la violence du choc.

« Je ne puis, ne veux, ni ne dois me charger de l'éducation de mademoiselle de Feyzin. Il est des tâches

qui effraient les plus braves, des missions qui font reculer les plus courageux. Cette jeune fille ne saurait rester un jour de plus dans mon institution. Ne suffit-il pas d'une seule brebis galeuse pour infecter le troupeau ?

« Vous comprenez, Monsieur, que ce n'est point sans de très-sérieux motifs, sans y avoir mûrement réfléchi, que j'ai arrêté cette décision et que je vous la notifie. »

Lorsque j'abordai madame Létournas, d'avance j'étais persuadé qu'elle se montrerait peu satisfaite de sa nouvelle pensionnaire; mais de là à prévoir un dénouement si prompt, si excessif, il y avait loin. Je restai pétrifié.

— Eh bien ! Monsieur, avez-vous lu ? dit-elle impatientée de mon silence.

— Oui, Madame, repartis-je avec un peu d'irritation, et quels que soient les torts de votre élève, je me permets de penser que c'est un abus de pouvoir que vous vous apprêtez à commettre.

— C'est votre avis, Monsieur, que je vais commettre un abus de pouvoir ?

— Oui, Madame, je me refuse à admettre qu'il y ait lieu d'appliquer un châtiment si sévère.

Madame Létournas haussa légèrement les épaules; elle posa un doigt sur le bouton d'une sonnette électrique, et la femme de chambre accourut au signal.

— Que mademoiselle Ursule se rende ici sur-le-champ ! ordonna-t-elle d'un ton impérieux.

Et se tournant de mon côté :

— Vous allez entendre nos griefs, Monsieur; lorsque vous les connaîtrez, peut-être alors penserez-vous que le châtiment est dans une juste proportion avec la faute commise.

La porte s'entr'ouvrit et la sous-maîtresse qui m'avait reçu au parloir se glissa dans le salon.

— Mademoiselle Ursule, dit madame Létournas du ton que ne prendrait pas un maréchal de France donnant des ordres à un caporal, faites-nous le récit du scandale qui s'est produit hier dans votre division. Auparavant, Monsieur, il faut vous informer que cette division est celle des commençantes. Mon Dieu, oui; malgré sa taille, malgré ses quatorze ans, c'est là que mademoiselle de Feyzin a subi l'humiliation d'être reléguée, après un examen qui a mis en lumière la honteuse ignorance où on l'a laissée croupir jusqu'à ce jour.

Elle fit signe à mademoiselle Ursurle de commencer, et aussitôt la sous-maîtresse se précipita sur la parole comme un milan fond sur une colombe.

Son réquisitoire fut interminable; elle eût mis deux sténographes sur les dents. La nature, qui parfois se complaît en ces gamineries féroces, s'était amusée à emprisonner dans ce corps si frêle, dans cette enve-

loppe si diaphane, la voix de contralto la plus puissante qu'on ait jamais entendue. On connaît la piquante définition de madame Alboni par le vicomte de Launay : « Un éléphant qui a avalé un rossignol. » Cette fois c'était le rossignol qui avait avalé l'éléphant. Cette voix et ce corps formaient ensemble des contrastes si curieux, donnaient lieu à des sonorités si inattendues, que j'eus grand'peine à réprimer les malséantes envies de rire qui, plus d'une fois, me montèrent au gosier.

A une très-juste observation qu'elle s'était attirée, mademoiselle de Feyzin avait répondu une insolence. Condamnée à s'agenouiller au milieu de la classe, Irène protesta contre une punition qu'elle qualifiait de déshonorante. La sous-maîtresse s'était alors approchée de l'élève cramponnée à son banc, et tandis qu'elle essayait de se faire obéir par force, elle reçut deux vigoureux soufflets. Madame Létournas était intervenue; elle avait exigé que mademoiselle de Feyzin fît des excuses à mademoiselle Ursule, qu'elle lui demandât pardon de son offense et de sa brutalité; mais mademoiselle Irène s'y était obstinément refusée.

— Ce récit brille par une exactitude irréprochable, dit madame Létournas lorsque la sous-maîtresse eut mis un point final à sa filandreuse narration. Eh bien! Monsieur, trouvez-vous encore que je me dispose à commettre un abus de pouvoir?

— Avant de m'expliquer sur ce point, répliquai-je, il serait utile que je visse notre jeune révoltée. Elle a été sourde à votre voix ; peut-être aurai-je le don de me faire écouter.

— Je le souhaite, Monsieur. C'est un miracle que vous vous flattez d'opérer ; vous n'y réussirez pas, mais il vous restera l'honneur de l'avoir entrepris. Mademoiselle Ursule, conduisez M. de Grançay à la chambre où la coupable est séquestrée.

Je fis un brusque mouvement et je laissai échapper une sourde exclamation.

— Ne prenez pas l'alarme, dit-elle en daignant esquisser l'ombre d'un sourire. Ce n'est point dans un cachot obscur, couchée sur une botte de paille humide, à côté d'une cruche d'eau et d'un pain noir que vous trouverez la prisonnière.

Elle se tut. Immobile et majestueuse dans son large fauteuil, on l'eût prise pour une de ces statues symboliques dont la place de la Concorde tire son principal ornement.

Tout en marchant près de mademoiselle Ursule, je la dévisageai avec attention. Plus je la regardais, plus elle me déplaisait avec sa face de parchemin hypocrite et béate.

Peu à peu j'en vins à me poser cette question délicate et subtile :

— Est-ce donc un si noir forfait que d'avoir gifflé cette vilaine figure ?

Et si la voix de la raison ne m'eût énergiquement soufflé à l'oreille :

— Oui ! oui ! oui !

Je crois que j'aurais eu la suprême inconvenance de me répondre :

— Non ! non ! non !

Nous montâmes jusqu'au dernier étage de la maison, et je fus introduit dans une petite pièce mansardée, mais confortable et quasi élégante avec ses meubles en sapin et sa tenture de perse bleue.

La prisonnière avait décroché les rideaux de la fenêtre, les avait noués bout à bout, et quand je la surpris, elle était occupée à attacher ensemble la couverture et les draps de son lit.

— Quelle singulière besogne accomplissez-vous là ? dis-je en fermant vite la porte, afin que la surveillante postée dans le corridor ne s'aperçût pas de ce manége.

Elle répondit avec une voix et un geste de mélodrame :

— J'ai résolu de briser mes fers et de me sauver cette nuit. Libre à vous de courir me dénoncer lâchement à mes bourreaux !

— J'irais prévenir madame Létournas que j'accomplirais un devoir d'humanité, tenez-vous-le pour dit.

Mademoiselle. Vous n'avez pas réfléchi que vous vous briseriez la tête en dégringolant sur le pavé.

— Ça m'est égal, dit-elle avec emportement. Je préfère la mort à la vie odieuse que je mène dans cette maison de malheur.

— Vous parlez de mourir; vous n'aimez donc pas votre père, méchante enfant ?

— Je l'aime toujours; c'est lui qui ne m'aime plus. Personne ne m'aime, moi ! Que venez-vous faire ici ? que me voulez-vous, vous qui me haïssez sans que je vous aie rien fait ?

Elle était debout devant moi, haletante, la narine contractée, l'œil plein de flammes. Je pensai un instant qu'elle se disposait à me traiter ni plus ni moins que son petit voleur de poires.

— Mademoiselle de Feyzin, lui dis-je, veuillez me répondre : est-il vrai que vous ayez frappé une personne qui a droit à votre obéissance et à votre respect ?

— Oui, dit-elle d'un ton ferme; ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'en la frappant j'ai usé de mon droit. Je n'ai fait que me défendre.

— Ainsi votre inqualifiable conduite ne vous cause aucun regret ?

— Pas le moindre regret.

— Vous ne ferez pas d'excuses ?

Elle dit avec hauteur :

— Mademoiselle de Feyzin ne fait pas d'excuses.

— Cela étant, repris-je, je conclus que vous acceptez d'avance le châtiment qui vous sera imposé?

— Je l'accepte d'avance.

— Et ce châtiment, prévoyez-vous ce qu'il sera ?

— Je pense qu'on me tiendra enfermée dans cette chambre un temps plus ou moins long, huit jours, quinze jours... qui sait? peut-être un mois entier.

— Vous vous trompez, Mademoiselle.

— Resterai-je donc ici à perpétuité?

— Ce n'est point la punition qui vous est réservée.

Elle dit avec un éclat de rire forcé :

— Est-ce que je serai condamnée à mort? Ce serait bien dur.

— Rassurez-vous; on n'ira pas jusque-là.

— C'est bien de la bonté; et jusqu'où ira-t-on? Je ne le devine pas.

— Madame Létournas, et c'est son droit, exige votre départ immédiat.

— Vous dites? fit-elle en se redressant tout d'une pièce.

— Je dis qu'on vous chasse.

Mes paroles la terrassèrent; une pâleur livide se répandit sur ses traits contractés.

— Chassée! moi, chassée! murmura-t-elle d'une voix sombre; vous voulez m'effrayer; vous me trompez. Dites que vous me trompez!

— Je vous répète que vous ne serez plus ici dans une heure, à moins que vous ne consentiez à vous humilier devant mademoiselle Ursule, en présence de toutes les élèves de la pension.

— Et si je m'en vais, où irai-je? demanda-t-elle d'une voix suffoquée.

— Chez votre père, qui, vous devez vous y attendre, ne tuera pas le veau gras pour fêter votre retour.

Elle resta quelques instants comme anéantie, les paupières baissées, les bras pendants; puis tout à coup, d'un bond énergique, elle s'élança vers la croisée en criant :

— J'aime mieux mourir tout de suite!

Je la retins par sa robe, et la saisissant par la taille je la forçai à se rasseoir. Elle courba la tête et de grosses larmes roulèrent le long de ses joues; cette douleur profonde, silencieuse, finit par m'émouvoir. Modifiant mon accent et mon attitude qui, jusque-là, avaient été ceux d'un juge d'instruction, je m'assis à côté d'elle, je lui pris la main et je lui dis :

— Écoutez-moi avec attention, je vous prie. Je serai bref; ce n'est ni l'heure ni le lieu de vous faire un sermon en trois points.

Elle sortit lentement de son état d'engourdissement et me regarda à travers ses pleurs. Je poursuivis :

— Il faut aviser au plus pressé. D'une part, il est impossible que vous restiez dans une institution où

vous donnez l'exempie de l'indiscipline et de la révolte; d'autre part, vous ne pouvez retourner à Château-Garnier.

Un soupir d'allégement souleva la poitrine d'Irène; je continuai d'une voix grave :

— A votre âge, et quand on porte votre nom, on n'a pas le droit d'être ignorante; vous devez donc vous mettre au travail avec une résolution courageuse et réparer promptement les années perdues. Aurez-vous cette résolution et ce courage? Si je détourne l'orage paternel qui vous menace, si je vous tire de la situation pénible où votre mauvaise tête vous a placée, croirez-vous enfin que je ne suis pas un ennemi? Me jugerez-vous digne d'un peu de sympathie et d'amitié?

— Je ne vous comprends pas, dit Irène dont la curiosité était surexcitée par le côté énigmatique de ma harangue.

- Tout à l'heure vous me comprendrez mieux, j'espère.

Il y avait sur une table de l'encre, des plumes, du papier. Je griffonnai quelques lignes.

— Lisez à haute voix ce que je viens d'écrire, lui dis-je, et voyez où me pousse mon désir de vous venir en aide.

Elle lut avec une émotion qui alla *crescendo* jusqu'à la dernière phrase, comme un finale de Verdi :

« Je suis informé, mon cher Ollivier, que plusieurs

cas de fièvre typhoïde ont subitement éclaté dans la pension Létournas. Une élève est morte cette nuit. Sans vous consulter, sans même vous prévenir, je suis accouru enlever votre fille. De mon autorité privée, je l'ai retirée d'une sinistre maison qui menace de se transformer en hôpital.

« J'ai choisi pour mademoiselle Irène l'institution que dirige mademoiselle Plumet, personne de mes amies, de l'esprit et du caractère les plus distingués. Pour tout dire en peu de mots, elle a fait l'éducation de mes deux nièces à l'entière satisfaction de leur mère; et Dieu sait si ma chère sœur est facile à contenter ! Mademoiselle Plumet de meure rue de l'Ouest, dans un quartier d'une salubrité parfaite, à deux pas du jardin du Luxembourg.

« Sous très-peu de jours, mademoiselle de Feyzin vous écrira et vous renouvellera le serment qu'elle m'a fait de travailler désormais avec une ardeur et une persistance qui ne se décourageront pas. »

Elle dit avec élan :

— Oh ! oui, je vous le jure ! mais cette lettre... Est-ce que vraiment elle partira ?

— Vous la mettrez à la poste dans un quart d'heure, et votre père l'aura demain à son réveil.

— Ainsi, dit-elle comme se parlant à elle-même, je sortirai d'ici librement; ainsi je ne serai pas chassée ! Eh bien ! non... ce n'est pas à cette vilaine demoiselle

Ursule que je dois des excuses, mais à celui que j'ai haï si injustement.

Elle se mit à genoux devant moi et joignit les deux mains. Je m'empressai de la relever.

— J'ai été bien sotte et bien méchante, dit-elle d'une voix humble.

— Il faut entendre la vérité ; ce sera votre punition, répondis-je nettement. Votre méchanceté et votre sottise ont dépassé l'idée que je m'en étais faite.

Elle reprit avec des intonations pleines de câlinerie :

— Consentirez-vous à me les pardonner, M. de Grançay ?

— C'est fait, mon enfant ; à dater de ce moment, je ne m'en souviens plus.

— Mon Dieu ! que vous êtes bon ! et comme je voudrais vous embrasser !

Je lui octroyai deux gros baisers de nourrice et je me dirigeai vers la porte.

— Vous partez déjà ? Vous me laissez seule dans ma prison ? dit-elle tout anxieuse.

— Le temps de prévenir madame Létournas et je reviens briser vos fers ! répondis-je en parodiant son accent mélodramatique.

Elle sourit ; j'observai qu'elle avait de très-jolies dents et que le sourire lui séyait fort bien.

V

De plus en plus immobile et majestueuse, la maîtresse de pension trônait toujours dans son fauteuil.

— Je te reconnais, toi, pensai-je en la voyant; tu es la ville de Brest!

— Eh bien! Monsieur, dit-elle avec une pointe d'ironie, et ce miracle annoncé? se serait-il produit en votre heureuse présence?

— Vous aviez raison, Madame, et j'avais tort; aucun miracle ne s'est manifesté.

— Mademoiselle de Feyzin est restée sourde à vos remontrances?

— J'en ai été pour mes frais d'éloquence. Impossible de vaincre son obstination.

— J'étais sûre d'avance du piteux résultat de votre ambassade, à ce point que tout est prêt pour le départ. Je compte, Monsieur, qu'il s'effectuera sans retard.

— Dans cinq minutes vous serez délivrée de votre pensionnaire.

— Délivrée est le mot juste. Mademoiselle de Feyzin retourne-t-elle chez son père?

— Oui, madame; je vais la reconduire à Château-Garnier.

— C'était le seul parti raisonnable qu'il y eût à prendre.

— C'est pourquoi je l'ai pris.

— Vous savez, Monsieur, que le premier trimestre que j'ai touché reste acquis à la pension ?

— Je n'en étais pas absolument sûr, Madame; mais, à vrai dire, je m'en doutais un peu.

Je saluai la ville de Brest; mais elle ne bougea pas plus que son sosie de pierre.

De l'avenue de Wagram à la rue de l'Ouest, il y a un bon bout de chemin. La tête collée à la glace de la voiture, Irène ouvrait des yeux démesurément grands.

— C'est singulier, me dit-elle; il y a huit jours je trouvais Paris très-laid et aujourd'hui je l'admire. Cependant Paris est toujours le même. C'est donc moi qui suis changée?

Je répondis crûment :

— Pour vous, pour moi, pour tout le monde, je l'espère, ma chère petite.

Je fis arrêter le cocher devant un bureau de poste.

Elle ouvrit la portière, sauta lestement sur le trottoir et ma lettre disparut dans la boite.

Mademoiselle Plumet nous fit un accueil empressé et cordial. Elle embrassa Irène qui lui rendit ses caresses avec une effusion du plus favorable augure.

— La famille de Feyzin est alliée à la vôtre? me demanda-t-elle.

— Nous n'avons pas cet honneur.

— Alors mademoiselle est la fille d'un de vos amis?

— Oui, mais persuadez-vous que c'est une troisième nièce que je vous confie et promettez-moi d'avoir pour elle la même tendresse que pour ses sœurs aînées.

— Je prends cet engagement avec bien du plaisir; je le remplirai avec plus de plaisir encore.

— Je vous en aurai une obligation personnelle. Je suis le correspondant de mademoiselle de Feyzin.

S'adressant à Irène, mademoiselle Plumet dit de sa voix douce et un peu voilée :

— Mon enfant, c'est l'heure de la récréation; allez faire connaissance avec vos jeunes compagnes.

Resté seul avec mademoiselle Plumet, je considérai que la probité me faisait une loi de lui révéler l'entière vérité et de ne taire aucun détail. Tandis que je parlais, je vis son placide visage s'éclairer successivement de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Bonté divine! s'écria-t-elle quand j'eus fini; que venez-vous de m'apprendre? C'est un loup enragé que vous avez introduit dans ma paisible bergerie!

— Ne craignez rien pour vos petits moutons, ma respectable amie.

— Que je sois sans craintes! mais c'est Satan en jupon que cette demoiselle de Feyzin!

— Fiez-vous à moi; ce diable n'est pas aussi noir qu'il en a l'air. J'ai la plus haute estime pour les mérites de Madame Létournas, mais je lui refuse le tact et le jugement. Infliger à ma protégée une punition humiliante, employer la violence pour se faire obéir, autant de fautes capitales que vous n'eussiez pas commises. J'ai dans mon écurie de jeunes chevaux que le fouet et l'éperon affolent de colère; un morceau de sucre les rend dociles comme des lévriers. Hier encore, Irène était une barre de fer; elle sera entre vos mains une cire molle que vous pétrirez à votre guise.

— Dieu vous entende et vous exauce! soupira mademoiselle Plumet que mes arguments ne rassuraient qu'à demi.

— C'est déjà fait, chère demoiselle! je m'en porte garant.

— *Amen!* cher Monsieur, et puissé-je n'avoir pas à me repentir...

J'interrompis d'un ton insinuant:

— Je ne mets pas un instant en doute que vous n'en sachiez plus long que moi et que tout le monde dans les questions d'éducation féminine, et pourtant j'ai conçu un plan que je serais heureux de vous voir adopter.

— Voyons ce plan, ma science n'est pas aussi grande que vous avez la politesse de le croire et deux avis valent mieux qu'un.

— Il vous sera malheureusement facile de constater que si la fille de mon ami a bien des choses à oublier, elle en a plus encore à apprendre. Son éducation est à peine ébauchée. Soit que vous la mettiez avec les grandes, en raison de ses quatorze ans, soit que vous la reléguiez avec les petites, en raison de son ignorance, la blessure faite à sa vanité sera également cruelle. Je souhaiterais donc, et j'ajoute que M. de Feyzin est assez riche pour aller au devant de tous les sacrifices d'argent, que sa fille, au moins pendant quelques mois, travaillât sous l'intelligente direction d'une personne qui lui consacrerait tout son temps et tous ses soins.

Mademoiselle Plumet réfléchit deux ou trois minutes, qui me parurent d'une longueur extrême.

— Cher monsieur de Grançay, dit-elle enfin, vous savez que j'ai pour vous beaucoup d'amitié, et vous en abusez ; c'est trop naturel, trop humain, pour que je m'en étonne.

— Vous consentez?

— Le moyen de refuser! oui, j'accepte, mais à une condition : c'est que je ne défricherai pas une terre absolument stérile et que mes semailles produiront une moisson consolante. Quant à la question d'argent, n'en parlons pas. J'ai un prix, je n'en ai pas deux.

J'essayai de formuler une objection timide, mais elle me coupa la parole.

— Pas un mot de plus sur ce chapitre, dit-elle d'un ton sérieux, ou je me brouille avec vous.

— Je tiens votre affection en trop haute estime pour encourir une telle disgrâce, répartis-je en serrant ses deux mains dans une étreinte énergique.

Avant de m'éloigner, je voulus dire adieu à Irène. Elle vint à moi toute joyeuse.

— J'étais sûre que vous ne partiriez pas sans me dire adieu. J'ai écrit à papa; mais comment lui faire parvenir ma lettre?

— C'est bien facile. Confiez-la moi; je la mettrai fidèlement à la poste.

Elle me la remit et je lui fis observer qu'elle avait oublié de cacheter l'enveloppe.

— Oh! ce n'est pas un oubli de ma part, dit-elle avec une gaîté malicieuse.

— Voulez-vous donc que tout le monde connaisse vos petits secrets, ma chère enfant?

— Tout le monde, non; quelqu'un, oui.

— Ce quelqu'un, qui est-il?

— Devinez.

J'allais commencer la lecture, lorsqu'elle me dit avec un peu de confusion :

— Pas devant moi, je vous en prie; plus tard, quand vous serez seul.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte de l'institution. Je vis bien à son air qu'elle avait quelque chose à me confier, mais je compris aisément qu'elle éprouvait de l'embarras à me faire sa confidence. Je posais le pied sur le pavé de la rue de l'Ouest, lorsqu'elle murmura à mon oreille :

— Ne vous moquez pas trop de mon orthographe, c'est celle de Château-Garnier. Celle de Paris sera moins risible; vous verrez dans trois mois.

Je pris une copie de sa lettre; la voici débarrassée de l'orthographe fantaisiste et de la ponctuation capricieuse dont elle avait jugé à propos de l'enrichir :

« Ce qui m'arrive est bien curieux, mon père chéri. Comment ferai-je pour te l'expliquer? C'est comme si un mouchoir que j'aurais eu sur les yeux était tombé tout d'un coup. Hier, j'étais aveugle; et aujourd'hui j'y vois clair.

« Le premier usage que j'ai fait de mes yeux, ç'a été de regarder autour de moi, et ce que j'ai vu m'a donné plus envie de pleurer que de rire.

« J'ai donc vu une demoiselle méchante comme un âne rouge, et c'est moi qui n'ai pas été flattée quand j'ai été forcée de reconnaître qu'elle est mon portrait « tout craché », comme on dit à Château-Garnier.

« Et avec ça ignorante! il y a bien des ânes gris, je t'assure, qui en savent autant que cet âne rouge. C'est pourquoi, mon petit père chéri, je te promets qu'à l'avenir on ne pourra plus nous confondre ensemble.

« Ce qui me reste à te dire est encore plus étonnant. Devine qui a fait tomber le mouchoir de mes yeux? Tu ne réponds pas? Alors c'est que tu donnes ta langue au chat. Je vais donc te l'apprendre : c'est ton ami M. de Grançay. En voilà un que je jugeais mal! Je le croyais mauvais comme tout et il est bon comme le bon pain.

« Pour m'avoir pardonné mes grossièretés, il faut qu'il ait dans le cœur pour cent mille francs au moins d'indulgence et pas pour un sou de rancune. Tu sais si je suis agaçante et désagréable quand je veux; j'ai été féroce avec lui. Bruneau n'en revenait pas; elle était suffoquée. J'ai vu le moment où elle allait éclater dans son corset.

« Pauvre Bruneau! Quand je me rappelle toutes les vilaines farces que je lui ai faites, j'ai des remords aussi gros qu'elle. Informe-la, je te prie, de mes bonnes résolutions; elle n'y croira pas, mais ça lui fera plaisir tout de même. »

Les derniers paragraphes contenaient l'expression de mille tendresses et l'envoi de mille baisers.

En ce temps-là, le plus souvent, je restais à mon cercle jusqu'à deux heures du matin, et mes gens avaient l'ordre de se coucher sans m'attendre. La consigne de Germain l'obligeait à poser sur ma table de nuit les lettres et les journaux apportés dans la soirée.

Quelque temps après l'installation d'Irène dans la pension de la rue de l'Ouest, j'aperçus en entrant dans ma chambre, parmi divers papiers à mon adresse, la carte de mademoiselle Plumet avec ces deux lignes tracées au crayon : « Regrets sincères de votre absence; très-vif désir de causer avec vous. »

Ce soir-là, j'étais d'une humeur massacrante. Les inexcusables distractions de mes partenaires venaient de me coûter une trentaine de louis perdus au whist, où je me pique d'être de première force.

La carte de mademoiselle Plumet ne fit qu'irriter davantage les diables noirs qui tourbillonnaient dans mon cerveau. Persuadé qu'elle était venue se lamenter au sujet de son élève, je pris la résolution, au cas où les scènes déplorables de la pension Létournas se seraient renouvelées, de reconduire l'incorrigible Irène à son père par l'express du lendemain.

Tourmenté, obsédé par cette idée fixe, je ne fermai pas l'œil, et j'étonnai singulièrement maître Germain

en le sonnant à une heure matinale où, d'ordinaire, il ne fait pas jour chez moi. Tout en m'habillant, je questionnai cet imbécile.

— Vous étiez là quand une dame qui a laissé sa carte est venue, hier au soir?

— Oui, monsieur, c'est moi-même qui ai eu l'avantage de la recevoir.

— Alors vous l'avez bien vue?

— Si je l'ai vue? comme j'ai l'honneur de voir Monsieur en ce moment.

— Quel air cette dame avait-elle?

— Ah! Monsieur, elle n'avait pas d'air, dit ce Jocrisse avec un geste pudique. C'est une femme honnête; j'en mettrais la main au feu.

Huit heures n'avaient pas encore sonné à l'horloge du Luxembourg, lorsque je me fis annoncer à mademoiselle Plumet. Je m'étais si bien pénétré de la pensée que sa visite de la veille n'impliquait rien de bon, que je m'écriai tout d'abord :

— Irène est-elle prête? Serons-nous en mesure de prendre le train de midi quinze?

— Quelle nouvelle m'annoncez-vous? dit mademoiselle Plumet que mon langage avait stupéfiée. On m'enlève mademoiselle de Feyzin! C'est son père qui réclame sa présence?

— Nullement.

— Que parlez-vous donc de départ à midi quinze? Je ne conçois rien à vos paroles.

— N'avez-vous pas résolu de renvoyer Irène? dis-je avec la plus entière bonne foi.

— Moi? mais vous rêvez tout éveillé, cher monsieur de Grançay. Voilà ce que c'est que de voir lever l'aurore quand on n'en a pas l'habitude, dit-elle avec une douce malice.

— Ce n'était donc pas pour me porter vos plaintes que vous avez pris la peine de passer chez moi.

— Si vous l'avez supposé, vos hypothèses ont fait fausse route. Je suis on ne peut plus satisfaite de votre protégée, et c'était afin de vous en instruire que je vous ai relancé à une heure où je pensais que vous ne seriez pas sorti.

— Que me dites-vous, chère demoiselle?

— La pure vérité. Celle que vous m'avez priée d'accueillir et de traiter à l'égal de votre troisième nièce, serait digne, en effet, d'être la fille de madame votre sœur; et dans ma bonche, vous le savez, un tel éloge n'est pas mince. Je la connais depuis trop peu de temps, objecterez-vous, pour que je sois dûment autorisée à m'exprimer sur son compte en termes si absolus. Erreur, monsieur le sceptique. J'ai étudié cette jeune fille avec la sagacité que le ciel m'a départie, que l'expérience a aiguisée, et je vous déclare que j'ai rarement vu d'intelligence plus vive,

plus alerte, plus éveillée. Je n'ai besoin de lui rien expliquer; elle devine tout. On la disait paresseuse à outrance, et je suis forcée de modérer ses rages de travail. L'an prochain, elle ira de pair avec mes bonnes élèves; dans deux ans, elle sera l'honneur de mon institution.

— Vos paroles me confondent et me ravissent; elles me délivrent d'un poids de mille kilogrammes que je portais sur la conscience. M'autorisez-vous à sténographier notre entretien et à le faire tenir à M. de Feyzin ?

— J'y vois d'autant moins d'inconvénient que la bonne nouvelle lui est déjà parvenue.

— Vous avez écrit à mon ami ? Vous lui avez parlé de sa fille en termes aussi chaleureux que ceux dont vous venez de vous servir avec moi ?

— Si je calcule bien les distances, ma lettre est arrivée à Châteu-Garnier hier matin. Vous ne comptez pas, j'imagine, vous en aller sans voir Irène. Faites mieux : sacrifiez-moi une heure de votre temps et déjeunez avec nous. Ah ! par exemple, je vous en préviens, c'est un déjeuner d'anachorète qui vous sera servi : des sardines, des pommes de terre cuites à l'eau, et rien avec. C'est aujourd'hui vendredi, et le vendredi on fait maigre; je ne suis pas fâchée de vous l'apprendre, païen que vous êtes !

— J'accepte sans me faire prier. Vous ne pouviez

rien me proposer qui me fût plus agréable. Admirez le hasard : j'ai toujours eu un faible marqué pour les pommes de terre, et si j'avais eu à trafiquer de mon droit d'aînesse, il est certain que je l'eusse échangé contre un plat de sardines.

En réalité, ce menu rigoureux ne me tentait guère, et pourtant je conviens que j'ai eu rarement, depuis que je déjeune, l'occasion de faire un repas où j'aie trouvé tant d'agrément. Contente d'elle-même et des autres, se sentant dans un milieu affectueux et sympathique, Irène montra une vivacité spirituelle qui fut le charme et le sel de notre maigre festin.

Elle mit à profit une courte absence de mademoiselle Plumet pour me faire juge de sa science historique et de ses progrès en orthographe.

— Veuillez me dire en quelle année mourut Charlemagne? me demanda-t-elle avec la solennelle gravité d'un examinateur de la Sorbonne.

— Ma foi, ma chère enfant, dis-je en rougissant un peu, j'ai dû le savoir autrefois; j'avoue à ma honte que je l'ai oublié.

— Charlemagne est mort en l'an 814. Un mauvais point à l'élève Raymond de Grançay.

L'instant d'après elle me demanda avec ce fin sourire qui lui va si bien :

— Comment écrivez-vous le mot *pharmacien?* L'avez-vous aussi oublié?

— Je l'écris comme tout le monde avec un *p* et un *h;* et vous?

— Moi pareillement; mais je suis franche: seulement depuis trois jours. Jusque-là, j'écrivais *farmacien*, avec un *f*.

Elle me quitta ayant à finir une multiplication qui, me dit-elle, eût embarrassé M. Barème lui-même tant elle était hérissée de difficultés.

J'étais sorti avant la distribution du courrier de la province; en rentrant, je trouvai une lettre d'Olivier.

« On m'envoie de la rue de l'Ouest, m'écrivait-il, le bulletin d'une éclatante victoire. Je ne demande pas mieux que de faire sonner les cloches, tirer le canon et chanter un *Te Deum,* mais encore faudrait-il que cette mirifique dépêche me fût confirmée par un correspondant digne de foi.

« Entre nous, mon cher Raymond, je crains que votre demoiselle Plumet ne soit une Bruneau numéro deux, excitée, à l'instar du numéro un, par le désir d'exploiter les faiblesses de ma vanité paternelle. Que de carottes, passez-moi cette image familière, furent récoltées par Bruneau première dans le champ de ma crédulité enfantine! Aux approches des étrennes, de ma fête et vers l'anniversaire de ma naissance, j'étais assuré du retour périodique de certains petits rapports offerts d'une main discrète, où les louanges

d'Irène atteignaient à la hauteur du pic... de la Mirandole, si j'ose risquer cette légère facétie. En échange, d'une main non moins discrète, je lui payais mon tribut de gratitude; et, dès le lendemain, penaud et confus, je reconnaissais que j'avais été, une fois de plus, la dupe de mon inguérissable naïveté.

« Mademoiselle Plumet marche trop vite et va trop loin pour que je la suive volontiers dans la voie où elle s'engage. A l'en croire, Irène serait tout simplement une petite perfection. Je résume sa lettre :

« *Conduite:* Très-bien;

« *Application:* Très-bien;

« *Obéissance:* Très-bien.

« Très-bien sur toute la ligne!

« Qui veut trop prouver ne prouve rien, et déjà je vois germer la carotte du prochain jour de l'an.

« Donc, jusqu'à plus ample informé, je garderai pour moi seul le dithyrambe de mademoiselle Plumet. Mes concitoyens, si j'en faisais l'exhibition, me riraient au nez et me considéreraient à l'avenir comme un de ces pères dindons du Palais-Royal, si grotesques sous les traits de Sainville et de son compère Lhéritier.

« Une strophe de ce poëme en prose m'a pourtant procuré une joie sans mélange, et je me félicite en pensant qu'elle est l'expression de la sainte vérité; c'est celle qui est conçue en ces termes aimables :

« *Santé:* Très-bien.

« Ceci soit dit une fois pour toutes, cher ami : Si jamais vous constatez qu'Irène s'étiole dans l'atmosphère parisienne, si vous pressentez qu'elle soit en danger d'y tomber malade, vite, montez en wagon et ramenez-moi ma fille. Foin de la science et des belles manières! C'est seulement depuis qu'elle est partie que je sais combien cette grande gamine m'est chère! »

Je répondis à Ollivier en termes faits pour le rassurer et l'édifier sur la sincérité de mademoiselle Plumet. Je l'engageai à s'abstenir de tout envoi de cadeaux, et je prévins l'Artaxerxès de Château-Garnier qu'Hippocrate, comparé à mon amie, ne fut qu'un personnage essentiellement corruptible et vénal.

VI

Durant les dix mois de l'année scolaire 1864-1865, loin de se ralentir, l'application d'Irène, son ardeur au travail, sa soif de s'instruire s'accrurent de jour en jour, et quand elle partit pour les vacances, elle porta à son père deux couronnes que j'avais posées sur sa tête avec une bien douce satisfaction à la distribution solennelle des prix.

Quant à Ollivier, ce ne fut pas du contentement qu'il éprouva en contemplant ces témoignages officiels des triomphes d'Irène, ce fut du délire. Je reçus de lui une lettre absolument folle, ainsi que le démontrent les extraits suivants :

« Je viens d'écrire à M. le ministre de l'instruction publique, et je lui demande pour mademoiselle Plumet la croix de la Légion d'honneur.

« J'écris en même temps à Ruggieri de m'expédier

un feu d'artifice et plusieurs ballots de lanternes vénitiennes.

« Sans permission de M. le maire, dimanche prochain, fête champêtre diurne et nocturne dans ma terre de Laneuville, sise à dix-huit kilomètres de Château-Garnier ; noces de Gamache ; danses « sur la coudrette » (on en a fait faire exprès) ; courses à pied et à ânes ; joutes sur l'eau ; couronnement de rosière ; tir à la carabine, au pistolet et à l'arc, comme dans *Guillaume Tell ;* chœurs d'orphéonistes et symphonies quelconques par la musique des pompiers.

« Venez pour moi, et si ce n'est pour moi, venez pour Irène, qui se réjouit à la pensée de recevoir son correspondant chez elle, car Laneuville fait partie de la dot de sa mère, et elle y est née, la chère enfant.

« Au cas où vous seriez sourd à l'appel du père et à l'invitation de la fille, venez pour une troisième personne dont votre présence comblera les souhaits les plus ardents.

« Oui, don Juan, sous notre beau ciel palpite un cœur de vierge dont vous êtes le souverain maître et qui n'a jamais battu que pour vous. A peine celle dont je parle vous eut-elle appréciés à votre juste valeur, vous et votre divin pâté de foie gras, elle n'essaya même pas de lutter ; elle se sentit vaincue. C'est en la confessant, à son retour de Paris, que j'ai

pénétré ce tendre mystère. Ah! Raymond! qu'avez-vous fait de la tranquillité d'Ipsipylle Bruneau? — Mon ami, je vous l'avais caché : elle se nomme Ipsipylle! — Dans ce long tête-à-tête de six heures, avez-vous du moins respecté son innocence? Est-elle digne encore de ceindre la couronne de roses blanches que je lui destine, si je ne peux me procurer de rosière moins avancée?

« Sérieusement, mon ami, soyez des nôtres, et gardez cette conviction que si vous ne l'ornez de votre aimable présence, le joyeux mardi-gras que nous complotons se transformera en un vrai mercredi des cendres. »

L'invitation d'Ollivier me laissa froid; je tournai le dos aux séductions foraines de Laneuville et je pris la route d'Ems, en compagnie de M. et de madame R..., curieux échantillons de la flore parisienne que le hasard, quelques mois auparavant, avait fait entrer dans mon herbier. Ils méritent que le botaniste s'y arrête, qu'il les examine à la loupe et les décrive minutieusement.

M. R... était employé dans une compagnie d'assurances. Au lendemain d'un feu de cheminée qui avait roussi les tentures de mon fumoir, il me fut adressé avec mission d'estimer les dégâts et de réparer le dommage. A cette occasion, il me fit quelques visites. Je causai avec lui et il me parut supérieur à la situa-

tion qu'il occupait, situation médiocre dont il tirait à peine de quoi mal vivre. Il utilisait ses soirées à tenir la comptabilité chez un commerçant de son quartier. Il était marié avec une femme non moins pauvre que lui, et l'infortunée créature usait ses yeux à des travaux de broderie dérisoirement payés. Ils n'avaient point d'enfant, à leur grand regret ; mais je devais comprendre qu'un tel luxe dépassait leurs moyens.

C'était un petit homme rouge de barbe et de cheveux, sordidement vêtu, d'aspect malingre, à mine chafouine et dont le regard se dissimulait derrière les verres bleus de ses lunettes d'argent. Comment et pourquoi je m'intéressai à ce disgracieux avorton, je ne parviens pas à me l'expliquer. Ému de pitié, je m'engageai à lui trouver une place plus lucrative, ou tout au moins à lui faire obtenir de l'avancement dans sa compagnie d'assurances.

Je n'avais encore donné aucune suite à ma promesse, lorsque sa femme vint me rafraîchir la mémoire. En entendant annoncer madame R..., j'eus la conviction que j'allais voir paraître quelque grisette hâve, desséchée, misérablement vêtue et courbée en deux par le labeur incessant de sa broderie. Tout au contraire, je vis entrer une jeune, gracieuse, alerte et jolie femme de vingt-cinq ans, habillée avec une simplicité élégante, et dont les yeux, loin d'être usés par le travail, brillaient comme une paire d'escarboucles.

Des bottines vernies, à talons hauts, moulaient ses petits pieds cambrés, et sous ses gants de Suède, à trois boutons, on devinait des mains de duchesse, comme on dit pour faire sa cour aux duchesses. La pourpre de ses lèvres faisait ressortir la blancheur éclatante de ses dents. Elle avait des cheveux blonds à ne savoir qu'en faire, et la nature l'avait généreusement dispensée de recourir aux trompe-l'œil de la crinoline et aux mensonges du corset.

Tout en détaillant les perfections de madame R..., ma pensée se reporta vers son mari, et je murmurai :

— Sur ma parole, Titania a épousé Caliban ; Esméralda est devenue madame Quasimodo.

Elle sourit de façon discrète, en femme qui a de la littérature, et s'asseyant avec une pose à son avantage dans le fauteuil que je m'étais empressé de lui offrir :

— La démarche que je tente auprès de vous est bien téméraire, monsieur de Grançay, dit-elle d'une voix harmonieuse ; mais si je suis indiscrète, ne vous en prenez qu'à vous-même de l'excès de mon indiscrétion. Pourquoi avez-vous daigné témoigner quelque intérêt à mon pauvre mari ? Depuis le jour où vous lui avez fait espérer que vous l'aideriez de votre crédit, il compte les heures, les minutes, les secondes. Si vous ne devez réaliser son espoir, peut-être aurez-vous à vous reprocher le trépas d'un honnête homme. Je suis venue vous trouver à son insu, Monsieur, et

vous porter ce triste langage : La compagnie qui l'emploie parle de réduire son personnel; le négociant dont il tenait les livres a déposé son bilan, et la broderie ne va guère en cette saison. Notre sort est dans vos mains, ayez pitié de nous.

Elle était à peindre; je devrais dire à croquer, dans sa pose suppliante. Je répondis audacieusement :

— C'est une promesse sérieuse que j'ai faite à votre mari, Madame, et vous pouvez croire que rien n'a été négligé par moi afin de hâter l'accomplissement de vos vœux. Je déplore que le résultat final ne soit pas ce que j'espérais.

— Ainsi, vous ne lui avez trouvé aucun emploi? demanda-t-elle avec angoisse.

— Aucun, madame.

— Pas une seule de vos démarches en faveur de M. R... n'a abouti?

— Hélas! non.

— A l'impossible nul n'est tenu, et je regrette la peine que vous avez prise, dit-elle sèchement en faisant mine de se lever.

— Vous ne me laissez pas le temps d'achever, répliquai-je en l'invitant à se rasseoir. Mes tentatives auprès des autres n'ayant pas réussi, je me suis adressé à moi-même. J'ai besoin d'un homme actif, intelligent, rompu aux affaires, pour suivre un gros procès que je perdrai infailliblement, faute de visiter

mon avocat et de relancer mon avoué. Il y aura sans doute des notes à rédiger, des titres à rechercher, des pièces à collationner. Vous voyez que ce ne sera pas une sinécure. Votre mari accepterait-il d'être cet agent dont le concours m'est indispensable? Et attendu que ce mandat n'est point incompatible avec ses fonctions bureaucratiques, se contenterait-il d'une rémunération fixée à cinq cents francs par mois pour commencer? Mon procès terminé — et j'aurai de la chance s'il est jugé dans un an — nous chercherions autre chose.

— Ah! Monsieur, vous êtes notre Providence! vous nous sauvez du naufrage! s'écria la jolie solliciteuse qui avait bu avidement mes paroles et dont les traits radieux s'illuminèrent d'un éclair de joie. Comment vous remercier d'une proposition si généreuse?

— C'est bien facile; ne me remerciez pas et venez tous les deux dîner demain avec moi. Votre mari recevra ses premières instructions.

Le lendemain, à l'heure convenue, elle vint seule. M. R..., m'annonça-t-elle, avait été si fortement impressionné à la nouvelle de cette bonne fortune inespérée, qu'un accès de fièvre s'était déclaré. Jusqu'au dernier moment elle avait craint d'être obligée de me fausser compagnie.

— J'eusse été inconsolable si vous m'aviez manqué de parole, dis-je galamment. Certes, il me sera beau-

coup plus facile de me consoler de l'absence de votre mari, et cependant je ne vous dissimule pas qu'elle me met fort en peine.

— Comment cela, M. de Grançay? demanda-t-elle visiblement désarçonnée par cette déclaration inattendue.

— Ma cuisinière est malade, ma marmite est renversée, et je comptais vous traiter tous les deux dans un cabinet particulier de la Maison-d'Or.

— C'est juste, fit-elle avec un soupir résigné; il est clair que je ne saurais me montrer seule avec vous dans un restaurant à la mode.

Sa toilette lui seyait à ravir, et elle était jolie comme un cœur. Depuis la veille, je me réjouissais à la pensée d'un tête-à-tête à trois; l'espoir d'un tête-à-tête à deux me réjouit bien davantage et j'insistai pour qu'elle acceptât mon invitation.

— C'est impossible, dit-elle en baissant les yeux; la Maison-d'Or! un cabinet particulier! Si j'étais reconnue!

Ses résistances doublèrent mes désirs. Je me montrai pressant et insinuant; je crois même que je m'élevai jusqu'à l'éloquence et j'eus la satisfaction de vaincre ses derniers scrupules.

Après un dîner fin où elle fit preuve d'un goût très-vif pour les écrevisses bordelaises et le Moët frappé, nous achevâmes la soirée dans une avant-

scène des Bouffes-Parisiens, où son apparition produisit un de ces mouvements que les secrétaires du Corps législatif qualifient de « sensation prolongée. » Elle supporta crânement le feu croisé des binocles de l'orchestre et des loges, me fit la biographie complète des acteurs et m'initia par le menu aux moindres épisodes de la vie galante des principales comédiennes.

— Vous venez souvent à ce théâtre? lui demandai-je assez étonné que son maigre budget lui permît cette dépense.

— Mon mari est lié avec un journaliste qui lui donne parfois des billets de faveur, dit-elle d'un air ingénu.

Il n'était pas loin de minuit lorsque je la déposai devant la porte bâtarde d'une laide et vieille maison de la rue de la Jussienne.

— C'est ici que vous habitez? dis-je en lorgnant l'édifice. L'oiseau est charmant, la cage est affreuse.

— Hélas, oui, voilà mon Louvre, fit-elle moitié riant, moitié soupirant. Vous voyez qu'il ne vaut pas l'autre.

— A quel étage demeurez-vous?

— Sous les toits! dit-elle avec une rage sourde.

Au lieu de tirer le bouton de la sonnette que je tenais déjà entre l'index et le pouce, je revins vers la voiture et je l'invitai à y remonter avec moi.

— Où voulez-vous donc me conduire ? dit-elle sans paraître trop étonnée de cette proposition insolite.

— Aux Champs-Elysées, chère Madame.

— A minuit, cher Monsieur !

— Je désire causer dix minutes avec vous.

— Je vous ferai observer que nous causons depuis plus de cinq heures.

— Qu'importe, si vous ignorez encore le premier mot de ce que j'ai à cœur de vous apprendre ?

— Et vous me ramènerez chez moi ?

— Je vous le promets.

— Dans dix minutes?

— Vous le verrez bien.

Elle murmura en reprenant sa place dans le coupé :

— Je suis folle ! que pensera mon mari ?

— Vous avez donc un mari qui pense?

— Pour son malheur et pour mes péchés.

— Eh bien ! il pensera que nous nous sommes attardés chez Tortoni, en sortant du spectacle.

— Elle est donc bien pressée, la communication que vous avez à me faire ?

— Ex-trê-me-ment ! dis-je en scandant les syllabes de mon adverbe.

— S'agirait-il de ce procès dont vous vouliez entretenir M. R... ?

Je m'emparai de sa main dégantée et couvrant de baisers sa peau parfumée et moite :

— Il s'agit de vous seule, lui dis-je; quel est votre prénom, madame?

— Catherine.

— Eh bien! belle Catherine, je vous aime comme un fou.

— Comme un fou, en effet! vous ne me connaissez pas... Je vous en prie, M. de Grançay, laissez ma main.

Je n'eus garde d'obéir.

— Je suis une honnête femme, dit-elle en se débattant.

— C'est bien pour cela que je vous aime.

— Depuis quand m'aimez-vous?

— Depuis que je vous ai vue.

— Je vous en supplie, laissez mes mains tranquilles.

Cette fois, j'obéis; mais je pris sa tête. Malgré ses résistances, je cherchai sa bouche, et mes lèvres touchèrent ses lèvres.

— Vous me perdez! murmura-t-elle en se laissant glisser haletante dans mes bras.

— Dites plutôt que je vous sauve.

Elle murmura à mon oreille :

— Combien de temps m'aimerez-vous?

Naturellement, je répondis :

— Toujours!

— Toujours, reprit-elle, c'est bien long pour un homme!

— Et pour une femme?

— Oh! moi, s'écria-t-elle, je vous aimerai dans ce monde et dans l'autre!

— Tortoni est clos depuis longtemps, dis-je à Catherine quand je la ramenai à sa porte, inventons une autre histoire.

Elle répondit d'un ton dégagé et avec un sourire ambigu :

— Inutile de se casser la tête à chercher des prétextes. M. R... a le sommeil très-dur; il ne soupçonnera donc point à quelle heure criminelle j'ai réintégré le domicile conjugal.

Elle sonna quatre fois en espaçant ses coups de sonnette par des intervalles inégaux.

— Est-ce vous, *mame* Catherine? demanda une voix enrouée.

— Oui, c'est moi, mère Rubé; ouvrez vite; il pleut.

La portière tira le cordon et la jeune femme disparut dans le noir du corridor, en m'envoyant un baiser du bout de ses ongles roses.

Si j'avais eu des illusions, ce dialogue instructif était bien fait pour les disperser brutalement. Il m'enseignait que ce n'était pas la première fois qu'on réintégrait le domicile conjugal à des heures criminelles.

Il me révélait aussi de secrètes connivences entre la locataire et la portière de la rue de la Jussienne. Je fis ces réflexions, et plusieurs autres, en rentrant chez moi; mais attendu que Catherine me plaisait infiniment, je ne sentis aucun regret de m'être lancé tête baissée dans cette aventure.

Peu de jours après, M. R... délivré de son accès de fièvre, accourut se mettre à ma disposition et je tirai un réel profit de son activité et de son entente des affaires. Je lui avais ouvert un crédit chez mes fournisseurs, et il reluisait comme un écu sorti la veille de l'hôtel de la Monnaie. Cette transformation n'avait pas fait de lui un joli garçon; mais grâce à une coupe sombre pratiquée dans les broussailles de sa barbe rouge, à ses vêtements noirs et à sa cravate blanche, il figurait un clerc d'huissier fort présentable.

Comme il était occupé le matin à son bureau, et attendu, me dit-il, que ses soirées se passaient à donner des leçons de français dans des familles exotiques, je ne le voyais guère. Il me fut impossible de vaincre le dégoût que j'éprouvais en franchissant le seuil crotté de sa maison, dégoût qui s'accroissait à l'aspect du « Louvre » de Catherine. Si adorable que soit Dieu, c'est dans des temples et non dans des bouges qu'on l'adore. Avec ses chaises dépaillées, ses meubles estropiés, ses rideaux tachés de graisse,

la poussière qui couvrait le marbre de ses cheminées et les toiles d'araignée pendues à l'angle de ses plafonds, le logis des époux R... m'inspirait une répugnance insurmontable.

— Comment, dis-je à Catherine, peut-on vivre dans un si triste désordre?

— Je n'ai pas de servante, dit-elle; c'est la portière qui fait ou ne fait pas le ménage, et moi ces détails grossiers me répugnent. Est-ce que ces deux mains sont faites pour tenir un balai!

— En ce cas, ma chère, il faut déménager au plus tôt. Dans la maison où j'occupe le premier étage, un appartement est vacant au rez-de-chaussée. C'est là que je veux vous transporter d'un coup de baguette. L'excellent M. R... est-il homme à ratifier ces arrangements, surtout si je le persuade que j'ai un réel besoin de le tenir près de moi chaque matin?

— Il y souscrira sans doute, à moins que son infernale jalousie.....

— Sa jalousie! Il est donc jaloux? interrompis-je en souriant.

— Ne ris pas, dit-elle d'une voix grave. S'il savait la vérité, il nous tuerait!

— Voilà une menace qui ne cadre guère avec mes suppositions.

— Quelles suppositions? dit-elle en me regardant avec une inquiétude qui se peignit dans ses yeux.

Je ne répondis pas.

— Mais parlez ; parlez donc ! reprit-elle en me secouant le bras.

— Tu le souhaites ?

— Je l'exige... non, Raymond, je t'en prie.

— C'est difficile à traduire en termes convenables. Si le latin dans les mots brave l'honnêteté, le lecteur français veut qu'on respecte ses oreilles. C'est un précepte de Boileau.

Elle frappa du pied avec impatience, et la colère lui fit monter le sang au visage.

— Je devine ; vous croyez mon mari capable de jouer un rôle infâme, dit-elle en s'affaissant ; ah ! Raymond, vous me faites bien du mal !

Elle fut prise d'une subite attaque de nerfs. Sa jolie tête se renversa en arrière, son peigne tomba, et ses cheveux, en se déroulant, lui firent un splendide manteau tissé d'or. L'agrafe de son corsage sauta, mettant à nu ses épaules de marbre et sa gorge de statue.

Je m'excusai d'avoir osé douter de l'honneur de son Théophile, et ce fut avec des paroles de repentir et de soumission que j'implorai mon pardon.

VII

J'éprouvais un certain embarras à entamer avec M. R... le chapitre du déménagement; ce fut lui qui m'en fournit l'occasion.

Un jour que je lui avais assigné rendez-vous à huit heures précises et que je l'avais prié d'être exact, mon avocat ne pouvant le recevoir qu'à cette heure matinale et n'ayant que peu d'instants à lui consacrer, il arriva plus d'une heure en retard.

— Daignez agréer mes excuses, dit-il en secouant son chapeau qu'il essuya ensuite avec la manche de son habit; il pleut à verse, je n'ai pas aperçu de voiture; les omnibus étaient pleins, et la rue de la Jussienne ne se trouve pas précisément à deux enjambées de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

— Toutes ces raisons sont parfaites, dis-je avec un

peu d'humeur, ce qui n'empêche pas que vous n'ayez manqué maître Bidot; et Dieu sait quand nous pourrons remettre la main sur le plus occupé et le plus invisible des jurisconsultes. Pourquoi diable aussi vous avisez-vous de demeurer si loin de moi?

— Parce que les loyers, dans ce quartier aristocratique, sont inaccessibles aux petites bourses.

— Qu'en savez-vous?

— C'est un bruit que les locataires font courir et que j'ai recueilli au passage.

— Toute règle comporte des exceptions. Exemple: On m'a parlé d'un rez-de-chaussée vacant dans cette maison et d'un prix très-modéré. Combien payez-vous, rue de la Jussienne?

— Cinq cents francs par an, monsieur de Grançay; cent vingt-cinq francs tous les trois mois.

— Eh bien, avec un supplément de vingt-cinq francs par trimestre, vous pourriez devenir mon voisin.

— Le rez-de-chaussée en question ne coûterait que six cents francs? C'est peu vraisemblable, convenez-en.

— C'est invraisemblable, j'en conviens; mais c'est vrai. Allez vous en informer vous-même.

Je mentais effrontément; l'appartement coûtait deux mille francs de plus que je ne disais.

— J'obéis par acquit de conscience, reprit-il; mais je suis sûr de revenir bredouille.

M. R... descendit chez le concierge auquel j'avais fait la leçon. Il savait que je paierais les deux mille francs d'écart entre le prix réel et le prix simulé. C'était, lui avais-je dit, un léger sacrifice que je m'imposais en faveur de parents pauvres, trop fiers pour accepter de puiser dans ma bourse. En outre, il n'ignorait pas qu'à la plus légère indiscrétion, le propriétaire, un de mes amis, le relèverait de ses fonctions.

M. R... ne resta pas absent plus de cinq minutes.

— Affaire conclue, me dit-il en se frottant les mains; j'ai loué le rez-de-chaussée. A propos, je suis sorti sans argent et vous m'obligerez en me prêtant vingt francs pour le denier à Dieu. J'aurai la jouissance d'un jardin. C'est fabuleux de bon marché! Il paraîtrait que trois locataires s'y seraient suicidés coup sur coup. Les imbéciles et les naïfs prétendent qu'ils reviennent la nuit, ce qui a jeté la défaveur sur l'appartement et ce qui explique le prix anormal fixé par le propriétaire fatigué d'avoir cette non-valeur dans sa maison. C'est du moins la légende que m'a contée le portier en me promenant de chambre en chambre. Elles sont très-nombreuses, les susdites chambres, et je me demande par quel miracle je parviendrai à les meubler toutes.

— N'avez-vous pas votre mobilier de la rue de la Jussienne ? dis-je inconsidérément.

— Oui, parlons-en ! Le connaissez-vous, ce somptueux mobilier, monsieur de Grançay?

Je me hâtai de répondre :

— Pour le connaître et pour en parler, cher Monsieur, il faudrait l'avoir vu.

— C'est juste; vous n'êtes jamais venu chez moi, que je sache. Au fait, est-ce que vous n'y seriez jamais venu ? dit-il en ayant l'air de s'interroger lui-même.

Il me répugnait de mentir, d'où cette réponse jésuitique :

— Je suis allé plusieurs fois chez vous sans avoir le plaisir de vous rencontrer.

— Plus heureuse que moi, ma femme a-t-elle eu le bonheur de vous recevoir dans notre très-humble demeure ?

— Elle aussi était sortie, dis-je avec un peu d'étranglement dans le gosier.

— Ah ! vraiment ? Nous n'avons pas de chance dans le ménage !

— Revenons à la question du mobilier, cher monsieur Théophile. Je possède beaucoup plus de meubles qu'il ne m'en faut pour mon usage particulier. Vous prendrez dans mon superflu tout ce qui vous sera nécessaire. De cette façon vous ne manquerez plus les rendez-vous importants; nous serons logés sous le même toit et ce sera infiniment plus commode.

Je n'avais pas achevé de parler, que M. R... leva ses lunettes et les colla sur son front. Je compris pourquoi il dissimulait ses yeux sous des verres d'un bleu foncé. Il était affligé d'un strabisme effroyable et louchait horriblement.

— Vous avez dit : « Ce sera infiniment plus commode, » répéta-t-il en soulignant chaque mot; comment l'entendez-vous? Quel est le sens de cette phrase énigmatique, monsieur de Grançay?

— J'ai voulu dire ce que j'ai dit; rien de moins énigmatique, à coup sûr, répliquai-je tranquillement. Eu égard à nos entrevues quotidiennes, il est en effet très-regrettable que nous soyons séparés l'un de l'autre par une distance de plusieurs kilomètres.

— C'est exact, dit-il après réflexion, et je vous prie d'excuser la sotte question que je vous ai faite. Ce sera, en effet, beaucoup plus commode pour tout le monde dans la maison.

Il appliqua une chiquenaude sur ses lunettes; elles glissèrent de son front et se remirent à califourchon sur son nez crochu.

En peu de temps, le rez-de-chaussée fut prêt à les recevoir. Ils en prirent possession dans le courant de janvier 1865, c'est-à-dire trois mois après l'arrivée d'Irène à Paris.

Catherine réalisait le type accompli de la maîtresse désirable par excellence. Elle dominait mes sens

encore plus qu'elle ne remplissait mon cœur; et, à ce titre, elle exerçait sur moi une influence sérieuse. Cette liaison menaçait bien de me coûter un peu cher, mais je dois dire à sa louange qu'elle m'en donnai pour mon argent. La première fois que j'essayai de glisser entre ses doigts effilés quelques chiffons soyeux signés Marsaud et Soleil, elle me repoussa avec indignation et m'accusa de la traiter « comme une fille. »

Cette vertueuse résistance fut de courte durée; le jour où je renouvelai mon assaut, la place capitula sans coup férir. Quant à M. R..., j'observai que ses instincts jaloux avaient l'air de se réveiller à des époques périodiques. Lorsqu'une de ces crises se manifestait, je le déboudais moyennant un supplément d'appointements, qu'il touchait à la fin du mois sous forme de gratification extraordinaire.

Dans la dernière semaine de juillet 1865, une crise plus forte que les précédentes se déclara. J'eus recours à la médication ordinaire, mais elle n'amena pas le soulagement que j'en attendais. M. R... empocha sa gratification d'un air farouche, et continua à bouder comme devant. Que voulait-il de plus? à quelle nouvelle exigence fallait-il souscrire? Othello se cachait-il réellement dans la peau de Sganarelle? Je consultai Catherine sur ce point obscur.

Elle me conta des histoires de l'autre monde. Théophile ne consacrait point ses soirées à enseigner

le français à de nobles hidalgos et à de jeunes Valaques, selon le récit qu'il m'avait fait. Il s'enfermait dans une pièce écartée, muni d'un sac de haricots blancs, d'un sac de haricots rouges et d'une roulette conforme à celles qui fonctionnent dans les villes de jeu d'Allemagne.

Les haricots rouges représentaient l'argent de la banque; les blancs, celui du joueur. Après de longues tentatives, d'innombrables combinaisons et des séries de calculs qui couvraient de chiffres un nombre infini de feuilles de papier, il se flattait d'avoir trouvé la pierre philosophale des dévots de la roulette, à savoir, une *marche* infaillible, un système triomphant.

Catherine partageait la conviction de M. R... et elle s'efforça de me communiquer son enthousiasme.

— Oui, Raymond, me dit-elle, je certifie qu'il sera en mesure de ruiner toutes les banques allemandes, sans oublier celle de Monaco, lorsqu'il aura trouvé les dix-sept mille sept cent cinquante francs indispensables au succès de son entreprise. Il est bien entendu que les premiers gains serviront à rembourser le bailleur de fonds, et que les bénéfices réalisés seront divisés en deux parts égales. Ce que je dis est sérieux, mon ami. La marche de Théophile n'est pas de celles qui trahissent l'inventeur. J'ai assisté à de nombreuses séances, et pas une fois, tu entends, pas une seule il n'a été dépouillé de ses

haricots blancs. C'est toujours lui qui a râflé les haricots rouges de la banque.

Je déclarai à Catherine que je n'avais aucune foi dans ces martingales miraculeuses; elle n'insista pas, persuadée que son mari viendrait à la rescousse. Il s'en acquitta avec une habileté consommée.

Sa mauvaise humeur, sa bouderie prirent dès lors un caractère si intense que je dus finir par lui en demander les motifs. Sans doute il lui tardait d'être mis sur ce terrain; sans doute il avait longuement préparé son improvisation, car sans prendre haleine et sans courir après les mots, il débita ce morceau éloquent et pathétique :

— Vous m'avez comblé de bienfaits, monsieur de Grançay, je le reconnais, je le proclame. Eh bien! au risque de vous paraître un monstre d'ingratitude, je déclare que vos bienfaits me sont à charge et je me refuse à les supporter plus longtemps. Vous m'avez trouvé me noyant dans les eaux troubles de la misère; votre main généreuse m'a tiré du gouffre; et pourtant c'est la joie dans l'âme que vous me voyez prêt à m'y replonger, dussé-je y perdre pied et y périr. Entre le déshonneur et la pauvreté, le choix d'un homme de cœur ne saurait être douteux.

— Je ne saisis pas très-bien le sens de vos paroles, interrompis-je; où voulez-vous en venir?

— Je serai donc plus explicite, reprit-il. Les rela-

tions honorables établies entre vous et moi; celles si pures que vous entretenez avec ma femme...

Il s'interrompit subitement, ajusta ses verres bleus sur son front et dit en me perforant de son regard affreusement louche :

— Car elles sont pures, n'est-il pas vrai, les relations que vous entretenez avec ma chère Catherine?

Je fis un signe de tête affirmatif; les lunettes voyageuses dégringolèrent et reprirent leur place accoutumée.

Il continua d'une voix amère :

— Donc, elles sont pures, et pour ma part, jamais je n'en ai douté. Cependant, qui donc voudrait le croire? Cette fraternelle amitié est un aliment à la médisance; cette communion innocente de deux âmes sœurs est une proie à la calomnie. Vous avez noté la contrainte et la raideur que j'apporte dans nos rapports journaliers... C'est une lettre anonyme qui a motivé cette raideur et cette contrainte.

Je lui demandai communication de sa lettre anonyme; il répondit qu'il l'avait brûlée le jour même où il l'avait reçue.

Il poursuivit avec un ricanement saccadé :

— On m'accuse d'être un mari complaisant... moi, Théophile R...! Oui, Monsieur, il s'est trouvé un infâme pour me jeter à la face cette boue et cette souillure. Et bien! qu'en dites-vous? ne dois-je pas

fuir un voisinage aussi compromettant que le vôtre, M. de Grançay?

— A vrai dire, je n'en vois pas l'absolue nécessité.

— Je la vois, moi; cela suffit.

— Cependant...

— Il le faut.

— Si vous quittez cette maison, où irez-vous? demandai-je en lui cachant de mon mieux le trouble que me causaient ses paroles.

Il répondit fièrement :

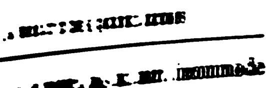
— En sortant d'ici je retournerai dans mon pauvre grenier de la rue de la Jussienne!

Une rapide vision me montra la poussière, les toiles d'araignée, les meubles boiteux, les rideaux tachés de graisse de son bouge, et je me dis que je le retiendrais à tout prix.

Il continua en s'échauffant par degrés :

—Ah! parbleu! si mes rêves se réalisaient; si je devenais millionnaire, je ne raisonnerais pas ainsi. Ma fortune me placerait au-dessus du soupçon; je braverais la médisance, je défierais la calomnie..... Mais où trouver la somme insignifiante qui me donnerait la richesse? dit-il en lançant ses deux bras vers le plafond, dans une attitude désespérée.

— Il va me vanter sa *marche* infaillible, pensai-je, et il a l'aplomb de dire que dix-sept mille sept cent cinquante francs sont une somme insignifiante!



— Vous me croyez
subitement ; eh bien
charge de vous prouv
tune par l'épaisseur d
mille francs.



Avec une résignation
aux mystères de son sy
que je lui prêtai, je ne
explications.

— Attendez-moi, dit-il
comprendrez cette fois.

Il disparut et descendit
reparaître, il serrait sur son
et ses deux précieux sacs de l



— J'ai l'ambition de vous
vaincre, dit-il en préparant les
supplice.



— Croyez-vous que ce soit bi
avec timidité.

— Si je meurs demain, j'entend
mes veilles ne disparaisse pas avec m
usiez pour vous ou pour vos amis. Je
secret, je vous lègue mon trésor.

Nullement convaincu par ses démons
prolixes que réitérées, je déclarai au
Colomb de la martingale triomphante que
tais à le commanditer. Il eût souhaité que



yée trop cher au prix de cent francs. Ta
re ta femme ! quel rêve céleste !
ue dis-je ? soupira-t-elle, une si immense
ait pas réservée à une créature si misé-

ût mon désir d'être renseigné sur ses
nts, je n'avais pas encore osé la ques-
asion se présentait trop belle pour la
r et je lui demandai :
t'es-tu résignée à devenir ma-
e ta famille qui t'a contrainte à un
Et pour quels motifs t'y a-t-elle

nerveux courut dans tous ses
de la tête aux pieds.
s, Raymond, dit-elle, je t'en
à évoquer des fantômes dont
le terreur.
'insistai.
lit-elle ... ncue
i. Tu ... qu
Thé...
e l...

M. R... ne se montra pas un mari incommode pendant notre séjour à Ems. Entré le premier au Kursaal, sorti le dernier, il faisait des séances de douze heures devant le tapis vert, oubliant parfois de dîner, tout entier à la fièvre du jeu et aux émotions de la lutte.

Dès l'abord, il me fut aisé de comprendre que les thalers et les frédérics lui opposaient une énergique résistance à laquelle ses haricots ne l'avaient pas accoutumé. Il était nerveux, impatient, irritable et irrité, et je me gardai bien de l'interroger, prévoyant qu'il subissait plus d'échecs qu'il ne gagnait de victoires. Catherine et moi, pendant ce temps, nous fîmes de rapides excursions à Mayence, à Coblentz, à Francfort, à Cologne, à Nassau, à Wiesbaden, prenant nos mesures pour être rentrés avant la fermeture des salons du Kursaal.

Partout ailleurs qu'à Ems, on dut nous prendre pour deux mariés en train de croquer gaiement le premier quartier de leur lune de miel. Un jour, c'était à Francfort, où nous nous dirigions de préférence, un domestique de l'hôtel de Russie l'appela « Madame de Grançay. » Elle lui donna une pièce d'or de cent francs.

Comme je lui reprochais sa prodigalité :

— Ne me gronde pas, dit-elle; je dois à ce brave garçon une de mes plus douces jouissances, et je ne

l'ai pas payée trop cher au prix de cent francs. Ta femme ! Etre ta femme ! quel rêve céleste !

— Mais que dis-je ? soupira-t-elle, une si immense félicité n'était pas réservée à une créature si misérable !

Quel que fût mon désir d'être renseigné sur ses commencements, je n'avais pas encore osé la questionner. L'occasion se présentait trop belle pour la laisser échapper et je lui demandai :

— Comment t'es-tu résignée à devenir madame R... ? Est-ce ta famille qui t'a contrainte à un si dur sacrifice ? Et pour quels motifs t'y a-t-elle forcée ?

Un frissonnement nerveux courut dans tous ses membres et la secoua de la tête aux pieds.

— Ne m'interroge pas, Raymond, dit-elle, je t'en supplie. Ne m'oblige pas à évoquer des fantômes dont l'apparition me rend folle de terreur.

Plus elle se défendit, plus j'insistai.

— Tu exiges que je parle, dit-elle enfin, vaincue par mon obstination ; je parlerai. Tu t'étonnes que j'aie consenti à être la femme de Théophile... Eh ! s'il avait voulu de moi, j'aurais suivi le bourreau !

VIII

Dans une langue énergique, âpre, brutale, Catherine me fit le récit de sa vie, précédé de ces quelques mots en guise de préface :

— Ce n'est pas un roman que je vais te raconter; c'est une histoire, et cette histoire est la mienne. Je l'ai soufferte, je l'ai vécue. Dans cet épisode qui semble détaché des pages les plus sombres des *Mystères de Paris*, la fiction ne joue aucun rôle et ne tient aucune place. Les journaux du temps ont raconté la mort de mon père et, si tu doutais, je pourrais t'indiquer la date précise...

Je répondis que, loin de douter, j'avais la foi robuste du charbonnier, et elle commença.

Elle ne se souvenait point d'avoir connu sa mère. Musicien d'un certain mérite, mais dont le talent

s'était noyé dans l'eau-de-vie et l'absinthe, son père se remaria qu'elle n'avait pas deux ans. Exécrée par sa belle-mère, elle grandit ne mangeant pas à sa faim, couchée sur une paillasse comme un chien, rongée de vermine et rouée de coups.

L'hiver, si elle approchait du foyer ses mains grelottantes et crevassées d'engelures, elle était battue. L'été, elle restait seule, enfermée du samedi au lundi, tandis que son père et sa marâtre allaient à la campagne, heureuse si, avant de partir, ils s'inquiétaient de lui laisser un morceau de pain.

A dix ans, elle leur économisa le salaire d'une servante, lavant la vaisselle, frottant le plancher, cirant les souliers et faisant le lit où, le plus souvent, son père se couchait ivre-mort.

Personne ne songea à lui apprendre à lire.

En dépit de cette existence de galérienne, elle se développa et se fit presque jolie. Dès lors, en même temps que la dureté de la femme augmenta, la sévérité de l'homme commença à se relâcher.

Souvent il lui apporta et lui remit en cachette des gâteaux; il lui fit boire du punch, des liqueurs et des vins sucrés.

— Je t'aime bien, va, petite, lui disait-il; mais il ne faut pas que la vieille s'en doute; elle te battrait plus fort.

Elle observa, quand ils étaient seuls, qu'il fixait sur

elle des regards si persistants, si étranges, qu'ils l'obligeaient à détourner la tête et à baisser les yeux. Elle n'avait jamais été embrassée. Au premier baiser qu'elle eut de son père, si elle le repoussa avec horreur, ce fut bien moins par un sentiment de pudeur inconsciente que pour fuir l'infecte odeur de son haleine empestée.

Elle avait quinze ans lorsque sa belle-mère mourut. Le soir de l'enterrement, son père rentra plus ivre qu'à son habitude. Avec des grâces bestiales, avec des minauderies monstrueuses, il déclara qu'il était le plus infortuné des hommes et qu'il avait soif de consolations. Ce disant, il se jeta sur elle et la poursuivit de chambre en chambre jusqu'au moment où, haletant, suffoqué, incapable de se tenir sur ses jambes, il se laissa tomber, en jurant qu'il se vengerait de ses dédains et de ses rigueurs.

Tandis qu'elle se tenait tapie dans un coin, immobile, glacée d'effroi, il frotta une allumette sur le plancher et s'efforça d'allumer sa pipe. Alors elle assista à un spectacle effroyable. Des lèvres de son père jaillit une petite flamme bleuâtre, semblable à celle qu'elle voyait voltiger au-dessus du saladier où il brûlait de l'eau-de-vie pour faire du punch; et tout aussitôt il se tordit dans d'horribles convulsions en poussant des hurlements de damné.

Éperdue de terreur, se sentant devenir folle, elle

avait pris la fuite; et après une course désordonnée, elle se trouva sur un pont. Elle s'arrêta à regarder couler l'eau. Attirée par une force invincible, elle se hissa sur le parapet et se jeta dans la Seine. Quand elle reprit connaissance, elle était couchée dans une chambre qu'elle ne connaissait pas, et un homme qu'elle n'avait jamais vu se tenait près du lit.

Je demandai à Catherine le nom de son sauveur et j'étais loin de prévoir la réponse.

— C'est M. R..., me dit-elle.

— Théophile?

— En personne. Témoin de mon acte de désespoir, il se lança après moi dans le fleuve; excellent nageur, il me ramena sur la berge; et, comme j'étais évanouie, il me porta dans son pauvre logement de garçon.

— Lui-même? m'écriai-je.

— Sans doute.

— Je marche d'étonnements en surprises. Par quel miracle ce pygmée a-t-il accompli un pareil tour de force?

— Réfléchis donc que j'étais alors légère comme une plume et que Théophile n'était pas encore le pauvre être rachitique que tu vois aujourd'hui. D'ailleurs le trajet ne fut pas long; il demeurait à deux pas de là, dans une mansarde, sur le quai.

— Et ensuite qu'advint-il?

— Je restai pendant un mois entre la vie et la mort.

— Mais, ma chère, depuis le jour où l'on vient au monde jusqu'au jour où l'on en sort, je te ferai observer qu'on ne cesse pas un instant d'être entre la vie et la mort. C'est ce qui se passa ensuite entre vous deux que je désire savoir, dis-je avec un sentiment de dépit qui ressemblait fort à de la jalousie.

— Ensuite, dit-elle, il fut pour moi le plus dévoué des amis, le plus tendre des frères.

— En vérité?

— T'ai-je dit que je ne savais même pas lire?

— Hélas! oui.

— Eh bien! si j'ai le bonheur de ne pas être idiote, je dois ce bienfait aux leçons qu'il m'a prodiguées pendant cinq ans, avec une bonté, avec une patience, dont nul professeur ne serait capable. J'avais vingt ans, et il relevait de la grave maladie qui a ruiné sa santé, quand un jour, inquiet, tremblant, il murmura ces paroles : « Je suis pauvre, chétif et laid; j'ai le double de votre âge et je vous aime. Consentiriez-vous à être ma femme? » Je laissai tomber ma main dans sa main, avec l'espoir d'acquitter ainsi ma dette de reconnaissance. Eh bien! je te le demande, Raymond, pouvais-je me conduire autrement?

La pensée que le sieur R... avait lu avant moi ce volume charmant, que je feuilletais avec tant de plai-

sir, m'agaça, m'irrita plus qu'elle n'avait jamais fait, et je m'écriai avec amertume :

— Ma foi, ma chère, tu me permettras de penser et de dire que l'élève a payé diablement cher les leçons du professeur; tu ne te nommes pas Héloïse, que je sache, et lui ne se nomme pas Abeilard.

— Je m'appelle Catherine et non Héloïse, c'est vrai, dit-elle en clignant de l'œil; mais lui, il s'appellerait Abeilard que je n'en serais pas surprise.

La voyant en veine de confidences, je cherchai à savoir si elle avait trompé M. R... avant de me connaître; elle me jura ses grands dieux que j'étais son premier amant et j'eus la politesse d'en paraître convaincu.

Nous étions à Ems depuis cinq semaines quand M. R... m'annonça qu'il était décavé. Une série à rouge, impair et passe, mais une série telle qu'on n'en vit jamais, telle qu'on n'en reverra peut-être pas d'ici la fin du siècle, du moins à ce qu'il m'assura, lui avait fait changer son dernier billet de banque et lui avait extorqué son dernier louis.

— Confiez-moi encore deux ou trois mille francs, hasarda-t-il, j'ai la certitude que nous regagnerons facilement...

— Regagnons Paris, interrompis-je ; c'est assurément ce qu'il y a de plus facile à regagner.

Il dit d'un ton pointu :

— C'est un mot, M. de Grançay; je le trouve extraordinairement spirituel, et, avec votre permission, je le placerai dans le monde.

— Vous êtes trop indulgent, répliquai-je du même ton; si joli qu'il vous paraisse, ce mot ne vaut pas ce qu'il me coûte.

— Je le placerai tout de même; on verra le geai se parer des plumes du...

Il hésita; je suis sûr que c'est le mot *dindon* qui lui vint aux lèvres. Il eut la politesse de dire « du paon. »

— Tu as été raide avec Théophile, me dit Catherine; il me semble que tu aurais bien pu lui donner les trois mille francs qu'il te demandait. Ça ne t'eût pas mis sur la paille, je suppose.

Je répondis un peu durement et elle me bouda pendant tout le trajet d'Ems à Paris. Ce fut le premier nuage noir qui sillonna notre ciel bleu. Ce ne fut pas le dernier.

Diverses lettres étaient venues pendant mon absence. Sur une enveloppe, j'aperçus l'écriture d'Irène. Je la décachetai avant les autres.

« Monsieur mon grand ami, me disait-elle, tout le monde ici est furieux après vous, et tout le monde a bien raison. Le fait est que votre conduite n'est pas gentille du tout. Non-seulement vous dédaignez l'invitation de papa, mais vous ne lui répondez même

pas. Inquiet de votre silence, il vous a prié de lui faire savoir si vous êtes malade, et nous attendons encore de vos nouvelles. Que n'ai-je le cœur barbare de madame Létournas ? Je vous condamnerais à passer quinze jours dans la chambre meublée de sapin et tendue de perse bleue ; vous apprendriez à vos dépens si l'on s'y amuse !

« Vous êtes cause que la fête de Laneuville a été complétement ratée. Quand le bon Dieu a vu que vous n'y étiez pas, il a commandé à son beau soleil d'aller se coucher, à ses gros nuages noirs de sortir de leur caverne, et à sa vilaine pluie de tomber pendant vingt-quatre heures. Le soleil, les nuages et la pluie ont obéi à leur maître tout-puissant, et nous avons tous été trempés jusqu'aux os, y compris les chandelles romaines de Ruggieri.

« Quoique vous ne le méritiez guère, on vous aime toujours bien chez nous, à preuve que papa se propose de me ramener à Paris. S'il a pris cette grande détermination, c'est bien moins pour garder sa fille plus longtemps près de lui que pour passer quelque temps avec son ami. Sa méchante goutte lui laisse un peu de répit, ce qui le rend très-fier.

« Avis essentiel :

« Lorsque vous verrez paraître mon cher père, ne manquez pas de vous écrier :

« *Est-ce possible?*

« *Est-ce que je rêve?*

« *En croirai-je mes yeux?*

« Enfin toutes les phrases qu'on emploie quand on est très-surpris et qu'on tombe des nues. En effet, c'est une grande surprise que papa vous ménage, et il est à cent lieues de se douter que je vous ai mis dans le secret. Si je prends sur moi de vous prévenir, c'est afin que vous ayez le temps de vous réjouir à l'avance... et aussi pour que vous le reconnaissiez tout de suite, sans hésitation. Il me dit qu'il y a « des siècles » que vous ne vous êtes vus, et il doit être bien changé, si j'en crois son portrait au pastel accroché dans ma chambre et signé Raymond de Grançay.

« Je vous avertis, si vous nous invitez à déjeuner, que je ne serai pas aussi sotte que l'an dernier. J'accepterai sans que vous ayez la peine de me le dire deux fois.

« Je voudrais (excusez-moi si je fais mon menu), je voudrais qu'on nous servît un pâté semblable à celui que Bruneau apprécia si bien. Mon Dieu! qu'il avait l'air bon, ce pâté! Et quelle furieuse envie, malgré tous mes refus, j'avais de mordre dedans!

« Ne croyez pas que j'aie perdu mon temps, ces vacances. J'ai travaillé quatre heures par jour, deux le matin, deux le soir. Vous voyez qu'on peut se fier à ma parole et que je suis fidèle à mes engagements.

« A bientôt, monsieur mon grand ami ! Je vous envoie des pêches de Laneuville, cueillies sur un pêcher planté le jour de ma naissance. Je les réserve aux seules personnes que j'aime bien, et elles ne sont pas nombreuses, — les personnes, pas les pêches.

« Êtes-vous comme moi ? Je trouve qu'il ne faut pas avoir trop d'amis. Moins on en a et plus on les aime. J'ai beaucoup de défauts et l'on peut me reprocher bien des choses... On ne me reprochera jamais d'avoir un cœur d'hôpital.

« Encore une fois, adieu, et n'oubliez pas d'être bien étonné lorsque vous verrez votre ami. »

Je me conformai de point en point au programme d'Irène. A peine Ollivier me fut-il apparu, je m'écriai : « Est-ce possible ? Est-ce que je rêve ? En croirai-je mes yeux ? »

Je faillis ajouter : « Êtes-vous sûr d'être le comte de Feyzin ? » tant il était méconnaissable. Lui aussi, à ma vue, manifesta une surprise extrême, mais ce fut dans un sens diamétralement opposé à celle que je ressentais.

— Merci, me dit Irène, vous avez joué votre rôle à merveille.

— Suis-je bien tombé des nues ?

— Impossible de mieux tomber. Déjeunera-t-on bientôt ?

— Dans cinq minutes.

— Et il y aura un pâté de foie gras ?

— Il y en aura deux.

Tandis que nous causions à voix basse, Ollivier me considérait comme il eût examiné un objet d'art.

— Ah ça ! mon cher Raymond, me dit-il, à quels onguents, à quels cosmétiques, à quels sortiléges avez-vous recours, que je vous retrouve aujourd'hui le même qu'il y a quinze ans ? Eh quoi ! vous vivez de l'existence agitée, fiévreuse, dévorante de Paris; moi, je mène la vie paisible, patriarcale et vertueuse de la province, et c'est vous qui rajeunissez ! et c'est moi qui ai vieilli ! Qu'on vienne me chanter encore que les années de campagne comptent double ! c'est « les années à la campagne » qu'il faut dire.

Il affectait une bonne humeur qui ne me fit pas l'effet d'être sincère.

— Que parlez-vous de vieillesse ? lui dis-je; vous ne fûtes jamais plus jeune, mon ami.

— A quoi vous en êtes-vous aperçu ?

— Au style de vos lettres. Quant à mademoiselle de Feyzin, j'admire comme elle est changée à son avantage.

— Est-ce un compliment ? dit Irène occupée à feuilleter un album posé sur un meuble.

— C'est l'expression de la vérité.

— Ainsi je serais, ou plutôt je vous parais un peu moins laide qu'il y a un an ?

— Je n'ai rien dit de semblable; vous êtes mieux, ce qui n'est pas du tout la même chose.

— Plus jolie ou moins laide, je suis ravie de ce résultat inespéré. Vous aurez la complaisance de faire mon portrait; je le placerai à côté d'un autre que je sais bien, et puisse-t-on ne pas penser que les deux font la paire!

— De quel autre portrait parlez-vous, chère enfant?

— Vous faites l'ignorant et vous le connaissez mieux que moi.

— Où est-il? à Château-Garnier?

— A Paris.

— Chez mademoiselle Plumet?

— Pas si loin.

— L'artiste ne vous a donc pas flattée?

— Ah! pour ça non, par exemple!

Tout en égrenant les perles de son rire, elle arracha deux feuillets de l'album et les montra à son père, qui s'abandonna soudain à l'hilarité la plus folle et la plus bruyante.

— Elle est bien bonne! s'écria-t-il en se tordant sur son fauteuil; elle est bien bonne!

— Qu'est-ce donc? fis-je en m'approchant d'Irène; mais elle s'enfuit à l'autre bout du salon avec des légèretés de gazelle.

— Mes plus sincères compliments, mon cher Raymond, reprit Ollivier. Je sais que vous dessinez joli-

ment ; vos divers pastels font toujours l'ornement de Laneuville, mais j'ignorais vos dispositions pour la caricature. Je les ferai encadrer ; elles seront la joie de mes vieilles années ; je leur devrai mon dernier sourire.

— Qu'est-ce donc que vous ferez encadrer ? Je ne comprends rien...

— Ces deux pochades, parbleu ! Ma fille est admirable ; quant à Ipsipylle, elle est tout simplement prodigieuse.

Je comprenais de moins en moins et je continuais à courir après Irène qui m'échappait toujours. Je réussis enfin à m'emparer des feuillets qu'elle me disputait et je reconnus les deux charges très-irrévérencieuses crayonnées sur mon album, peu de jours avant l'arrivée de l'institutrice et de son élève.

— Ne les détruisez pas ! me cria Ollivier, ou je réclame cent mille francs de dommages-intérêts !

La gaieté de mes hôtes me gagna et notre belle humeur se prolongea tout le temps du déjeuner. Elle acquit son maximum de densité au moment où je plongeai la cuiller dans la croûte dorée qui renfermait les foies truffés de Strasbourg.

— Es-tu le digne frère de ce pâté fameux dont j'ai tant ouï chanter les louanges ? dit Ollivier en piquant une grosse truffe et en l'introduisant dans sa bouche avec recueillement et respect. De quels aromates ma-

giques ton aîné était-il donc farci qu'il ait allumé un si vaste incendie dans le sein d'Ipsipylle ?

— Cher père, interrompit Irène, n'oublie pas que tu t'es engagé à ne plus te moquer de ma pauvre Bruneau.

— C'est ma foi vrai, soupira Ollivier ; je me suis laissé extorquer cette dure promesse. Décidément cette demoiselle Plumeau...

— Plumet, mon père, interrompit Irène dont les sourcils se contractèrent légèrement.

— Je disais donc que cette demoiselle Plumet a retourné ma fille comme un gant. Je me proposais de récompenser les soins extraordinaires qu'elle a donnés à mon héritière par l'hommage délicat de douze couverts d'argent, à filets, et gravés à son chiffre ; mais Irène se figure, bien à tort, selon moi, qu'un panier de pêches de Laneuville lui sera plus agréable que mon argenterie.

— Ai-je tort ou raison de me le figurer ? Répondez, monsieur mon grand ami !

— C'est parfaitement raisonné. L'orfévrerie de votre père eût été refusée sans rémission ; vos pêches seront acceptées avec un sensible plaisir. Je suis heureux de voir que vous rendez justice à mademoiselle Plumet.

— Mais, sacrebleu ! s'écria Ollivier, c'est donc une maîtresse de pension unique dans son genre, un vrai

phénomène que cette demoiselle? Au reste, mon cher, ce serait une complète erreur de croire que je ne l'estime pas ce qu'elle vaut. J'ai si bien vanté sa méthode d'éducation à tout mon entourage qu'elle me devra une demi-douzaine de nouvelles pensionnaires. Il n'est plus admis, dans le beau monde de Château-Garnier, qu'une jeune fille un peu bien située soit éduquée autre part que dans l'institution sans rivale de la rue de l'Ouest. A propos, il m'a été demandé des renseignements sur le pensionnat Létournas. Invariablement j'ai répondu: Quartier pestilentiel, maison insalubre; les élèves y meurent comme des mouches.

Cette allusion à l'épidème typhique de mon invention fut cause qu'Irène partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'as-tu, fillette? lui dit Ollivier.

— Moi? rien; balbutia-t-elle, c'est le nom de madame Létournas, qui m'a rappelé le nom d'une sous-maîtresse, lequel m'a rappelé...

— Comment nomme-t-on ce phénomène, mademoiselle ma fille?

— L'association des idées, monsieur mon père.

— C'est merveilleux! elle a réponse à tout. Mon ami, me dit-il, il me tarde de voir mademoiselle Plumet et de lui témoigner mon admiration. Nous laisserons Irène à sa pension et vous me conduirez au Bois. Il

ne me tarde pas moins de faire connaissance avec les Parisiennes actuelles, moi qui ai tant connu leurs aimables mères... moi qui les ai tant aimées ! murmura-t-il dans son faux-col.

IX

Les splendeurs du Paris de Napoléon III provoquèrent l'admiration d'Ollivier, et quand nous pénétrâmes dans le Bois par la porte de l'avenue de l'Impératrice, son enthousiasme s'éleva jusqu'au délire.

— Je savais que Paris était devenu la huitième merveille de l'univers, s'écria-t-il; mais j'étais loin d'imaginer un pareil entassement de magnificences. Si les Parisiens ne sont pas reconnaissants, ce sont de fiers ingrats.

— Ne parlons pas de reconnaissance, répondis-je; ce qui distingue l'homme du singe, c'est l'ingratitude.

A l'aspect du lac et de la cascade, Ollivier se frotta les yeux comme s'il sortait d'un rêve.

La journée était radieuse; toutes les élégances semblaient s'être donné rendez-vous dans les allées

jaunissantes du Bois que le soleil d'automne dorait de ses rayons doux et discrets. Peu à peu, la verve de mon compagnon diminua ; sa bonne humeur s'assombrit, et je finis par faire à moi seul tous les frais de la conversation.

Nous nous rabattîmes sur le Café anglais. Tandis que je commandais le dîner, Ollivier s'empara d'un journal-programme des théâtres, qu'il étudia avec soin.

— Voulez-vous finir votre soirée aux Variétés ? lui demandai-je ; vous y ferez connaissance avec une *Belle Hélène* dont la gloire a dû arriver jusqu'à vous.

— Je me sens fatigué, répondit-il ; je me coucherai de bonne heure.

— Vous n'êtes pas souffrant? lui dis-je avec la crainte qu'un accès de goutte ne s'annonçât par quelque douleur d'avant-garde.

— Physiquement je ne me suis jamais mieux porté, mon ami.

— C'est donc le moral qui est atteint? Vous me paraissez en proie à une subite mélancolie. Quel noir souci vous dévore, mon cher de Feyzin?

— Votre diagnostic ne vous a pas trompé, mon cher Raymond. Un sentiment d'amère tristesse s'est emparé de moi et s'infiltre dans tout mon être humilié. Vous vous souvenez de ma surprise, ce matin, en

vous revoyant tel que vous étiez il y a une quinzaine d'années. Je pensai que vous aviez signé un pacte avec Satan. Notre excursion au bois de Boulogne, le coup d'œil que je viens de jeter sur ce programme, le spectacle que m'offre la clientèle de ce restaurant, tout me démontre clairement que vous n'êtes pas une exception à la règle commune, ainsi que je l'imaginais. C'est, je le vois, par suite d'une loi générale, que les Parisiens ont l'avantage de ne point vieillir.

— Le paradoxe est amusant, mon cher ami; développez-le à votre aise; je vous écouterai avec plaisir.

— Il n'est pas question de paradoxe, reprit Ollivier. C'est une vérité que j'énonce, et je le prouve. Regardez à votre gauche les six convives assis autour de cette table ovale. Les reconnaissez-vous?

— Assurément; cette table privilégiée réunit l'illustre directeur de notre Conservatoire de musique le grand publiciste de la *Presse* et de la *Liberté*, un critique dramatique et un médecin homœopathe également spirituels, un de nos romanciers les plus en vogue et notre auteur de poëmes d'opéras-comiques le plus souvent applaudi.

— Eh bien! s'écria Ollivier, je retrouve M. Auber et M. Emile de Girardin, M. Nestor Roqueplan et M. Cabarrus, M. Arsène Houssaye et M. de Saint-Georges, exactement semblables à ce qu'ils étaient avant

mon mariage. L'*Entr'acte* m'apprend que les acteurs et les actrices qui jouaient alors les jeunes premiers et les jeunes premières se font encore applaudir dans le même emploi. L'éternel Laferrière séduit plus que jamais mademoiselle Duverger et mademoiselle Adèle Page; Delaunay est toujours le fiancé de mademoiselle Favart; Bressant n'a pas cessé de coqueter avec mesdames Madeleine Brohan et Arnould-Plessy. Enfin notre tour du lac m'a révélé que ce sont les belles coquines de mon temps qui s'obstinent à tenir le haut du trottoir. Les attelages les plus fringants, les cochers les mieux poudrés, les équipages les plus corrects, sont aux ordres des mêmes dames et des mêmes demoiselles. La seule différence, c'est qu'elles étaient blondes ou brunes autrefois, et qu'aujourd'hui elles sont universellement rousses. Hélas! moi seul ai pris du ventre; moi seul suis devenu chauve! Je comptais passer un mois dans votre ville si magnifiquement embellie et rajeunie elle aussi par un administrateur de génie; avant huit jours j'irai ensevelir ma honte dans les solitudes de ma province. Les morts, après quinze ans, ne doivent point sortir de leurs tombeaux.

— Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement, je vous jure.

— Laissez-moi vous dire que vos paroles m'affligent, mon cher ami.

— C'est pourquoi il nous faut parler d'autre chose. Brillant et superbe comme je vous vois, je vous suppose une manière de sultan. Avant mon départ, ne soulèverez-vous pas, en ma faveur, les voiles du harem?

— Un harem! un sultan! comme vous y allez! Les rajeunissements parisiens n'ont pas, que je sache, d'effets si prodigieux, mon cher Ollivier. J'ai une habitude et elle me suffit.

Je lui contai mon aventure avec madame R... et lui annonçai que le lendemain nous dînerions ensemble.

— J'aimerais mieux un autre jour; vendredi, si vous êtes libre.

— Auriez-vous un engagement pour demain?

— Non.

— En ce cas, pourquoi ce retard?

— J'ai mes raisons.

— Ne puis-je les connaître?

Il ne répondit pas et nous sortîmes du restaurant; quand il passa près des convives de la table ovale, je l'entendis qui murmurait :

— O Parisiens! je dépisterai les noms de vos marchands de jeunesse!

Catherine était fort curieuse de connaître M. de Feyzin. Elle me demanda :

— Comment est-il, ton ami de province?

— Tu le verras et tu jugeras.

— Quelle toilette mettrai-je vendredi?

— Celle qui te plaît le plus et qui te va le mieux.

— Dînerons-nous chez toi ou au restaurant?

— Chez moi.

— Alors je puis me décolleter un peu?

— Un peu, mais pas trop.

Cependant Ollivier employait son temps en courses mystérieuses et en ténébreux rendez-vous. Intrigué par toutes ses marches et contre-marches, je l'interrogeai, mais il resta muet. Ce fut le vendredi seulement, à sept heures du soir, que le mot du logogriphe me fut révélé.

Il s'était fait habiller par le tailleur de la fashion; un dentiste en renom avait réparé les désastres de son râtelier, et le plus célèbre des artistes capillaires avait couvert son crâne dénudé d'une admirable perruque avec une belle raie au milieu. Ses favoris grisonnants étaient redevenus aussi noirs que l'aile d'un corbeau, dirais-je, si cette comparaison n'était hors d'usage, tant on s'en est servi depuis que les métaphores sont inventées. Enfin on lui avait taillé des bottes vernies dans lesquelles il réussit à peu près à se loger et des gants gris-clair où il ne parvint à introduire que trois doigts, malgré des efforts surhumains.

En l'apercevant harnaché et équipé de la sorte, ce ne fut pas sans peine que je restai sérieux. Heureu-

sement, il était trop occupé de lui-même pour observer de quel air je le contemplais.

— Soyez franc, Raymond, me dit-il; que pensez-vous de moi?

— Mon ami...

— Surtout pas de lâche complaisance, interrompit-il; la vérité, toute la vérité, si brutale qu'elle soit.

– Mon ami, repris-je, vous me rendez le beau de Feyzin.

Il objecta avec une aimable modestie :

— C'est peut-être beaucoup dire.

J'eus l'audace de m'écrier :

— Je n'exagère pas; le beau de Feyzin renaît à mes yeux éblouis.

— Concevez-vous à présent le motif qui m'a fait vous prier de retarder de quelques jours ma présentation à madame Catherine?

— On ne peut dire que vous ayez perdu votre temps; ces quelques jours vous ont suffi à opérer des prodiges.

Il dit, en se regardant avec satisfaction dans la glace :

— Ainsi vous estimez qu'on n'est pas fait pour effrayer les dames ?

— Je crains, tout au contraire, qu'on ne leur plaise un peu trop.

— N'allez pas révéler à madame R... que je suis père d'une grande fille de quinze ans !

— Ne craignez rien ; je le lui dirais, qu'elle ne le croirait pas. Vous avez dévalisé les marchands de jeunesse, mon ami. D'ailleurs, je vous présenterai comme un de nos joyeux célibataires... Silence, la voici.

C'était elle, en effet ; on entendait ses gazouillements d'oiseau dans la pièce voisine.

— Suis-je en retard ? demanda-t-elle à Germain ; j'attendais quelques chiffons de chez Worth ; j'ai cru qu'on ne viendrait pas. J'ai cru aussi que mon mari, qui dîne chez le directeur de sa compagnie, ne finirait pas de s'habiller..

— M. le comte de Feyzin n'a précédé madame que d'un petit quart d'heure, répondit Germain.

— Comment est-il, ce comte ?

— Un homme superbe.

— Dans quel genre ?

L'imbécile dit après réflexion :

— Dans quel genre ?... Dans le genre du suisse de la Madeleine.

Satisfait de sa définition, Germain ouvrit les deux battants de la porte de mon fumoir, et Catherine exécuta une entrée à grand orchestre. Elle avait usé et abusé du droit que je lui avais concédé de montrer ses belles épaules. Sans avoir de l'esprit, elle était amu-

sante à partir de son troisième verre de Champagne. Lectrice assidue des petits journaux, elle savait par cœur tous les mots « de la fin » et redisait comme une jolie perruche tous les cancans de la ville, tous les racontars des coulisses et du sport.

Elle défila son chapelet d'anecdotes, elle joua les principales fantaisies de son répertoire devant Ollivier, qui l'écoutait et la regardait dans le paroxysme de l'admiration. Le dîner se prolongea assez avant dans la soirée, et minuit sonnait lorsqu'elle nous dit adieu, après nous avoir gagné au lansquenet de quoi payer très-largement ses chiffons de chez Worth.

A peine se fut-elle retirée, que Feyzin éclata en hyperboles violentes et désordonnées. Catherine était la femme la plus belle et la plus spirituelle du monde entier. Celles qu'on citait dans les journaux comme les reines de Paris n'étaient faites que pour lui servir de caméristes.... Et moi de dire avec un sourire épanoui :

— Je suis vraiment heureux que vous la jugiez avec tant d'indulgence. Vous aurez de fréquentes occasions de la revoir pendant votre séjour i

— Non, Raymond, répliqua-t-il; je ne reverrai pas madame R...

— Pourquoi?

— Je pars.

— Quand cela?

— Dans quelques heures.

— Où diable allez-vous si vite?

— A Château-Garnier.

— Vous aviez résolu de passer un mois à Paris, ce me semble?

— J'ai changé de résolution.

— Quelle affaire urgente vous rappelle chez vous? Le feu est-il à votre maison?

Il me dit avec une agitation extrême :

— Je pourrais, je devrais même vous laisser croire que ce sont des affaires d'importance qui me réclament chez moi. Je ne le ferai pas; j'aime mieux vous avouer la vérité. Si je pars, c'est que je suis bassement et lâchement jaloux de vous, Raymond; jaloux de votre tournure élégante, de vos dents restées fidèles à leur poste, de vos cheveux et de vos moustaches où ne se montre aucun fil d'argent; et enfin, et surtout, parce que je sens que je vous haïrais d'une haine mortelle si je restais plus longtemps près de Catherine et de vous.

Il m'embrassa, mit sur ma joue une grosse larme chaude et se dirigea vers la porte. J'essayai de lui barrer le passage, mais il m'écarta de la main et s'enfuit précipitamment, me laissant tout contristé de sa douleur, quelque puérile qu'en fût la cause.

Je passai dans la journée au Grand-Hôtel, où il était descendu, avec l'espoir que le sommeil l'aurait calmé

et qu'il aurait renoncé à cette fuite ridicule. J'appris qu'il n'était rentré qu'à six heures du matin, et que peu après une voiture de l'hôtel l'avait conduit au chemin de fer.

Le lendemain, j'allai voir Irène à sa pension. Quand elle entra au parloir, elle s'écria :

— Comment se fait-il que vous veniez seul? Papa serait-il malade? Je vous en prie, ne me cachez rien.

Je me hâtai de la tranquilliser. Je lui annonçai qu'un télégramme, reçu le matin même, avait nécessité la présence immédiate de M. de Feyzin à Château-Garnier.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, est-ce que la Martonaude est morte? J'ai rêvé d'elle, l'autre nuit. J'ai vu des hommes noirs qui clouaient une bière; son nom était écrit dessus.

A tout hasard, et avec un ton approprié à la circonstance, je répondis :

— Tous les songes ne sont pas mensonges... La... la... enfin la pauvre femme que vous venez de nommer a cessé de souffrir.

— Elle était malade, mais son état n'avait rien d'inquiétant et je pensais la retrouver aux vacances, dit-elle avec un gros soupir.

— Vous la regrettez beaucoup ?

— Oh! oui... beaucoup.

— Que voulez-vous? Il faut bien se faire une raison... Elle était si vieille!

— Comment! si vieille! s'écria Irène très-surprise; papa ne vous a donc pas dit?...

— Il faisait à peine jour lorsque votre père est entré dans ma chambre et je dormais, interrompis-je avec embarras; alors vous concevez: nous n'avons guère causé.

— Si vieille! Elle avait tout au plus quarante ans. La Martonaude, c'est ma nourrice. Pour m'éviter une égratignure, elle se fût jetée dans le feu. Je suis bien contente que mon père ait tout quitté pour aller lui rendre les derniers devoirs, et ça me fait plaisir de penser qu'il l'accompagnera jusqu'au cimetière, marchant derrière le corbillard, son chapeau à la main.

J'écrivis à Ollivier pour le gronder de s'être enfui sans prévenir sa fille, et je l'informai en même temps du prétexte funèbre dont j'avais été amené à colorer son brusque départ.

« Je n'exige pas, lui marquai-je, que vous supprimiez « la Martonaude » par le fer ou par le poison; mais encore faudra-t-il prendre vos mesures pour qu'elle disparaisse d'ici aux vacances prochaines. Il y va de votre honneur et du mien; ne l'oubliez pas. »

Ollivier me répondit qu'il ne serait point dans la dure nécessité de devenir *Martonaudicide*, attendu que la nourrice de sa fille était réellement morte et

enterrée, ainsi qu'elle l'avait pressenti, grâce à une sorte de divination dont il avait, dans plusieurs occasions, constaté les manifestations évidentes. Au moment même où je voyais couler les pleurs d'Irène, on célébrait la cérémonie des funérailles à laquelle, comme elle le souhaitait, il tint à honneur d'assister, marchant tête nue derrière le cercueil de l'humble paysanne.

« J'écris *tête nue*, et je souligne ces deux mots, disait-il, afin de vous faire comprendre tout de suite que j'ai eu le bon sens d'oublier dans ma chambre du Grand-Hôtel la perruque ridicule que j'ai inaugurée devant vous et dont vous avez eu la politesse de ne pas rire, — du moins devant moi. On aura trouvé également un pantalon qui me coupait le ventre en deux, un gilet dans lequel il m'était interdit de respirer, plusieurs fausses dents qui me déchiraient les gencives, des gants inaccessibles et des bottes qui ressuscitaient à mon préjudice la torture du brodequin.

« Malheureusement, à moins de me faire raser comme un séminariste, j'ai été forcé de me montrer à mes concitoyens pourvu de favoris du plus beau noir, seule trace apparente de mon absurde déguisement. Questionné de toute part, j'ai insinué que cette métamorphose devait être attribuée au saisissement que m'avait fait éprouver le trépas subit de la femme

Martonaud. Ils ont objecté que, dans ces circonstances, la barbe devient blanche et non pas noire. Et moi de riposter: « Etant admis que la douleur blanchisse les poils noirs, ne peut-on admettre aussi qu'elle ait le privilége de noircir les poils blancs? » Mon argumentation a-t-elle convaincu ces esprits sceptiques? Je n'oserais l'affirmer.

« Laissez-moi croire, ajoutait Ollivier, que vous finirez par oublier et que vous me pardonnerez la façon insolite et lamentable dont j'ai pris congé de vous. Après vous avoir quitté, j'ai passé le reste de la nuit à errer dans les rues. Entre nous, j'ai peur d'avoir été fou de minuit à six heures du matin. Que cet aveu soit mon excuse !

« Je vous prie avec instance, mon cher ami, de continuer à veiller sur Irène comme vous l'avez fait depuis que j'ai eu l'heureuse pensée de la mettre sous votre garde. Nous autres goutteux, nous n'avons pas le droit de compter beaucoup sur l'avenir. Il m'est doux de penser qu'après moi ma fille ne restera pas privée de toute protection, isolée de toute tendresse.

« Je me suis permis d'envoyer un petit souvenir à la très-charmante madame Catherine. Autorisez-la à le recevoir et à le porter. Si vous me refusiez cette grâce, vous m'affligeriez grandement. J'en concluerais que vous me gardez rancune et que vous repoussez mon amitié. »

Je lisais encore la lettre d'Ollivier lorsque M. R... entra dans mon cabinet. C'était l'heure de sa visite quotidienne, et, sans me préoccuper autrement de sa présence, je le saluai de la main.

— Monsieur de Grançay, c'est moi, me dit-il, j'ai à vous parler sans retard.

— Je serai à vous dans un instant, répondis-je en achevant ma lecture.

— Ecoutez-moi tout de suite, reprit-il en haussant la voix; je n'ai pas le temps d'attendre votre bon plaisir.

e levai les yeux et, au lieu de le voir assis à sa place accoutumée, je ne fus pas peu surpris en l'apercevant adossé à la cheminée, les bras croisés, le chapeau sur la tête, dans une attitude quasi menaçante.

— Depuis quand vous permettez-vous de me parler sur ce ton cavalier? lui demandai-je en réprimant mon envie de le mettre à la porte.

— N'intervertissons pas les rôles, dit-il en daignant se décoiffer; je suis venu ici pour interroger et non pour subir un interrogatoire.

— C'est à lui qu'a été remis le cadeau d'Ollivier, pensai-je. Quelle scène de comédie va-t-il me jouer?

Elle dépassa mon attente.

— Vous connaissez un certain M. de Feyzin? reprit M. R.... en relevant ses lunettes sur son front.

— Le comte Ollivier de Feyzin est mon ami, Monsieur; ne l'oubliez pas.

— Où habite-t-il ce gentilhomme?

— En province.

— Aura-t-on l'avantage de le voir prochainement à Paris?

— C'est douteux.

— J'irai donc le relancer dans sa gentilhommière.

— Dans quel but prendrez-vous la peine de faire ce voyage?

Il dit avec un geste à la Mélingue :

— Pour le provoquer, me battre avec lui et le tuer, si Dieu favorise les causes justes et saintes!

— Vous! quelle injure avez-vous reçue de M. le comte de Feyzin qui nécessite un duel entre vous deux?

— La plus grave de toutes les injures, monsieur de Grançay; une insulte mortelle!

— Quoi encore?

— Votre ami a eu l'audace inouïe d'offrir des diamants à ma femme.

— Des diamants! m'écriai-je avec autant de contrariété que de surprise, tant j'étais loin d'attribuer une telle importance au « petit souvenir » dont Ollivier m'annonçait l'envoi.

— Oui, Monsieur, des diamants! répéta M. R.... Me serais-je trompé? Voyez vous-même.

Il sortit de sa poche un écrin mignon en maroquin rouge, l'ouvrit et me le montra sans me le laisser prendre.

L'écrin contenait des boucles d'oreilles que j'estimai une dizaine de mille francs.

— Je m'explique votre irritation, dis-je à M. R.... Mon ami a eu le plus grand tort d'agir comme il a fait. Je l'ai présenté à votre femme; il l'a vue une seule fois, devant moi; il a conçu pour elle une respectueuse admiration, il est vrai; mais rien ne l'autorise à la lui témoigner par un présent d'une telle valeur.

— Ainsi ce sont de vrais diamants, s'écria M. R..., dont les yeux louches se fixèrent sur les pendants d'oreilles avec une convoitise ardente.

— Supposiez-vous donc que M. de Feyzin fût homme à donner des cailloux du Rhin? Je lui écrirai, et comptez que je lui exprimerai tout mon mécontentement.

— Pardon, dit-il d'un ton impérieux; si quelqu'un a le droit d'être mécontent ici, ce n'est pas vous, monsieur de Grançay.

— C'est juste; je parlerai en votre nom, et tenez pour certain que je parlerai comme il convient.

— Ne vous donnez pas ce souci; je suis assez grand garçon pour parler moi-même. C'est mon droit, et je le revendique instamment.

— Si je vous propose d'intervenir, insistai-je, c'est que ma plume aura plus de modération que la vôtre.

— Et si je refuse votre intervention, dit-il avec une teinte d'ironie, c'est que je redoute le résultat contraire. Dans la disposition d'esprit où je vous vois, vous seriez homme à provoquer votre ami, à vous battre à ma place, et j'ajoute, à le tuer pour votre propre satisfaction.

Je me mordis les lèvres, comprenant, mais un peu tard, que je m'étais trop découvert. Je voulus lire dans ses yeux le fond de sa pensée. Il n'était plus temps. Les lunettes d'argent étaient descendues de son front, et les verres bleus interposaient leurs barrières opaques entre mes regards et les siens.

— Soit! lui dis-je, asseyez-vous à votre bureau et écrivez à M. de Feyzin.

— J'écrirai chez moi, à tête reposée; on n'improvise pas une lettre dont il convient de peser chaque mot dans des balances de toile d'araignée.

— Souvenez-vous qu'elle doit partir aujourd'hui même pour Château-Garnier.

— Elle partira.

— Et l'écrin aussi.

— C'est donc votre avis qu'il faut renvoyer les diamants? dit-il en les faisant miroiter à la lumière.

— Hésiteriez-vous?

— Je n'hésite pas : je les garde.

J'étais suffoqué.

— Vous permettriez à votre femme de se parer de ces diamants ?

Il s'écria d'un accent indigné :

— Non, mille fois non, Catherine ne les portera pas ! J'aimerais mieux lui arracher les oreilles de mes mains !

— Que comptez-vous donc faire de cette parure ?

— Ce que je compte en faire ? répéta-t-il en se passant la langue sur les lèvres. Vous tenez à le savoir ?

— La briserez-vous à coups de marteau ?

— Ah ! mais non !

— Enfin que ferez-vous ?

Il dit du ton le plus tranquille :

— Je la vendrai à un bijoutier.

Je crus avoir mal compris ou mal entendu ; je lui fis répéter sa déclaration.

— Vous ne ferez pas cela ! m'écriai-je en cherchant à m'emparer de l'écrin.

Déjà il l'avait fait disparaître dans sa poche et son habit était boutonné avec soin.

Il reprit d'une voix onctueuse :

— Oui, monsieur de Grançay, je vendrai ces diamants odieux, et le produit intégral de la vente sera versé par moi au bureau de bienfaisance de notre ar-

rondissement. Je maudirai M. de Feyzin, mais les pauvres le béniront. Ce sera une compensation.

J'étais convaincu qu'il mentait et qu'il déposerait pieusement la somme réalisée sur l'autel de ses vices. Je sentis mon cœur se lever de dégoût.

— Faites comme il vous plaira, lui dis-je, et laissez-moi ; vos services me sont inutiles ce matin.

— Je ne m'éloignerai pas, reprit-il avec une feinte émotion, sans vous témoigner ma profonde gratitude pour la part que vous avez prise à l'offense faite à mon honneur. Le vôtre eût été en question que vous n'eussiez pas mieux senti l'injure. Monsieur de Grançay, votre main, je vous prie.

J'hésitai. Sans doute il eut conscience de mon trouble intérieur, car il ajouta :

— Refuser serait m'amener à penser que la lettre anonyme que j'ai reçue me vient d'un ami et non d'un ennemi.

Je lui accordai la poignée de main qu'il sollicitait, et en touchant sa peau glacée et visqueuse, j'éprouvai une sensation de tout point pareille à celle que m'eût donnée le contact de quelque reptile immonde.

X

Je passai deux jours sans voir Catherine. J'envoyai prendre de ses nouvelles; Germain me rapporta un billet qui ne contenait que ces trois mots et ces quatre points d'exclamation : « Je suis furieuse ! ! ! ! »

— Il faut convenir que les gens de province sont joliment maladroits ! me dit-elle à la première visite qu'elle me fit; et votre ami, en particulier, se distingue par une maladresse qui passe tout ce qu'on peut rêver. Quel idiot ! Il m'envoie des boucles d'oreilles que je pleurerai toute ma vie, et il n'a pas l'intelligence de me les faire parvenir à l'insu de mon mari !

— Vous les auriez donc portées ? demandai-je avec une naïveté qui lui fit hausser les épaules.

Elle répondit en soupirant :

— Je les aurais portées nuit et jour.

— Et si Théophile s'était enquis de leur origine?

Catherine eut un nouveau haussement d'épaules plus accentué que le premier.

— Es-tu assez simple, mon pauvre Raymond! dit-elle. Au cas où il m'aurait questionnée, j'avais une explication toute prête : « Ça sort de chez Bourguignon; c'est du faux. » Il n'y aurait vu que du feu.

— Et moi, aurais-je cru aussi que c'était du faux, et que ça sortait de chez Bourguignon?

— Toi, tu aurais su la vérité; et, attendu que tu n'es pas mon mari...

— Tu supposes donc que je t'aurais permis de te parer de ces diamants?

— Ah ça! mon cher, est-ce que par hasard tu serais jaloux de ton ami? dit-elle en riant à pleine bouche; mais il est laid, mais il est bête, mais il est vieux, ton ami! Si tu te mettais à être jaloux de ce gros bonhomme, tu me ferais l'effet d'un rossignol qui n'oserait pas chanter devant un hibou.

— Qu'est devenu le cadeau de M. de Feyzin? demandai-je sans me laisser prendre à la glu de son compliment.

— Théophile l'a vendu.

— Et qu'a-t-il fait de l'argent reçu en échange?

— Selon l'engagement pris avec toi, il l'a versé au bureau de bienfai...

Je l'interrompis brutalement.

— Allons donc, ma chère, vous n'en croyez rien, ni moi non plus, dis-je avec un accent de mépris que je ne me donnai pas la peine de dissimuler.

Elle bondit sous l'insulte et s'écria avec une énergie farouche :

— Si vous le mésestimez à ce point, vous devriez par charité garder votre sentiment pour vous. Théophile m'a sauvé la vie et je suis sa femme. Je n'ai donc pas le droit de le juger; encore moins me serait-il permis de le condamner. Qu'une bonne fée eût mis dans son berceau un titre de cent mille francs de rente, peut-être serait-il meilleur que vous... Et si vous aviez subi ses affreuses misères, ses luttes désespérées contre la vie, peut-être seriez-vous pire que lui.

Je voulus placer un mot.

— Ne m'interrompez pas, dit-elle; vous croyez M. R... capable des actes les plus méprisables, et moi, je dis que vous le calomniez odieusement. S'il était descendu aussi bas que vous le supposez, ressentirait-il le violent désespoir où le met la crainte d'être considéré comme le mari d'une femme entretenue ? Alors il parle d'assassinat, de suicide et il se livre à des accès de fureur effroyables. Ces jours-là, j'ai peur ! Oui, moi Catherine, j'ai peur... Ah ! Raymond, parce que vous me voyez dans mon paradis souriante

et joyeuse, vous n'avez guère soupçon des tourments que j'endure dans mon enfer!

Elle reprit avec les gentilles menaces d'une jeune mère qui gronde son enfant :

— O le vilain méchant! Allons, monsieur, jurez tout de suite à votre Nini que vous ne la chagrinerez plus, ou sinon vous aurez affaire à elle... et je ne te dis que ça!

Cette fascinante créature connaissait la magnétique influence qu'elle exerçait sur moi. Elle ne doutait pas de sa victoire et elle avait bien raison. Certes, mon opinion sur son Théophile ne fut aucunement modifiée, et pourtant je pris l'engagement de respecter à l'avenir ses illusions, puisqu'elle était assez aveugle pour en conserver encore.

— Te voilà redevenu gentil, me dit-elle, et pour ta récompense je vais t'apprendre une chose qui te fera plaisir. La lettre est partie.

— Quelle lettre?

— Celle que tu as si instamment recommandé à M. R... d'écrire à M. de Feyzin.

— Tu en es sûre?

— Je l'ai mise moi-même à la poste.

— Sais-tu dans quel sens elle est conçue?

— Je l'ai lue plutôt deux fois qu'une; c'est un chef-d'œuvre de dignité et de noblesse.

Fidèle à la promesse qu'elle m'avait arrachée, je me contentai de penser :

— Où diable la dignité et la noblesse vont-elles se nicher ?

Cependant j'accomplissais avec une admirable ponctualité mes pèlerinages bi-hebdomadaires à la rue de l'Ouest, et chaque fois j'y prenais plus de plaisir. Irène eût été ma fille qu'elle ne m'eût inspiré ni plus d'intérêt, ni plus d'affection. J'assistais à l'épanouissement intellectuel de cette nature d'élite et j'en suivais les phases multiples avec le soin attentif, avec la satisfaction orgueilleuse d'un horticulteur hollandais qui voit fleurir sa tulipe la plus précieuse et la plus rare.

Mademoiselle Plumet ne me confondait pas dans la tourbe des correspondants vulgaires. Sous le prétexte de m'aider à faire mon salut, en réalité pour me fournir l'occasion de voir Irène et de m'entretenir avec elle en dehors de la foule et du tapage qui remplissaient le parloir les dimanches, elle m'avait prévenu que mon couvert serait toujours mis chez elle le vendredi, que nous déjeunerions à onze heures et qu'elle me renverrait à midi. Elle n'ajouta pas, mais l'avertissement eût été inutile, qu'elle n'avait point modifié en mon honneur les sévérités de son régime austère. Tantôt les pommes de terre cuites à l'eau précédaient les sardines ; tantôt c'étaient les sardines

qui précédaient les pommes de terre ; mais elle me nourrit invariablement de ce seul légume et de cet unique poisson. Trois poires cuites composaient le dessert.

Un matin, elle crut devoir s'excuser de la monotonie et de la simplicité de ses menus.

Je répondis poliment qu'il était impossible de mieux connaître mes préférences et de me servir plus à mon goût. J'accompagnai, paraît-il, ma déclaration d'une mine si piteuse que l'institutrice et l'élève éclatèrent de rire à l'unisson.

— Détestables flatteurs ! présent le plus funeste ! dit mademoiselle Plumet qui avait la plaisanterie classique.

Irène, que son père avait initiée aux procédés de la plaisanterie moderne, ajouta :

— Si mon grand ami l'osait il dirait qu'on lui sert des festins de *Sardinapale.*

— De Sardinapale ? répéta mademoiselle Plumet ; que veut dire cette petite folle, M. de Grançay ?

Je dus lui expliquer comme quoi Sardinapale était là pour Sardanapale, et lorsqu'elle eût pénétré les arcanes de l'*à-peu-près*, elle s'en amusa comme un enfant.

Je l'avais consultée sur l'emploi de nos jours de sortie, et elle m'avait répondu :

— Pendant les mois d'hiver, je vous conseille les concerts populaires de musique classique, et pendant

les mois d'été les longues stations aux musées du Louvre et du Luxembourg Je me tromperais fort si votre troisième nièce ne préférait ces distractions élevées à toutes celles que vous pourriez lui offrir.

Je me conformai à ces indications, et en effet j'observai que l'art était pour Irène une source intarissable d'émotion et de jouissance. Je mis avec empressement le peu que je sais au service de sa curiosité dévorante, lui contant l'histoire du musicien dont elle allait entendre la symphonie et celle du peintre dont elle venait d'admirer le tableau.

Tout entier à ma mission, je cessai de me montrer sur les champs de courses, et mes compagnons de chasse ne me virent plus à leurs joyeuses réunions. Sans doute Catherine avait noté mes disparitions périodiques, car un jour elle me demanda à brûle-pourpoint quel usage je faisais de ma matinée le vendredi et de mon après-midi le dimanche.

— Je les consacre à mes affaires, répliquai-je avec humeur; je n'ai jamais surveillé votre conduite; feriez-vous donc espionner la mienne?

— Si j'employais ce moyen, je ne vous poserais pas une question qui a tout l'air de vous mettre à la torture, mon cher ami. On ne fait pas d'affaires le dimanche à Paris; et d'ailleurs, puisque M. R.. s'occupe

des vôtres, je m'étonne que vous ne le chargiez pas de régler celle-là aussi bien que les autres.

— C'est qu'apparemment il s'agit d'affaires intimes que je ne dois confier à personne.

— Pas même à moi ?

— Mon Dieu, oui, pas même à la plus belle de toutes les Catherines de France et de Médicis.

— Vous n'auriez pas été si discret, il y a six mois.

— Je vous demande pardon, ma réserve eût été exactement la même.

Elle ouvrit un journal. Après avoir lu quelques lignes, elle le froissa dans ses mains, le roula en boule, le jeta sur le tapis et le foula aux pieds.

— Ah ça ! c'est donc sérieux, ma chère ? dis-je en étouffant un bâillement.

— Très-sérieux.

— Tu es blessée ?

— Profondément.

— Tu m'en veux?

— Plus que tu ne supposes.

— Me ferais-tu l'honneur d'être jalouse de moi ?

Elle s'écria avec un rire strident :

— Tu ne me connais pas, mon cher Raymond ; lorsque je serai jalouse, sois convaincu que ce ne sera pas un honneur pour toi, mais un malheur, et le plus grand qui puisse te menacer.

— De quel ton tu me dis cela! Je me suis cru transporté à l'Ambigu-Comique.

— Je le dis comme je le pense. Tu as été et tu seras le seul amour de ma vie. Malheur à la femme qui me volera une parcelle de ton cœur! Je serai sans pitié pour elle. Tu as vu comme je sais aimer; Dieu te garde de voir comme je saurais haïr!

Je lui pris la main; je lui fis faire quelques pas, je la plaçai devant une glace et je dis galamment :

— Regardez-vous, madame, et ne mettez plus en doute l'ardeur et la durée des sentiments qu'on a pour vous.

Elle interrompit, en proie à une irritation violente :

Ce n'est pas du marivaudage qu'il me faut, mon cher, mais une réponse catégorique à deux questions.

— Voyons ces questions?

— Où passes-tu ta matinée chaque vendredi? Comment emploies-tu ton après-midi le dimanche?

— Eh bien! lui dis-je, tu n'as vraiment pas de chance; ce sont les deux seules questions auxquelles je ne dois pas répondre. Interroge-moi sur l'emploi de mon temps tout le reste de la semaine, et je ne te refuserai aucun détail.

Lorsqu'elle fut persuadée que je ne lui donnerais pas les éclaircissements qu'elle exigeait, Catherine sortit en me jetant cette menace :

— Prenez garde, Raymond ! Je saurai tout, et malheur à vous si vous me trompez !

Ce fut un lundi que je soutins cet assaut. Le vendredi suivant, à quelques pas de l'institution Plumet, j'aperçus Catherine blottie dans une voiture qui stationnait de l'autre côté de la rue. Afin d'éviter un scandale public, je dis au cocher de se diriger vers le boulevard Montparnasse, un des endroits les plus solitaires de Paris à toute heure du jour, et je pris place à côté de madame R...

— Je t'avais prévenu que je saurais tout ! s'écria-t-elle aussitôt que le fiacre roula sur le pavé ; ça m'a coûté trois cents francs.

— Tu n'as pas la folle prétention que je te les rembourse ?

— Je ne te les réclame pas.

— C'est encore bien heureux. Et qu'as-tu appris pour tes quinze louis ? Que je fabrique de la fausse monnaie ou que je conspire contre la sûreté de l'État ?

— Tu possèdes trop de vraie monnaie pour être tenté d'en fabriquer de la fausse, et tu es trop dévoué à l'Empereur pour songer à le renverser. Ah ! Raymond, pourquoi m'avoir caché que tu as un enfant ? Que de larmes et d'angoisses tu m'aurais épargnées en me confiant ton secret, qui serait mort avec moi !

— On t'a dit que j'ai un enfant ? demandai-je heu-

reux de l'erreur où elle était tombée, et décidé à ne reculer devant aucune invention pour la confirmer et la maintenir dans sa croyance. Et comment t'y es-tu prise pour pénétrer ce mystère?

— C'est mon secret.

— As-tu mis la police à mes trousses?

— Peut-être.

— Qu'as-tu appris en fin de compte?

— Le rapport qui m'a été fait constate que c'est dans un pensionnat de demoiselles de la rue de l'Ouest que tu te rends deux fois par semaine; or, la personne qui le dirige a passé la cinquantaine et les sous-maîtresses ont le même âge respectable ; c'est donc une pensionnaire que tu vas voir tous les vendredis et tous les dimanches. Est-ce vrai, Raymond?

— Je ne le nie pas.

— S'il s'agissait de quelque petite nièce, filleule, cousine, ou bien de la fille d'un ami, tes visites seraient moins fréquentes et moins régulières. Est-ce logique ?

— On ne peut plus logique.

— Je me suis dit qu'un père seul est capable de montrer une assiduité pareille à la tienne. Me suis-je trompée, mon ami?

— J'admire ta clairvoyance; tu dois avoir une somnambule à tes ordres.

— Ne plaisante pas, je t'en conjure. Je parle sérieusement.

Après un silence, et avec un tremblement nerveux dans la voix, elle reprit :

— Est-ce que sa mère va la voir les mêmes jours et aux mêmes heures que toi ?

— Décidément, tu es jalouse, ma chère Catherine.

— Affreusement ! murmura-t-elle en me serrant le bras avec force.

— Même du passé ?

— Des attachements passés aussi bien que des affections présentes.

— Rassure-toi donc ; la pauvre enfant ne reçoit pas les visites de sa mère.

— Elle est malade ? Elle voyage ? Elle habite la province ?

— Il y a dix ans qu'elle est morte.

— Pourquoi ne t'es-tu pas marié avec elle ?

— C'était impossible.

— Était-elle indigne de ce bonheur ?

— Elle était la femme d'un autre.

— Et le mari ?

— Le mari existe toujours.

— Il n'a jamais rien soupçonné ?

— Jamais. Conçois-tu à présent le mystère dont j'entoure mes visites à la rue de l'Ouest ? Souviens-toi qu'une indiscrétion provoquerait des désastres, lui

dis-je d'un ton solennel, afin de faire naître dans son esprit un salutaire effroi.

J'atteignis le but que je me proposais, car elle s'abstint de toute allusion, même indirecte, à mes prétendus aveux, et je me félicitai d'avoir imaginé ce roman paternel. Si j'avais dit la vérité, madame R... eût été curieuse de connaître la fille de l'*homme aux diamants,* ainsi qu'elle appelait M. de Feyzin; et en contentant sa fantaisie je me serais montré indigne de la confiance que me témoignait Ollivier.

Sur ces entrefaites, je gagnai mon procès, et le gagnai si complétement, que mes adversaires ne jugèrent pas à propos de se pourvoir en appel. M. R..., qui avait suivi les audiences de la première chambre du tribunal civil consacrées aux plaidoiries et aux répliques des avocats, aux conclusions du ministère public et au prononcé du jugement, accourut me porter la nouvelle de ma victoire judiciaire.

— Je vous sais gré de votre empressement, lui dis-je, et je n'en suis pas surpris. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est que vous m'annonciez un si heureux résultat de l'air inexplicable que je vous vois. Si l'on s'en rapportait aux seules apparences, on serait en droit de supposer que le gain de ce procès vous procure moins de satisfaction que de désappointement. Expliquez-moi cette énigme, je vous prie.

Je pensais qu'il allait se récrier et protester de son

contentement intérieur; ce fut donc avec une réelle stupéfaction que j'entendis cette réponse :

— Vous avez le coup d'œil juste, monsieur de Grançay; je suis en effet sous l'empire d'un sentiment qu'un meilleur diplomate que moi eût su tenir dans l'ombre.

— L'énigme se corse et se complique, répliquai-je; de quel sentiment s'agit-il?

— Il n'est pas à mon honneur et je devrais vous en faire mystère.

— Ma foi, si j'ai le coup d'œil juste, comme vous voulez bien le dire, je suis forcé de convenir que mon esprit manque de pénétration. Les ténèbres s'obscurcissent de plus en plus; par grâce, allumez votre lanterne.

Il dit d'une voix lente et en pesant chacun de ses mots:

— C'est à un sentiment de parfait égoïsme que j'obéis; il eût été habile de laisser passer quelques quarante-huit heures avant de lui permettre de prendre naissance et de se faire jour... mais l'hypocrisie est le moindre de mes défauts. Je vous le demande, Monsieur et cher patron : la situation exceptionnelle que vous m'avez faite près de vous a-t-elle un autre prétexte légitime que les soins donnés à votre procès? Or, le voilà terminé à votre avantage, ce procès; donc l'heure a sonné où je dois me séparer de vous, monsieur de Grançay. *Dura lex, sed lex.*

8.

Il se tut. Je soupçonnai un piége et je lui fis signe de poursuivre. Il reprit, visiblement décontenancé par mon attitude silencieuse :

— Non-seulement je n'ai pas le droit de continuer à habiter sous le même toit que vous, mais je me demande si je serai autorisé à vous visiter et à recevoir vos visites. La calomnie ne manquerait pas d'exploiter nos relations, de même qu'elle a exploité notre voisinage. Je partirai donc le plus tôt possible.

Je ne sus pas réprimer un mouvement d'impatience.

— Oui, je partirai, répéta-t-il. Mais si cher que doive me coûter la reconnaissance que je vous ai vouée, retenez ceci, monsieur de Grançay : le jour où vous serez menacé de quelque nouveau procès, où vous trouverez utile de recourir à mon dévouement et à mon zèle, appelez-moi. J'accourrai, puisant dans ma conscience et dans ma loyauté la force de braver les infâmes et les lâches qui s'acharnent contre mon honneur conjugal.

C'était là que je l'attendais.

— Du moment où vous reviendriez si je vous en priais, lui dis-je, ne vous en allez pas. Supposez que je vous ai écrit votre lettre de rappel, et supposez aussi que vous l'avez reçue.

— Auriez-vous besoin de mes services? s'écria-t-il. Parlez; je suis tout à vous.

— Je possède, dans le midi de la France, une pro-

priété que je n'ai pas visitée depuis longtemps, et où tout va à la diable, ainsi que vous devez le croire. Obtenez de votre administration un congé de deux mois et partez pour Chantemerle avec votre femme. Je vous accréditerai là-bas auprès de M. Augeraud, mon notaire. Tenez-vous sur vos gardes. Vous aurez affaire à de rusés fermiers, déshabitués de tout contrôle et qui feront des prodiges d'habileté pour vous démontrer que leurs récoltes sont invariablement gelées ou grêlées à chaque saison. Je compte sur votre connaissance des hommes et sur le peu d'estime que vous faites de l'humanité.

— La vérité est que je ne l'estime guère, monsieur de Grançay.

— Et vous avez bien raison... Mais vous ne me dites pas si ma proposition vous convient.

— Elle me ravit et je l'accepte avec joie. J'adore la campagne.

— Comme toutes les âmes pures, cher monsieur Théophile.

Il me regarda sournoisement ; je ne bronchai pas.

Catherine ne partagea pas le ravissement de son mari.

— Qu'est-ce que c'est que cette idée saugrenue de m'envoyer moisir pendant deux mois en province ? demanda-t-elle. Tu m'as tout l'air d'un lycéen qui a envie de s'amuser pendant ses vacances.

Je protestai que j'avais bien plus besoin de repos que de plaisir.

S'assimilant le langage et les intonations d'une actrice populacière, elle reprit :

- Tu sais, mon petit, je la connais ; faudrait pas me la faire, je la trouverais mauvaise. Nini n'est pas d'humeur à débuter dans les Ariane, les La Vallière, les Calypso et autres grues célèbres dans l'histoire ou dans la mythologie.

Je répondis que j'étais bien moins d'humeur encore à débuter dans les Thésée, les Ulysse et les Louis XIV. Ce ne fut qu'en prenant l'engagement de passer à Chantemerle tout le mois de septembre que je parvins à la calmer et à l'adoucir.

— Peut-on savoir dans quelle contrée mystérieuse Monsieur respirera pendant le mois d'août ?

— Rien de moins mystérieux que ce voyage, ma chère ; j'irai à Château-Garnier pour me conformer à une promesse dont la non-exécution me coûterait deux mille francs.

En effet, Ollivier m'avait tourmenté à ce point que j'avais dû lui souscrire sur papier timbré une promesse de visite, avec dédit de cent louis, au cas où je n'assisterais pas à la fête de Laneuville.

— Tu vas à Château-Garnier, dit Catherine ; n'est-ce pas là qu'habite l'homme aux diamants ?

— Oui ; c'est la résidence du comte de Feyzin.

— Le verras-tu?

— Je serai son hôte.

— Eh bien, charge-toi d'une commission pour lui..., veux-tu?

— Cela dépend de la commission dont tu veux me charger.

— Dis-lui de ma part, s'il lui prend de nouveau la fantaisie de jeter quelques petites pierres dans mon jardin, qu'il s'arrange, cette fois, pour que M. R... l'ignore et pour que monsieur de Grançay n'en sache rien. Le plus tyran des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Je ne ferai pas ta commission. Tu deviens cynique, ma chère.

— Pas autant que tu es devenu bégueule. On assure que les diables se font ermites dans leur vieillesse Tu vieillis diablement, mon pauvre Raymond!

— Tu commences à t'en apercevoir?

— Mais oui, pas mal depuis quelque temps.

— Tu vois donc bien que j'ai raison de me mettre au vert.

— Tâche que ça te profite.

Ce dialogue, qui ressemblait si peu à nos entretiens des mois passés, s'échangeait dans le jardin. Au détour d'une allée, nous rencontrâmes subitement M. R...

— Qu'y a-t-il? Vous avez quasiment l'air de deux

amoureux qui se querellent, dit-il avec une bonhomie affectée.

Tout en cueillant une rose fraîchement épanouie, je répondis :

— Madame n'est pas aimable ce matin, mon cher voisin.

— Comme toutes les femmes, la mienne n'est pas aimable tous les jours; question de nerfs... il faut l'excuser. De quoi vous accuse-t-on, monsieur de Grançay?

— On prétend que je vieillis.

J'offris la rose à Catherine; elle feignit de s'être piquée, me traita de maladroit et rejeta la fleur avec colère.

— C'est plus grave que je ne pensais et je vous plains, soupira M. R..; la vieillesse est le seul vice que les femmes ne soient pas disposées à pardonner aux hommes

— Vous avez bien assez d'autres vices à vous faire pardonner, Messieurs! dit-elle en s'éloignant brusquement.

Peu de jours après leur départ pour Chantemerle, j'assistai à la distribution des prix dans l'institution Plumet. Le nom d'Irène fut le plus souvent proclamé et le plus bruyamment applaudi. Le soir même je montai avec elle dans le compartiment réservé qui devait nous conduire à Château-Garnier.

Ah! le délicieux voyage! et combien j'eus regret d'avoir pris le train express! Avec ses temps d'arrêt obligatoires à toutes les stations, un train omnibus eût prolongé de moitié les heures que je passai avec Irène, sous le charme de ses gais propos et de son vif esprit surexcité par la pensée que chaque tour de roue la rapprochait de son père, de ses amis et de son cher pays natal.

La nuit était déjà avancée, une belle nuit d'été sereine et lumineuse, qu'elle babillait encore. Peu à peu sa parole devint plus lente, ses yeux se fermèrent, sa tête s'inclina sur mon épaule et elle s'endormit du doux et paisible sommeil des enfants dans leurs berceaux, jusqu'au moment où, s'éveillant tout à coup, elle s'écria d'une voix joyeuse :

— Nous sommes arrivés! les battements de mon cœur me le disent. Papa est là qui nous attend, j'en suis sûre.

En effet, la minute d'après, le mécanicien renversa la vapeur et la locomotive déchira l'air de son sifflet strident. Nous entrions en gare; et, malgré l'heure matinale, j'aperçus Ollivier adossé à une colonne de fonte du quai de débarquement, les yeux fixés sur les wagons qui s'avançaient avec une lenteur majestueuse.

XI

Si court que soit le trajet de la gare à la rue des Hautes-Treilles, si rapides que fussent ses trotteurs anglais, Ollivier trouva le temps de me poser cent questions, sans me laisser le loisir de lui répondre, débitant toutes les folies qui lui venaient à l'esprit, serrant sa fille dans ses bras et s'écriant de sa voix de Stentor: « Mon Dieu! comme te voilà devenue belle, ma fillette chérie! » Avec une légèreté qui me choqua plus que je ne saurais dire et qui lui valut un coup de pied de ma part, il me demanda:

— Comment se porte madame Catherine, mon cher Raymond? Parlez-moi de madame Catherine?

Irène me regarda d'un air étonné.

— Madame Catherine? dit-elle. Quelle est donc cette dame, mon grand ami?

Témoin de mon embarras et désireux de réparer sa maladresse, Ollivier s'empressa de fournir cette explication, qui lui attira un deuxième avertissement dans les jambes :

— Madame Catherine est la nourrice de Raymond, sa Martonaude à lui, une bonne petite vieille ratatinée qui ne l'a jamais quitté. Il l'aime bien, va, ton grand ami, et il est bien payé de retour.

Heureusement, comme il débitait cette nouvelle extravagance, le breack franchissait la grille de l'hôtel. De bruyantes acclamations détournèrent l'attention d'Irène et l'empêchèrent de voir la sotte figure que je faisais depuis un instant.

Rangés sur deux lignes, devant le perron, tous les domestiques d'Ollivier, ceux de la campagne aussi bien que ceux de la ville, agitaient de gros bouquets et criaient à tue-tête, comme des choristes d'opéra-comique, selon la consigne qu'ils avaient reçue :

— Vive mademoiselle de Feyzin !

— Vive monsieur de Grançay !

Obéissant toujours au cérémonial réglé par leur maître, les domestiques mâles vinrent, l'un après l'autre, déposer leurs bouquets aux pieds d'Irène, tandis que le côté des femmes me faisait agréer les siens avec force salutations et révérences.

Une seule personne était munie de deux gerbes fleuries : c'était mademoiselle Bruneau, dont la sil-

houette imposante se dessinait sur la dernière marche du perron où elle semblait avoir pris racine.

— Eh bien! lui cria Ollivier, à quoi rêvez-vous, là-haut, perchée sur une patte et semblable à un volumineux héron?

Mademoiselle Bruneau ne répondit pas.

— Êtes-vous sourde? reprit-il de sa voix éclatante; vous oubliez votre réplique, sacrebleu!

— Excusez-moi, monsieur le comte, balbutia la pauvre Bruneau.

— Il n'y a pas d'excuse possible; c'est à votre tour d'entrer en scène.

— Je le sais bien.

— Si vous le savez, pourquoi n'y entrez-vous pas?

Elle dit, avec les rougeurs et les timidités d'une vierge confuse:

— C'est plus fort que moi.

— Qu'y a-t-il de plus fort que vous?

— Je ne peux pas bouger; je suis clouée au sol... L'émotion me paralyse.

Irène vola au secours de son ancienne gouvernante.

— Puisque la montagne ne vient pas vers moi, je viens vers la montagne, dit-elle en l'embrassant tendrement.

Je lui tendis la main, et, dans son trouble, elle laissa tomber les deux gerbes qui nous étaient destinées.

— Remettez-vous, Ipsipylle, gronda l'impitoyable Ollivier; du calme, je vous en supplie... Tous mes gens ont les yeux fixés sur vous.

Pressée de la soustraire aux taquineries de son père terrible, Irène prit le bras de l'honnête demoiselle et l'entraîna dans la maison.

— Êtes-vous fatigué? me dit Ollivier. Vous avez le temps de vous reposer d'ici au déjeuner.

— A quelle heure déjeune-t-on, mon cher hôte?

— Le premier coup sera sonné à dix heures précises; nous serons à table un quart d'heure après. Cela vous va-t-il?

— Parfaitement.

— Voulez-vous que je vous conduise à votre appartement?

— J'aime mieux faire un tour dans votre jardin; vous sentez-vous en état de m'y accompagner?

— Avec l'aide de ma canne et de votre bras, j'irais au bout du monde. Votre présence m'a tout ragaillardi; marchons.

Et de fait, pour un goutteux, il avait encore l'allure assez rapide et le pied assez sûr.

Après une visite détaillée aux écuries, aux remises et à la sellerie tenues avec beaucoup de soin et de goût, il me conduisit dans un de ces vastes jardins plantés d'arbres deux fois séculaires qui deviennent rares, même en province.

Ollivier se dirigea vers une épaisse charmille que le soleil ne parvenait pas à percer de ses flèches d'or.

— Ce diable de Raymond! disait-il en marchant, toujours jeune! Et pas de ventre! Que de ravages vous allez exercer dans notre province, mon cher ami! Quelle brochette de cœurs vous allez vous offrir!

— Vous vous moquez, mon cher de Feyzin..

— Non, d'honneur, je le dis comme je le pense. Vous descendez d'un wagon où vous avez séjourné dix heures, et on jurerait que vous sortez de votre cabinet de toilette. Les autres, après une nuit en chemin de fer, ont le linge fripé, les cheveux en désordre, les habits couverts de poussière... et vous avez conservé votre pureté immaculée. Ah! que je vous envie et que je vous admire!

— Ah ça! reprit-il quand nous fûmes enfoncés dans la charmille, estimez-vous que nous soyons assez éloignés de toute oreille humaine pour qu'il me soit permis de prononcer le nom de madame Catherine sans exposer mes tibias à vos ruades furieuses?

Autant pour couper court à ses questions irréfléchies que pour lui ôter tout prétexte de me jalouser, je répondis d'un ton sérieux, selon le plan que je m'étais tracé d'avance:

— Ne me parlez jamais de Catherine, mon cher Ollivier; ce souvenir attriste ma pensée et mon cœur.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, de quel air vous me dites cela! serait-elle morte?

— Hélas! oui; elle est morte!

J'ajoutai après une pause:

— Du moins pour moi.

— Eh quoi! vous ne voyez plus madame R...? Votre roman est terminé?

— Depuis quatre mois.

— Vous aviez donc cessé de l'aimer? Don Juan s'était fatigué d'Elvire?

— Dites que Célimène était lasse d'Alceste; vous serez plus près de la vérité.

— Comment fîtes-vous cette triste découverte, mon cher ami? Versez vos peines dans mon cœur.

Avec un sourire contraint et en serrant la main qu'il me tendait, je répondis:

— J'ai fait cette triste découverte comme elles se font depuis la création du monde. Un matin, Adam s'est aperçu qu'entre Eve et lui il y avait un serpent.

— Je n'en reviens pas! s'écria-t-il; *tu quoque*, mon pauvre Raymond!

Il me parut qu'il prononçait avec une affectation marquée:

— *Tu cocu es*, mon pauvre Raymond!

Je levai les yeux vers la voûte de la charmille et je fis entendre un gémissement contristé.

Ollivier me prodigua les consolations qui sont d'u-

sage en ces circonstances mélancoliques; mais je compris que, loin d'être affligé de ma prétendue mésaventure, il en éprouvait un secret soulagement, confirmant cette opinion désolante des moralistes de tous les temps et de tous les pays que l'infortune de nos meilleurs amis nous est toujours agréable par un certain côté.

Décidément, il triomphait trop; je sentis le désir de mêler quelques gouttes d'absinthe à l'ambroisie dont il s'enivrait à mes dépens et je lui décochai ce trait perfide :

— Vous voyez, mon cher, que vous eussiez très-bien fait de garder votre riche présent pour une meilleure occasion.

Un jet de sang lui monta au visage, et il dit avec un trouble qu'il fut impuissant à maîtriser :

— Ce présent, madame Catherine l'a-t-elle reçu avec plaisir?

— Ce n'est pas elle qui a reçu votre cadeau.

— Qui donc, alors?

— Son mari.

— Son mari! fit-il en se levant. C'est entre les mains de M. R... qu'il est tombé?

— Oui, c'est à lui que l'écrin fut remis par un messager malavisé.

Il dit avec un rire forcé :

— Est-ce qu'il l'a porté?

— Et avec bien du plaisir, je vous l'assure.

— A ses oreilles? s'écria-t-il en simulant une gaieté immodérée.

Je pris un temps et je répondis :

— A ses oreilles, non; mais au Mont-de-Piété.

— Au Mont-de-Piété! répéta-t-il d'un air effaré, qu'est-ce donc que cet homme?

— Qualifiez-le vous-même.

Il n'eut pas le temps de trouver l'épithète; Irène venait de faire irruption dans la charmille. Au même instant, la cloche du déjeuner fit entendre son aimable carillon et ma nuit passée en wagon ne me rendit pas insensible aux charmes de cette douce musique.

— Ces messieurs sont servis, dit Irène tout essoufflée de la course qu'elle venait de fournir. Cher père, j'ai retenu Bruneau; elle déjeunera avec nous; m'approuves-tu?

— Assurément; tout le monde sait que j'ai un faible pour Bruneau; tu ne devrais pas l'ignorer.

— C'est donc pour ça que tu as adopté avec elle un système de plaisanteries qui finiront par lui faire perdre l'esprit?

Ollivier objecta que la perte ne serait pas considérable; mais il était si content qu'il promit tout ce qu'on voulut. L'armistice fut de courte durée, et le déjeuner ne s'acheva pas sans quelques allusions dé-

tournées à ce « fatal incendie » que j'étais censé avoir allumé « dans le sein d'Ipsipylle. »

Pendant toute la journée, l'hôtel de Feyzin ne désemplit pas; ce fut une vraie procession d'amis pressés de contempler et d'embrasser la belle Parisienne. Je me dissimulai aussitôt que j'en trouvai l'occasion. Je fis seller un cheval et je m'égarai dans la campagne, heureux de saluer d'autres arbres, d'autres rivières et d'autres rochers que les arbres, les rivières et les rochers du bois de Boulogne.

Ollivier guettait mon retour.

— Quelques-uns de nos visiteurs, les plus intimes, dîneront avec nous, me dit-il, et je vous en donne avis afin que vous fassiez un bout de toilette. Tel que vous leur êtes apparu dans votre élégant négligé de voyage vous avez charmé les dames; j'entends que vous les subjuguiez ce soir. Deux sont assez jolies pour fixer votre attention et mériter vos hommages. J'ai eu soin de les placer à côté de vous, loin de l'importune surveillance de messieurs leurs maris.

Ce fut un dîner de vingt couverts, servi avec luxe, et où la profusion n'excluait ni la recherche, ni la délicatesse. Ce que mon hôte m'avait dit du merveilleux appétit de ses concitoyens était bien au-dessous de la réalité. Mes deux jeunes voisines, entre autres, jouèrent de la fourchette de façon à me faire supposer

qu'elles venaient de naviguer pendant de longs jours à bord du radeau de la Méduse.

Sans doute elles s'aperçurent de l'admiration que m'inspirait leur vaillance gastronomique; aussi se crurent-elles obligées de me prévenir que je ne tarderais guère à les suivre dans cette voie, si même je ne les dépassais de plusieurs longueurs.

— A Paris, me dit ma voisine de droite, je dîne avec un blanc de perdreau; ici, je dévore. C'est la faute de l'air qu'on respire dans ce pays.

Ma voisine de gauche ajouta :

— Oui, Monsieur, l'air de Château-Garnier est si vif qu'il opère des miracles. Telle que vous me voyez, à Paris je ne me nourris que de meringues à la crême et de chocolat praliné.

L'action apéritive de cet air prodigieux n'avait probablement pas eu le temps de s'exercer sur Irène; j'observai qu'elle ne fit point honneur à l'excellente cuisine de son père. Un nuage voilait sa gaieté et son sourire. Je l'attribuai à la fatigue du voyage et aux émotions de la journée.

On sortit de la salle à manger à huit heures et demie; on y rentra à onze heures, afin, dit-on, de prendre une tasse de thé que je jugeais on ne peut plus opportune. J'étouffai un cri d'épouvante quand je vis les convives d'Ollivier accepter avec un empressement qui ressemblait à de la reconnaissance de respectables mor-

ceaux de jambon, de galantine et de filet froid. J'espérai, pour leur honneur, que mes deux voisines ne succomberaient pas à la tentation. Espoir chimérique ! Ces deux jeunes femmes ont du sang d'ogresse dans les veines. La dame au blanc de perdreau se rua sur la galantine, et la dame aux meringues remplit son assiette de tranches de jambon.

Le lendemain matin, aux premiers rayons du soleil, je descendis dans le jardin. Irène m'y avait devancé, et, du plus loin que je l'aperçus, je constatai que le nuage de la veille ne s'était pas dissipé.

— Qu'avez-vous, ma chère Irène ? dis-je en allant à sa rencontre et en lui prenant la main.

— Vous savez donc que j'ai quelque chose ? me demanda-t-elle en se dégageant et sans répondre à mon étreinte amicale.

— Je ne le sais pas, mais je le devine. Pourquoi vous êtes-vous levée de si bon matin ?

— Parce que je n'ai pas dormi de la nuit, dit-elle d'une voix altérée.

— Et pour quelle cause n'avez-vous pas dormi, chère enfant ?

Elle garda le silence; je renouvelai ma question.

— Si je n'ai pas fermé les yeux, dit-elle, c'est que j'ai du chagrin.

— Ne me ferez-vous pas connaître la cause de ce gros chagrin ?

— A vous moins qu'à personne assurément, monsieur de Grançay.

— Ce chagrin vous viendrait-il de moi par hasard, ma chère Irène?

— Oui, dit-elle brusquement, c'est vous qui m'avez fait de la peine. Je croyais que vous étiez venu ici par amitié pour nous et je m'en réjouissais.

— Et vous ne le croyez plus?

— Hélas, non! je sais à présent que si vous m'avez accompagnée, c'est pour vous dispenser de payer une somme d'argent à mon père.

Elle fondit en larmes.

— Ma belle désolée, dis-je en essuyant ses grands yeux, vous connaissez les façons originales de votre père; il a trouvé plaisant de me faire souscrire une promesse de visite, avec dédit de deux mille francs au cas où je passerais le mois d'août de la présente année ailleurs qu'à Château-Garnier et à Laneuville. Je me suis prêté à cette fantaisie, mais il me sera facile de vous prouver que vous me jugez mal; et la preuve, la voici.

Tout en parlant, je lui mis dans la main une enveloppe cachetée que je venais d'extraire de mon portefeuille.

— Veuillez ouvrir cette enveloppe, lui dis-je, et assurez-vous de son contenu.

— Elle renferme des billets de la banque de France.

— De quelle valeur?

— De cinq cents francs.

— Combien en comptez-vous?

— Quatre.

— Est-ce qu'il n'y a pas autre chose dans cette enveloppe?

— Oui, voici quelques lignes de votre écriture.

— Lisez-les, je vous prie.

C'était une déclaration signée de mon nom, portant que ces deux mille francs appartenaient aux pauvres de mademoiselle de Feyzin.

De nouveau ses yeux se remplirent de larmes; je voulus les essuyer.

— Oh! non, dit-elle; laissez-les couler; celles-là sont aussi douces que les autres étaient amères.

— Vous êtes donc heureuse!

— Oh! oui! bien heureuse!

— Vous ne douterez plus de mon amitié?

— Plus jamais, j'en fais le serment devant Dieu.

— Je réclame une autre promesse de vous, chère Irène.

— Laquelle, mon ami?

— Une jeune fille ne doit rien cacher à son père; et pourtant je souhaite que le vôtre ne soit pas instruit de nos petits secrets. En matière de charité, où le mystère finit, l'ostentation commence.

— Je vous le promets, mon ami.

Dès lors je vis reparaître sa gaieté envolée.

— Je pense que vous avez été content des voisines qu'on vous a choisies, dit-elle en prenant mon bras. C'est ce que nous avons de mieux à dix lieues à la ronde, comme esprit, comme beauté.....

— Et aussi comme appétit, je pense.

— Ces dames vous ont-elles dit comment elles se nourrissent à Paris?

— De meringues à la crême et de blancs de perdreau.

— A Château-Garnier, elles rattrapent joliment les biftecks perdus. Il paraît que c'est la faute de l'air qu'on respire ici. Leur avez-vous vu prendre ce qu'elles appellent « une tasse de thé? » Après le dîner, elles ont échangé leurs impressions sur votre compte. Je les ai entendues. Elles vous trouvent très-bien; mais elles sont persuadées que vous avez une maladie d'estomac. Elles prétendent que vous n'avez pas mangé. La question de votre âge les a beaucoup préoccupées. Madame de la Meringue vous donne trente-quatre ans; madame du Blanc-de-Perdreau vous en attribue trente-huit. Elles se sont alors adressées à mon père, et quand il leur a révélé que vous êtes son contemporain à peu de chose près, elles lui ont ri au nez et lui ont tourné le dos. Est-ce vrai, mon ami, qu'entre mon père et vous il y ait à peine une année de distance?

— Neuf ou dix mois tout au plus, chère enfant.

— Eh bien! c'est moi qui en suis joyeuse!

— Joyeuse! Et pourquoi?

— Parce que si vous étiez un jeune homme, ce n'est pas vous qu'on eût choisi pour mon correspondant; je n'aurais pas le droit de me promener seule à votre bras; il me serait défendu de vous appeler mon ami, sans compter qu'une ennuyeuse femme de chambre eût été, l'autre nuit, plantée dans notre wagon comme un de ces mannequins chargés d'effaroucher les moineaux dans la saison des cerises.

Tout en causant, nous étions arrivés au jardin potager. Un grand garçon de seize ans passait l'inspection des cloches de cristal et choisissait le melon qui devait figurer à notre déjeuner. Je le reconnus pour avoir remarqué la part brillante qui lui revenait dans la cérémonie de notre arrivée. C'était lui qui criait le plus fort : « Vive mademoiselle de Feyzin! ». Ce fut lui qui déposa à ses pieds le plus splendide bouquet. A notre approche, il ôta le chapeau de paille dont les larges ailes le garantissaient contre les rayons du soleil et s'immobilisa dans la pose du soldat sans armes.

— Viens donc, François! lui dit Irène; si tu ne me disais pas bonjour, je penserais que tu as de la rancune contre moi.

— De la rancune, Mademoiselle! s'écria le jeune

homme : vous ne le croyez pas... vous dites ça pour plaisanter.

— C'est que je tapais dur, tu dois te le rappeler, mon pauvre François.

— Pour ce qui est de vos coups de poing, je les ai oubliés ; je n'ai souvenance que de vos bontés pour moi et pour ma brave femme de mère.

— Tu es donc content d'être entré à notre service?

— Il n'y a pas plus content que moi sur la terre, mademoiselle Irène.

— Tu as pris goût à ton métier de jardinier ?

— Pour ça, oui ; j'aime les fleurs de passion, et monsieur le comte est satisfait de mon travail. Est-ce que vous avez fait attention à mon bouquet, mademoiselle Irène? demanda le jeune homme en tortillant son chapeau de paille.

— C'est le plus joli et le mieux composé de tous ceux que j'ai reçus.

Un si grand éloge dans la bouche d'Irène combla de joie le brave garçon, qui se redressa l'œil plein d'une noble fierté.

— Adieu, reprit-elle ; annonce ma visite à ta vieille mère et trouve-nous un beau melon, pas trop mûr.

— C'est l'ex-voleur de poires ? dis-je lorsqu'il se fut remis à sa besogne.

— Lui-même. Quand je le vis dans l'état lamentable où je l'avais mis, avec ses yeux pochés et son

nez saignant, je fus assaillie de remords d'autant plus violents que les domestiques, dont je n'étais pas l'idole, se donnèrent le mot pour me déclarer qu'il mourrait de ses blessures. Je fis dire une messe pour ma victime, et je priai Dieu avec tant de ferveur que j'attribuai sa résurrection à mes prières. J'avais fait vœu, s'il revenait à la vie, de faire de lui un honnête homme, et vous avez pu vous convaincre que mon vœu sera exaucé. Sur mes instances, papa le prit comme palefrenier, mais les chevaux, ça n'est pas l'affaire de François. Il a le goût du jardinage. Son penchant un peu trop vif pour les poires n'était autre chose qu'un signe de vocation déréglée

Les hasards de notre promenade nous conduisirent vers la charmille où, la veille, j'avais eu un entretien avec Ollivier; il nous y attendait, lisant la *Gazette des Tribunaux*, l'unique journal auquel il fût abonné, le seul, déclarait-il, qui donnât satisfaction à ses opinions politiques et à ses aspirations sociales.

— Mon cher Raymond, me dit-il, voici deux lettres que j'ai reçues pour vous.

— D'où viennent-elles ? de Paris ?

— Non.

— De Chantemerle alors ?

— Tout simplement de Château-Garnier. J'ai reçu deux épîtres semblables aux vôtres, ce qui me permet,

sans double vue, de vous en révéler le contenu. Votre couvert sera mis ce soir et demain...

— Chez la baronne de Là Meringue et chez la vicomtesse du Blanc-de-Perdreau, interrompit Irène.

— Est-ce-vrai, Ollivier ?

— La vérité sort de la bouche des enfants; ce sont en effet vos deux voisines d'hier au soir qui vous prient de leur faire l'honneur de dîner chez elles.

— J'accepte ces aimables invitations avec l'espoir que d'autres ne suivront pas.

— Erreur, mon cher; je vous sais déjà une douzaine de festins sur la planche.

— Ah ! mon Dieu !

— Vous êtes très-demandé; vous faites prime, comme toutes les bonnes valeurs.

La perspective de cette avalanche pantagruélique me glaça d'effroi, surtout quand j'appris que chaque dîner serait suivi d'un thé obligatoire. Je le suppliai de me laisser partir pour Laneuville.

— Tu l'entends, ma fille, dit Ollivier; il veut fuir lâchement, ton grand ami ! C'est pourtant la crainte de grossir qui lui souffle cette coupable pensée

— Il a raison ! s'écria-t-elle gaîment; il me plaît comme il est, et je n'entends pas qu'on me le détériore.

XII

Ollivier, pour mieux me faire fête, avait rompu avec ses plus chères habitudes. Le jour de mon arrivée et les deux qui suivirent, il fut debout un des premiers dans la maison; mais à dater du quatrième jour, la paresse reprit ses droits sacrés et il ne se montra qu'au coup de cloche du déjeuner.

Il disait invariablement en déployant sa serviette :

— Eh bien! mademoiselle de Feyzin, comment passâtes-vous votre matinée?

Si la question du père était stéréotypée, la réponse de la fille ne l'était pas moins.

Elle disait :

— Mademoiselle de Feyzin a visité ses pauvres. M. de Grançay a bien voulu lui offrir le bras et se constituer son chevalier d'honneur.

Cette réponse finit par agacer le système nerveux d'Ollivier, qui s'écria de sa plus grosse voix :

— Tu me parles sans cesse des visites que tu fais à tes pauvres et tu ne m'as pas seulement emprunté un louis depuis que tu es ici ! Qu'est-ce donc que tu portes à tes protégés ? Le cours de la rente ? Et qu'est-ce que tu leur fais agréer ? L'hommage de ta considération distinguée ?

Irène répondit, non sans baisser les yeux :

— Cher père, j'ai fait des économies et je les mange. N'est-ce pas mon droit ?

Je m'empressai de venir à son secours par une habile diversion.

— Heureux ceux qui se nourrissent de cette façon légère ! soupirai-je. Cruel ami, n'aurez-vous pas pitié d'un infortuné qui, à force de manger des choses autrement substantielles que des économies, est en train de ruiner son estomac débile ?

Il déclara que mes lamentations étaient superflues, qu'elles n'avaient pas le secret de l'attendrir, et que nous partirions après avoir épuisé le stock de nos invitations à dîner. Ce fut donc avec autant d'étonnement que de plaisir qu'à notre rendez-vous matinal du lendemain j'entendis Irène me saluer de ces paroles inattendues :

— Grande nouvelle, mon ami ! Réjouissez-vous ! Nous dormirons ce soir à Laneuville

Elle m'annonça que son père avait été réveillé au milieu de la nuit par des élancements à l'orteil, et qu'il redoutait un accès de goutte.

— Or, dit-elle, peut-être ignorez-vous qu'il y a dans mon cher et excellent père deux hommes qui ne se ressemblent pas du tout. M. de Feyzin malade n'a aucune similitude avec M. de Feyzin bien portant. Si je ne vous en dis pas plus long sur ce curieux changement à vue, c'est afin de vous laisser le plaisir de la surprise. Vous verrez au déjeuner.

Jamais, en effet, métamorphose plus subite, plus complète, ne s'opéra dans nulle féerie bien machinée. Ollivier déjeuna d'un œuf à la coque et d'une grappe de raisin. Il but de l'eau à peine rougie, appela le café « un poison lent, » fit l'éloge de la tempérance, lança l'anathème sur les alcools, se répandit en sarcasmes amers contre ses concitoyens, qu'il traita de goinfres sans pudeur, et déclara finalement, au cas où j'y consentirais, qu'il était prêt à s'installer à la campagne, où, d'ailleurs, les apprêts de la fête annuelle réclamaient instamment sa présence.

Irène avait pronostiqué juste; on partit le même jour pour Laneuville.

— J'ai appris une bonne nouvelle, me dit Ollivier pendant le trajet.

— Je m'en réjouis pour vous, mon cher de Feyzin.

— Je m'en réjouis autant pour vous que pour moi.

On m'annonce la prochaine arrivée d'une aimable voisine dont les propriétés touchent les nôtres. Nous ne vivrons pas comme des loups.

— Madame de Rouzas est de retour des Pyrénées? demanda Irène.

— On l'attend au premier jour, et je suis fort aise qu'elle nous soit rendue.

— Vous tenez donc particulièrement à revoir cette dame, mon cher ami?

— Je tiens plus encore à vous la montrer.

— Dans quel but?

— Elle a de la fortune et de la naissance; elle est jolie; elle est veuve... Comprenez-vous?

— Ah! mon Dieu! je crains de comprendre... Feriez-vous concurrence aux négociateurs en mariage?

— Laissez-vous présenter; cela n'engage à rien. D'ailleurs je vous répète qu'elle est charmante.

— Et quel est l'âge de cette personne incomparable, de cette veuve sans rivale?

— Elle avoue vingt-neuf ans.

— Oh! oh! dit Irène avec un accent moqueur, si elle n'avoue que vingt-neuf ans, c'est qu'elle oublie joliment les années de nourrice!

Ollivier lança à sa fille un regard courroucé.

— Mettons trente-huit ans, dit-il, et n'en parlons plus.

— Mais au contraire, repris-je avec vivacité, parlons-en.

— Trouveriez-vous donc madame de Ponzas trop âgée pour être votre femme, mon cher Raymond?

— Vous avouerez bien que les trente-huit ans que vous concédez si généreusement à cette dame sont faits pour donner un peu à réfléchir.

— M'est avis que vos âges seraient pourtant on ne peut mieux assortis.

— Les époux ne le seraient peut-être pas autant.

— Ah ça! mon cher ami, j'espère que vous êtes trop raisonnable pour faire l'insigne folie de vous unir à une jeune fille.

— N'ayez pas d'inquiétudes à cet égard. J'ai assez de raison pour ne commettre de folie conjugale d'aucune sorte.

— Auriez-vous donc fait le serment solennel de ne vous point marier?

— Mon Dieu, oui; si vous voulez bien le permettre, je me propose de mourir garçon.

— Vrai? dit Irène.

— Très-vrai, chère enfant.

— Tant mieux! s'écria-t-elle en battant des mains.

— Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? De quoi vous mêlez-vous? demanda Ollivier d'un ton sévère.

— Je me mêle de ce qui m'intéresse, reprit-elle; si mon grand ami se mariait, je sens que je l'aimerais moins, et s'il avait une fille, je craindrais que son affection pour moi ne fût diminuée de moitié.

De Feyzin, que la peur de la goutte transformait décidément en prédicateur et en moraliste, dit alors avec une solennité inusitée :

— Vous vous proposez de mourir garçon, mon cher ami, et moi, dans votre intérêt, je souhaite que vous preniez femme. Considérez que le mariage est une loi d'essence divine plus encore qu'une obligation sociale. Que nous dit l'Évangile ? « Malheur à l'homme seul ! » Je traduis en français à cause d'Irène qui ne sait pas le latin. Tant qu'on est jeune, ou qu'on a les apparences de la jeunesse, comme certains êtres fortunés que j'admire et que j'envie, je ne nie pas que l'état de célibataire ne soit plein d'agréments. Mais sans compagne pour vous prodiguer de tendres soins, sans enfants pour vous chérir, couché en joue par des collatéraux cupides, avez-vous songé à la triste vieillesse qui sera votre lot, mon pauvre Raymond ?

— J'entrerai à Sainte-Périne, dis-je ennuyé de son sermon.

A ce nom de Sainte-Périne, Irène fit un bond sur le coussin de la voiture.

— Ah ! mais non, je ne l'entends pas ainsi ! Je ne le veux pas ! s'écria-t-elle ; lorsque vous serez fatigué de l'existence parisienne, vous viendrez demeurer avec nous. Il ne faut pas t'imaginer, mon père, qu'un mois de ton hospitalité, si aimable qu'elle soit, suffise à t'acquitter envers M. de Grançay. Tu me rendras

cette justice que je ne t'ai pas, depuis deux ans, écrit une seule lettre où n'éclate la reconnaissance que j'ai vouée à mon grand ami. Eh bien! cette reconnaissance est gravée dans mon cœur plus profondément encore que tu ne peux le croire et que je n'ai su l'exprimer.

En l'entendant parler avec cette chaleur, j'eus grande envie de l'embrasser; je n'osai pas. Je me contentai de prendre sa main et de la serrer doucement dans la mienne.

— Ces sentiments vous honorent, mademoiselle de Feyzin, lui dit son père; mais ils ne m'empêcheront pas de présenter Raymond à madame de Ronzas. Elle est faite pour modifier son opinion à l'endroit du mariage.

Nous gravissions depuis quelques instants une côte très-rapide; le cocher avait mis ses chevaux au pas. Doucement bercé par l'oscillation régulière de la voiture, Ollivier ferma les yeux et s'endormit.

— Fumez donc, mon ami, me dit Irène; j'aime bien l'odeur de vos cigares.

J'obéis; soit qu'elle respectât le sommeil de son père, soit qu'elle fût absorbée par un monologue intérieur, elle se tut. Après cinq minutes de silence, elle dit tout à coup à voix basse et d'un ton rapide :

— Cette dame de Ronzas, que papa vous a annoncée comme une de nos amies, je ne dirai pas d'elle ce que

j'ai dit de vos cigares; je ne peux pas la sentir! Je ne conçois pas qu'on se rajeunisse ainsi qu'elle a l'aplomb de le faire. Pourquoi ce mensonge? Qui veut-elle tromper? On raconte que son mari est mort de chagrin. Ils ont plaidé en séparation, et c'est à elle qu'on a donné tous les torts. Concevez-vous ça? Avoir des enfants et songer à se remarier! Est-ce que je serais aussi heureuse que je le suis, moi, si j'avais une belle-mère? Elle a de l'esprit, c'est vrai; mais un esprit qui fait de cruelles blessures. On dirait du venin. C'est la vérité aussi qu'elle est riche, parfaitement conservée, fort bien encore de sa personne, et malgré tout cela je plaindrais son deuxième mari. Comment mon père, qui est votre ami, vous propose-t-il une pareille alliance? Moi qui vous conseille de persister dans votre refus, je suis bien plus votre amie.

Elle s'arrêta court. Nous touchions au sommet de la côte; les chevaux venaient de reprendre le trot, et un brusque mouvement imprimé à la voiture avait réveillé Ollivier. Il demanda de quoi nous causions, et je répondis que je m'informais si nous approchions de Laneuville.

— Regardez là-bas, à votre droite, au milieu de cette riche vallée, me dit-il; vous devez voir se dessiner la masse sombre du château.

Je suivis la direction indiquée et j'aperçus un en-

semble de constructions, mi-partie pierres, mi-partie briques, d'un style sévère, d'une fière tournure, que reliaient entre elles deux grosses tours à créneaux.

— C'est un vrai castel, m'écriai-je. Est-ce que je me trompe? Il me semble voir briller au soleil les chaînes d'un pont-levis.

— Vous ne vous trompez pas; le vieux manoir de Laneuville est entouré de fossés pleins d'eau et l'on y entre par une poterne. Le pont-levis est baissé chaque matin et levé chaque soir. C'est une exigence d'Irène, et c'est aussi pour lui complaire que j'ai dû prendre à mon service une manière de petit bossu, à peu près idiot, que vous distinguerez tout à l'heure sur la plate-forme de la tour du Nord, un cor de chasse pendu au côté. Il a pour mission d'annoncer les visiteurs d'importance. Irène voulait un nain, mais il ne m'a pas été possible de satisfaire son désir. Très-fertile en grains, avoines, fourrages et colzas, notre département ne produit pas de nains. Quand nous approcherons du château, le susdit bossu sonnera dans son cor de chasse et vous entendrez alors une enragée musique près de laquelle celle de l'avenir est une succession de célestes mélodies. Ce vilain drôle se nomme Chabichou; ma fille l'a débaptisé et il se nomme à présent Loïs. Lorsque sa maîtresse lui fait l'honneur de lui parler, il a ordre de l'appeler « damoiselle. »

— Je distingue parfaitement le nain Loïs en faction sur sa tour du Nord; mais qu'est-ce donc que cette charpente compliquée, élevée sur la plate-forme de la tour du Sud? Exercez-vous le droit de haute et basse justice sur vos vassaux, mon cher comte? On dirait une collection de potences.

— Prenez garde, Raymond, vous allez vous brouiller avec votre jeune amie. Ce que vous prenez pour de simples potences, ce que vous qualifiez prosaïquement de charpente compliquée, c'est la harpe éolienne de damoiselle Irène. Ces divers poteaux sont reliés entre eux par de nombreux fils de laiton; et pour peu que le vent souffle dans la vallée, j'ai l'agrément d'être tenu éveillé toute la nuit par un insupportable *ron-ron* que je ne saurais mieux comparer qu'au bourdonnement de cent mille grosses mouches en délire.

Irène ne répondit pas; elle se leva et fit flotter son mouchoir.

— Bouchez-vous les oreilles! me cria Ollivier. Il n'est que temps!

La recommandation n'était pas superflue. Au signal donné par Irène, le nain Loïs emboucha son instrument, et soudain des mélopées sauvages, sinistres, féroces, se firent entendre et se succédèrent avec une persistance qui provoqua les aboiements furieux de tous les chiens des alentours. Elle provoqua aussi

notre hilarité; et ce fut au milieu d'un éclat de rire général que nous franchîmes le pont-levis et que nous pénétrâmes dans la cour d'honneur.

Huit jours se passèrent dans une intimité délicieuse. A part quelques excursions dans le pays, tout notre temps fut consacré aux préparatifs de la fête à laquelle Ollivier s'efforçait de donner, en mon honneur, un éclat inusité. Irène avait commandé au plus habile tailleur de Château-Garnier un costume de page, composé d'un maillot de soie rose, d'un pourpoint abricot avec des crevés bleus, d'une toque verte ombragée d'une plume jaune et de souliers à la poulaine blancs. Lorsque le nain Loïs, qui assistait à l'ouverture et au déballage de la caisse, comprit que toutes ces splendeurs lui étaient réservées, il faillit perdre le peu de raison qui lui restait, et supplia damoiselle Irène de lui permettre de les revêtir sur-le-champ. On se prêta à son caprice avec d'autant plus de complaisance que le tailleur réclamait une répétition générale, au cas probable où des retouches seraient nécessaires. Ils disparurent donc tous les deux, et quand ils rentrèrent, une demi-heure après, si nous n'expirâmes pas séance tenante, à l'aspect de cet énorme perroquet cagneux et bossu, c'est qu'on ne meurt pas à force de rire, comme on meurt à force de pleurer.

Favorisée par un temps magnifique, la fête de La-

neuville réunit toutes les élégances. [illegible]
nes et toutes les aristocraties de l'[illegible]
grand désappointement d'[illegible]
tisfaction d'Irène, madame de [illegible]
par son absence. Cette jeune [illegible]
s'était attardée dans une [illegible]
nées, où elle avait dû [illegible]
âgée de dix-huit ans. — [illegible]
inspirer des inquiétudes. [illegible]
sation, le plaisir de [illegible]
ainsi que la dame au blanc [illegible]
prouvèrent que l'air de [illegible]
vif ni moins apéritif que l'air de [illegible]

Ollivier avait [illegible]
certain article [illegible]
moi nous [illegible]
qu'il voulût bien [illegible]
ainsi conçu :

« A deux [illegible]
sière par M. X. »

— Qui est ce monsieur X. [illegible]

— Le premier venu.

— Et quelle [illegible]

— Votre cœur [illegible]

— Ma foi, non.

— Ipsipyle, [illegible]

— Mais c'est impossible.

— Qu'apprends-je? dit-il d'un ton sérieux. Ne serait-elle plus digne de cette récompense? En même temps que vous lui enleviez le calme et le repos, lui ravissiez-vous aussi l'honneur?

— Il n'est point d'usage que la même rosière serve deux fois. *Non bis in idem.* Et comme elle a été couronnée l'an passé...

— Erreur, mon cher Raymond; il n'y a pas eu de couronnement l'autre année, pour cause de mauvais temps. Demandez à Irène.

— C'est vrai, mon père; mais réfléchis donc que tu vas ridiculiser ma pauvre Bruneau aux yeux de tous nos amis.

— Ta, ta, ta, fit Ollivier, quel est ce langage incongru? Depuis quand rend-on la vertu ridicule en lui décernant des hommages publics?

Je parlai dans le même sens qu'Irène, mais il nous ferma la bouche avec cet argument vainqueur :

— J'ajoute que, dans la circonstance actuelle, l'hommage public sera suivi de la remise d'un étui contenant cinquante belles pièces d'or de vingt francs. Voudriez-vous l'en priver?

L'article 7 reçut donc sa pleine exécution. Lorsqu'elle entendit retentir son nom, mademoiselle Bruneau se leva et marcha à la façon d'une somnambule, et, quand elle reçut la couronne de roses blanches des mains de M. de Feyzin, elle chancela sur sa base.

Il la soutint, non sans peine, et ce fut penchée dans ses bras, à la façon d'une sœur cadette de la tour de Pise, qu'il l'amena devant moi.

— Monsieur X..., c'est vous, me souffla-t-il à l'oreille.

Et, de sa voix de Stentor, il ajouta :

— A vous l'honneur de couronner notre rosière, monsieur le Parisien, et le plaisir de poser un baiser sur son front virginal.

Sans rien laisser paraître de mon mécontentement, je m'exécutai avec toute la galanterie désirable, et grâce à l'estime universelle qui entourait cette digne créature, la scène du couronnement n'excita pas l'effet déplorable que je redoutais. Tout le monde applaudit ; même quelques personnes sensibles versèrent une larme attendrie. L'attitude de mon public ne contribua pas peu à me faire considérer à l'égal d'une sottise et d'une grossièreté inexcusables cette réflexion que je recueillis, encore qu'elle eût été prononcée *sotto voce,* comme on dit de l'autre côté des Alpes :

— Oh ! là ! là ! quelle tuile ! Pas veinard, le Parisien !

Je me retournai vivement, et mes regards se fixèrent sur un très-jeune homme, habillé à la mode, mais à la mode ridicule, dont le blême visage était encadré de larges favoris blonds en forme de nageoires, un mince lorgnon d'écaille collé sur l'œil droit, et, pour tout dire en un mot, le type accompli de ces

jeunes gens qu'on a flétris du sobriquet de *petits crevés*.

Il y a lieu de supposer que l'expression de mon regard ne fut rien moins que caressante ; je vis mon interrupteur baisser les yeux, tourner sur les talons et se perdre dans la foule.

Sans compter les orphéonistes, les pompiers et les gens du pays qui mangèrent sur l'herbe, plus de cent invités s'assirent autour d'une longue table disposée en fer à cheval, non au hasard ou au gré de leurs sympathies, mais en se conformant à un ordre hiérarchique réglé par Ollivier, selon l'importance, le rang et la fortune des convives. Irène était fort loin de moi, et quand je m'aperçus que le jeune homme aux nageoires prenait place à côté d'elle, j'en éprouvai un secret dépit. Obstiné dans sa plaisanterie, mon hôte m'avait donné pour voisine mademoiselle Bruneau. Elle me parla tout le temps de son ancienne écolière, et le plaisir que j'en ressentis fut cause que je pardonnai facilement à Ollivier le mauvais tour qu'il avait voulu me jouer en installant la rosière à ma droite. Elle s'extasia sur la beauté d'Irène avec une exubérance qui me ravit, et si je ne m'étais retenu, je crois que j'aurais posé un deuxième baiser sur son front virginal, en l'entendant me dire avec une conviction non équivoque :

— Sa splendeur morale dépasse sa beauté physique. Irène est un ange, monsieur de Grançay !

— N'estimez-vous pas, repartis-je, que, depuis un instant, l'ange revêt les apparences d'un démon? Observez comme ses narines se contractent et comme elle tend l'arc d'ébène de ses sourcils. Elle se refait la physionomie implacable qu'elle me montra le jour de votre arrivée à Paris.

— Vous avez raison; je prévois qu'Irène subit en ce moment une vive contrariété.

— Quel peut être le motif de cette contrariété que rien ne faisait présager tout à l'heure?

— Je l'attribue aux propos du jeune homme assis près d'elle. Voyez comme elle le dévisage... Ah! si ses yeux étaient des canons, et si ces canons étaient chargés à mitraille!

— Vous connaissez ce ridicule gandin, chère demoiselle Bruneau?

— Depuis sa plus tendre enfance.

— Quel est-il?

— L'héritier unique du plus grand nom et de la plus grande fortune de notre département.

— Il s'appelle?

— Le duc Gustave de Fosqueym.

— Et qui vous autorise à penser que son langage soit de nature à causer tant d'irritation à notre petite amie?

Elle me fit cette réponse qui, si nous avions été en

tête-à-tête, lui eût valu incontinent un troisième et dernier baiser :

— Ce qui me le donne à penser, c'est que M. Gustave de Fosqueym, quoique duc et archi-millionnaire, est un sot !

Entre le dîner et le feu d'artifice, il y eut un entr'acte d'une demi-heure que chacun eut la liberté d'employer à sa guise. Je roulais une cigarette dans une allée obscure, lorsque je rencontrai Chabichou, dit Loïs. Il errait d'un air sombre ; la joie orgueilleuse qu'il tirait de ses oripeaux bariolés et dont il avait fait parade toute la journée, s'était complétement évanouïe.

— Où vas-tu, beau page? lui demandai-je en essayant de l'arrêter dans sa course vagabonde.

Il ne répondit pas et continua à arpenter le terrain aussi vite que ses courtes jambes le lui permirent.

— Un moment, maître Loïs, dis-je en lui barrant le passage; où est ta noble maîtresse ?

— Là, fit-il en étendant la main vers un pavillon rustique où nous nous plaisions, le soir, à venir entendre le concert des rossignols.

— Elle est seule?

— Seule, répéta-t-il comme un écho.

— Que fait-elle?

— Damoiselle pleure, dit-il en frappant du pied et en grinçant des dents.

— Pourquoi pleure-t-elle ?

— Parce qu'elle a de la peine.

— Qui lui a fait de la peine ? Le sais-tu ? Il est de ton devoir de me l'apprendre...

— Oh ! si je le savais ! rugit le nain avec un geste menaçant.

Il ajouta :

— Allez la consoler tout de suite ; ça lui fera plaisir. Elle vous aime, vous.

— Qui te l'a dit ?

— On n'a pas eu besoin de me le dire; je m'en suis aperçu tout seul.

Il s'enfuit, et je ne le voyais plus que je l'entendais encore injuriant et défiant un ennemi imaginaire.

Je me dirigeai vers le pavillon, et comme je posais le pied sur la première marche du perron, Irène se montra sur le seuil.

— Qu'avez-vous, chère enfant ? lui demandai-je ; vous avez pleuré ?

— Ce n'est rien, dit-elle, c'est fini. Donnez-moi le bras et conduisez-moi vite à la pelouse. J'ai mission de mettre le feu à la première fusée.

J'insistai pour qu'elle me confiât la cause de son chagrin et je finis par en obtenir l'aveu.

Pendant le dîner, M. de Fosqueym s'était moqué de la rosière, ce qui l'avait fortement agacée. Vers la fin du repas. les sarcasmes du jeune gentilhomme pri-

rent un caractère si insolent, si voisin de l'injure, qu'elle déserta la place, craignant de succomber à la tentation d'en agir avec lui comme elle avait agi avec mademoiselle Ursule, de néfaste mémoire, et elle s'était réfugiée dans le pavillon, suivie de Loïs dont elle avait eu grand'peine à se débarrasser.

— J'ai pleuré de rage pendant cinq minutes, me dit-elle; ça a détendu mes nerfs. Mon Dieu! est-il possible qu'il y ait des êtres si bêtes et si méchants! J'avais déjà de l'antipathie pour ce M. de Fosqueym; à présent je le hais et je le haïrai toute ma vie. Concevez-vous que ce soit lui précisément que mon père ait placé à côté de moi? Concevez-vous aussi qu'il soit du petit groupe d'intimes invités à rester à Laneuville jusqu'à demain soir?

Je lui demandai si, dans les moqueries dont ce monsieur avait été si prodigue, quelques-unes n'étaient pas à mon adresse; elle finit par en convenir, mais elle exigea la promesse que je ne les relèverais pas, promesse que je m'empressai de lui faire, tout en me réservant le droit de ne la point tenir, le cas échéant.

En effet, au milieu de l'obscurité et du tumulte qui suivirent la pièce finale du feu d'artifice, je m'approchai du jeune duc et je lui dis :

— C'est bien à M. de Fosqueym que j'ai l'avantage de parler?

— Oui, Monsieur.

— Permettez-moi de me présenter moi-même, fis-je en lui offrant ma carte.

J'ajoutai, en soulignant chaque mot de ma petite allocution :

— J'ai appris que vous passerez la nuit au château, et j'en suis fort aise. Je désire causer cinq minutes avec vous.

— Avec moi, Monsieur ?

— Oui, Monsieur, avec vous.

— A quel sujet ?

— Je vous l'expliquerai en temps et lieu.

— Quand cela ?

— Demain matin, à six heures, devant la pièce d'eau des cygnes. J'aurai l'honneur de vous y attendre, et j'espère être assez « veinard » pour vous y rencontrer.

— J'y serai, Monsieur, dit M. de Fosqueym qui s'inclina, et que je vis s'éloigner avec une précipitation singulière.

Je pensai qu'il avait compris à demi-mot et qu'il allait se confier à deux amis.

XIII

Le lendemain, après avoir vainement attendu M. de Fosqueym pendant une demi-heure au lieu du rendez-vous, je dis au valet de chambre d'Ollivier de monter à l'appartement du jeune duc, de le tirer du sommeil léthargique où il me semblait être tombé et de le prévenir qu'il eût à me rejoindre promptement, s'il tenait à faire en ma compagnie la petite promenade matinale que nous avions projetée.

— Monsieur ignore-t-il donc que M. de Fosqueym est parti? me dit l'honnête Dubois.

— Parti? répétai-je au comble de la surprise; quand cela?

— Hier au soir.

J'étais convaincu que le pauvre garçon commettait une erreur involontaire.

— Exécutez mes ordres, repris-je ; il se peut que le duc soit revenu à votre insu.

Dubois m'assura que non-seulement il avait entendu M. de Fosqueym commander d'atteler, mais qu'il l'avait vu monter en phaéton et franchir le pont-levis du château.

— A quel moment ? Précisez, je vous prie.

— Dix minutes environ après le feu d'artifice.

J'étais abasourdi.

— Tandis qu'on attelait, ajouta Dubois, M. le duc a écrit une lettre qu'il a remise à Loïs. Vous verrez qu'elle est pour Monsieur et que le bossu de mademoiselle Irène l'aura perdue.

— Informez-vous du destin de cette lettre, et si elle est à mon adresse, apportez-la ; je suis pressé de la lire.

L'épître était bien pour moi ; Loïs l'avait oubliée dans la poche de son pourpoint abricot. Le jeune homme aux nageoires s'exprimait en ces termes singuliers :

« Monsieur,

« Une affaire impérieuse autant qu'imprévue m'oblige à quitter à l'instant même le château de Laneuville. A mon très-grand regret, veuillez le croire, je suis donc forcé d'ajourner l'entretien que vous m'avez fait l'honneur de me demander et dont, je vous l'ai déjà dit, je ne prévois pas le sujet.

« Des projets de voyage depuis longtemps combinés, et que je ne saurais remettre sans encourir de sérieux préjudices, me tiendront éloigné de la France pendant un temps difficile à déterminer.

« Aussitôt que je serai rentré à Paris, je m'empresserai de vous informer de mon retour et je me tiendrai à votre disposition. »

— Vous aviez raison, dis-je à Dubois, le duc est parti et s'excuse d'un départ si précipité qu'il ressemble à une fuite. Je ne sortirai pas ce matin.

Je haussai les épaules; je mis la lettre dans ma poche et je montai chez Ollivier. Il venait de s'éveiller tout joyeux de la parfaite réussite de sa fête champêtre.

Sur un air de récitatif emprunté au répertoire de Meyerbeer, avec les notes les plus caverneuses de sa voix profonde, il phrasa ce distique de sa composition :

Dans mes appartements où je m'éveille à peine,
Ah! de si grand matin, quel bon vent vous amène?

Je répondis en prose et d'un ton bref :

— Un vent d'ouest.

— Diable! le vent des bourrasques et des tempêtes! M. X... viendrait-il me chercher noise à propos de la rosière qu'il a été dans l'obligation de couronner et d'embrasser *coram populo?*

— De grâce, laissez en paix une personne dont vous abusez singulièrement, soit dit sans reproche.

— S'il ne s'agit pas d'Ipsipylle, de qui ou de quoi s'agit-il donc? dit-il en se dressant sur son séant et en s'accoudant sur son oreiller.

— Du jeune homme qui, hier, s'est montré si assidu près d'Irène. Êtes-vous bien renseigné à son sujet, mon cher comte?

— Renseigné à ce point que, s'il plaît à Dieu, — et à ma fille, — ce jeune homme sera mon gendre.

— Vous marierez Irène à M. de Fosqueym? m'écriai-je.

— C'est un projet que je caresse ténébreusement, et que je confie à votre amitié discrète.

— Vous n'y réfléchissez pas, mon cher de Feyzin.

Ollivier me regarda avec étonnement.

— C'est tout réfléchi, mon cher de Grançay. Ce jeune homme porte un beau nom et possède une grande fortune; il n'est pas mal de sa personne... Les gendres de ce calibre ne courent pas les rues dans nos petites villes de province.

— Eh quoi! insistai-je, vous avez une fille unique, une pensionnaire encore, et déjà vous songez à vous séparer de cette enfant?

— Vous allez plus vite que les violons, mon cher. Je ne dis point que la chose se célèbrera fin courant,

mais j'espère que dans dix-huit mois ce sera une affaire...

— Bâclée! interrompis-je avec humeur.

— Accomplie, reprit-il tranquillement. Un an pour qu'Irène achève son éducation; six mois pour que le futur se montre agréable et se fasse agréer... Total égal, dix-huit mois, si je sais compter.

—Mais songez donc qu'à cette époque Irène aura à peine dix-sept ans!

— Le jour de notre mariage, sa mère ne les avait pas encore.

Une sourde colère me monta au cœur, et, sans trop peser mes paroles, je m'écriai :

— Qui vous dit qu'elle n'en soit pas morte?

— Que me contez-vous là? Ma pauvre Valentine m'a été ravie par une fluxion de poitrine gagnée dans une nuit de bal, dit-il en contemplant avec tendresse le portrait de sa femme, peinte en pied, dans le radieux éclat de sa vingtième année, et qu'on eût prise pour la sœur aînée d'Irène.

Il ajouta après un soupir :

— M. de Fosqueym vous semble peut-être un peu jeune. C'est la conséquence de mon système des âges assortis. Je veux avoir le temps de contempler la postérité de ma postérité et de faire danser sur mes genoux les enfants de mes petits-fils. J'ignore le nom du poète éminent auquel la France est redevable de

la suave légende du *Sire de Framboisy;* mais si je le considère comme un barde de peu de rime, je l'estime comme un philosophe de beaucoup de raison.

Il chantonna la moralité de cette ineptie, depuis longtemps passée de mode à Paris, et qui faisait alors les délices des départements :

A jeune femme,
Il faut jeune mari!

— Mon cher Ollivier, contrairement à vos désirs, et du plus profond de mon cœur, je souhaite que vous renonciez à ce projet, dis-je en me promenant à grands pas dans sa chambre.

— Pour quel motif?

— J'ai eu, hier au soir, l'occasion de m'entretenir avec ce jeune homme.

— Eh bien! quelle impression a-t-il produite sur vous? Quelle opinion avez-vous conçue de mon futur gendre?

Je me rappelai la formule de mademoiselle Bruneau, je me l'appropriai et je répondis avec fermeté :

— Mon opinion se résume en trois mots : c'est un sot.

— Mon Dieu! répliqua-t-il, non sans embarras, je vous accorde qu'il n'a pas tout à fait autant d'esprit que Voltaire; mais encore faudrait-il être fixé sur ce point essentiel de la question : Voltaire avait-il l'étoffe

d'un bon mari? Que d'écrivains je pourrais nommer, et parmi les plus brillants, dont les femmes n'ont pas été ou ne sont point heureuses! D'ailleurs, ma fille sera mariée sous le régime de la communauté; et c'est bien votre avis, j'imagine, que la duchesse de Fosqueym sera spirituelle pour deux.

L'insistance qu'il mettait à défendre son projet me poussa à bout et j'insinuai perfidement :

— Ajoutez que, dans leur ménage, il en sera exactement de la bravoure comme de l'esprit.

— Qu'entendez-vous par ces étranges paroles? fit-il avec un haut-le-corps. Expliquez-vous, Raymond.

— J'entends que M. de Fosqueym, que je tiens pour un sot, est encore moins brave que spirituel.

Ollivier sauta à bas de son lit et dit d'une voix altérée :

— Qui vous autorise à juger ce jeune homme avec tant de rigueur? J'ai le droit de le savoir.

— Dispensez-moi...

— Je vous somme de parler, Raymond.

— J'eusse préféré me taire; mais vous allez tout savoir.

Je le mis au courant des événements de la veille et je citai l'autographe du jeune duc. Ollivier me l'arracha des mains et le parcourut rapidement. La lecture achevée, il fit plusieurs fois le tour de sa

chambre, en proie à une agitation intérieure que trahissait la sueur qui perlait sur son front. Enfin il me dit avec effort :

— Excusez-moi d'avoir douté de votre parole, mon ami. Vous disiez vrai; ce mariage est impossible; il ne se fera pas.

— Aviez-vous autorisé ce jeune homme à concevoir des espérances? Ce serait regrettable.

— Il ne sait rien; je comptais lui en toucher deux mots aujourd'hui même, et c'est dans ce but que je l'avais retenu à Laneuville. Ah! mon ami, je vous dois un fameux cierge!

Il sonna Dubois et je le laissai aux soins de sa toilette. Il était fort pâle et fort ému.

Une vingtaine de personnes avaient couché au château et se retrouvèrent au déjeuner. Ce repas eut un caractère d'intimité et de gaieté qui avait fait défaut au dîner, d'autant mieux qu'il ne fut plus question de préséance et que chacun se plaça comme il lui plut. Irène me favorisa de son cher voisinage.

— Je ne vois pas M. de Fosqueym et personne ne l'a aperçu ce matin. Qu'est-il devenu? Lui auriez-vous fait mordre la poussière? me dit-elle en riant.

Je ripostai du même ton :

— Non-seulement je l'ai tué, mais encore je l'ai enterré.

— A une grande profondeur?

— Si grande qu'il ne reviendra jamais, — du moins à Laneuville.

Elle reprit avec une gravité inquiète et en baissant la voix :

— Contrairement à votre promesse, auriez-vous eu une explication avec lui, mon ami ?

— Ma chère Irène, pour s'expliquer, vous admettez bien qu'il faut être deux. Or, M. de Fosqueym est parti hier au soir subitement pour un très-lointain voyage

— Eh bien ! que Dieu le conduise !

— Vous êtes trop charitable. Je dis, moi : que le diable l'emporte !

— Je n'ai pas voulu dire autre chose ! s'écria-t-elle joyeusement.

La gaieté qui illuminait toute sa personne se refléta sur son page. Loïs se pencha à mon oreille et me dit avec l'accent de la conviction :

— Je vous aime, vous ; savez-vous pourquoi ? C'est que vous me ressemblez : vous amusez Damoiselle.

Irène se retourna vivement ; le rire qui lui montait aux lèvres s'épanouit en gammes sonores et coupa court aux réprimandes.

— Vous êtes joliment gais, vous deux, dit Ollivier ; que se passe-t-il donc dans votre coin ?

Je répétai, sans en altérer le texte, la phrase de

mon collègue Loïs. Elle produisit un chatouillement universel et le page devint le héros de la journée.

La dernière semaine de mon séjour à Laneuville fut marquée par un événement dont le souvenir me pénètre d'effroi. On avait projeté une visite à des grottes fameuses dans la contrée. Le jour fixé pour notre excursion, on se mit en route et l'on emporta dans le coffre de la voiture de quoi faire une légère collation au pied d'une source qui coule à l'entrée de la grotte principale. La chaleur était accablante, et Irène, légèrement vêtue d'une robe de tarlatane, avait jeté une écharpe de dentelle sur ses épaules nues. Nous achevions de vider une bouteille de Moët rafraîchie dans l'eau glacée de la source, et je portais un toste ému à la santé de mes hôtes, lorsque, tout à coup, Ollivier, dont le visage était livide et dont les dents claquaient de terreur, enjoignit à sa fille de rester immobile et de ne pas souffler mot. Il essaya de se lever, mais ses jambes tremblaient si fort, qu'il retomba lourdement sur la mousse, les bras étendus, les yeux hagards.

Au même instant, Irène poussa un cri aigu où l'épouvante et la douleur s'unirent dans une note déchirante qui me glaça jusqu'au fond des moelles. Je m'élançai; sur ses blanches épaules, qu'il venait de mordre cruellement, rampait un petit serpent à tête brune. Je le saisis, je l'écrasai, et collant mes lèvres

sur la plaie saignante, d'une bouche avide, j'aspirai le venin avant qu'il eût le temps de s'infiltrer dans ses veines. J'eus la joie de la sauver et la chance d'en être quitte pour quelques symptômes d'empoisonnement victorieusement combattus par une médication énergique.

— Je ne croyais pas qu'il me fût possible de vous chérir davantage, me dit Ollivier.

Irène ajouta :

— Mon affection pour vous est si grande qu'elle ne saurait s'accroître, mon ami.

Nous nous séparâmes le 31 août, ainsi que je me l'étais promis. A l'heure des adieux, qui se firent à une station distante de quelques kilomètres de Laneuville, Irène me passa les bras autour du cou et pleura sur ma poitrine; Loïs avait obtenu la faveur de nous accompagner. Le petit serpent, occis par moi, avait pris dans son imagination les terribles proportions d'un monstre vomissant des flammes par les naseaux, comme le dragon terrassé par saint Michel, qui orne la chapelle du château. Il n'était pas éloigné de croire que j'appartenais par un lien quelconque à la famille de l'archange et, quand je montai en wagon, il fit le signe de la croix, se précipita sur mon paletot et le baisa dévotement.

J'étais porteur d'une lettre de Mme R..., déjà vieille de plusieurs jours et que je n'avais pas encore déca-

chetée, empêché par un sentiment de secrète pudeur. C'était la première lettre que je recevais de Catherine. A Paris, notre correspondance s'était bornée à l'échange de quelques billets en forme de télégrammes, dont la banalité égalait la concision, et je n'étais pas fâché de connaître son style, persuadé qu'il ne devait pas ressembler à celui de tout le monde. On dit : « Le style peint l'homme ; » j'ajoute : « et il photographie la femme. »

« Raymond, écrivait-elle, je m'embête dans ta campagne autant qu'une baleine dans une carafe, image colorée qui eût épaté Mme de Sévigné, et dont j'use sans gêne, car elle possède l'avantage de peindre ma pensée avec une énergie gracieuse. Ah ! je conçois à présent pourquoi les provinciaux sont si ennuyeux ! Attendu qu'ils s'ennuient chez eux à raison de vingt-cinq francs l'heure, à peine débarqués à Paris, ils se dépêchent de nous inoculer leur maladie. C'est une compensation et une vengeance.

« Certainement, Chantemerle c'est assez gentil, surtout les jardins ; mais combien je préfère le pré Catelan ! Et puis de la verdure, toujours de la verdure... c'est ça qui finit par être énervant, pour une délicate personne qui déteste l'oseille, exècre la chicorée, abhorre les épinards et méprise les choux !

« Il fait une rude chaleur dans ton bête de département. L'air est peuplé de sangsues ailées qui se re-

paissent du plus pur de mon sang. Je ne bois que de l'eau tiède. J'ai réclamé des glaces ; un serviteur empressé, mais absolument idiot, m'a apporté une collection de miroirs. Aucun de mes journaux favoris ne pénètre dans ton désert. J'ai demandé *le Figaro*. Un deuxième serviteur, non moins idiot que le premier, s'est éclipsé aussitôt et il est revenu ramenant le barbier du village.

J'ai trouvé d'abord quelque distraction à émietter du pain pour les carpes. Je m'intéressais à leur sort, par la raison qu'elles bâillent presque autant que moi; mais on se lasse de tout. J'ai cessé de les nourrir ; à présent ce sont elles qui me nourrissent. Et comme je suis en pleine déveine, elles sentent la vase à plein nez.

« J'ai également renoncé à me promener dans la campagne qui, d'ailleurs, est infecte avec ses entassements monstrueux de grosses roches grises, inévitablement couronnées de sapins verts. — Toujours cette verdure ! — Ces promenades, je les faisais à cheval, insérée dans une amazone tabac d'Espagne, qui me colle partout et me va divinement. Tes abrutis de compatriotes m'ont prise pour une écuyère de profession ; ils se sont figuré que ma présence annonçait l'arrivée prochaine de quelque cirque de banlieue, et ils me persécutaient pour savoir *où et quand ce serait qu'on me verrait crever des ronds de papier huilé en sautant à travers des cercles de barrique.*

« Le curé m'a fait une visite et n'a eu garde de revenir. Le pauvre bonhomme a été reçu par M. R..., qui n'a jamais eu une grande tendresse pour les calotins. Il l'a attrapé sur les jésuites, en affectant de l'appeler M. Rodin. Ton curé, qui n'a pas lu *le Juif errant*, avait beau dire qu'il se nomme Vignaud et non Rodin, M. R.... persistait à lui donner du Rodin gros comme le bras... C'est la seule fois que j'aie ri dans mon tombeau.

« A propos de Théophile, j'ai une confidence à te faire. Approchez l'oreille, mon beau Monsieur, et retenez ceci qui vous intéresse au premier chef :

« Jamais le susdit Théophile ne s'est mieux porté que depuis notre installation à Chantemerle. Il commence à me regarder avec des yeux phosphorescents que je ne lui connaissais pas. Dans nos promenades du soir, il exalte les douceurs de la paternité et brode toutes sortes de variations attendrissantes sur ce thème sentimental. Lui qui a horreur de la poésie, il est allé jusqu'à se payer des tirades poétiques. « Un « ménage sans enfants, a-t-il soupiré en contemplant « les étoiles, c'est un rosier sans roses, un printemps « sans soleil, un lys sans parfum. » Je fais celle qui ne comprend pas ; mais j'ai peur qu'il ne finisse par vouloir mettre les points sur les *i*. Donc, il se pourrait qu'un baptême fût célébré l'an prochain rue Saint-Dominique-Saint-Germain... Arrive sans retard

si tu as la noble ambition de remplir, dans cette cérémonie touchante, un rôle plus essentiel que le personnage secondaire de parrain.

« Ne me réponds pas. M. R... s'inquiète de savoir si nous correspondons ensemble; et comme il guette le passage du facteur, ton autographe tomberait infailliblement dans les pattes de mon vilain singe.

« Suis-je un petit mouton bleu assez bien dressé? Mon cher seigneur s'emballe lorsque je prononce le nom de M. de Feyzin, et mes quatre pages bientôt pleines ne renferment pas la moindre allusion à l'homme aux diamants.

« J'oubliais un détail : te croyant à Chantemerle, un jeune cocodès du voisinage s'y est présenté plusieurs fois sans en franchir le seuil. C'est, paraît-il, un très-beau garçon, et mon tyran ne les aime pas. Il se nomme Hector de Crage, et son père serait de tes amis. Connais-tu ça?

« Je ne saurais trop te recommander d'écrire le jour exact et l'heure précise où tu arriveras. Pas de bêtises, pas de surprises. C'est très-important; on réserve au châtelain une réception digne de lui, et s'il allait nous tomber sur la tête comme un aérolithe, je lui en voudrais très-sérieusement. C'est bien entendu, n'est-ce pas? Je serai prévenue au moins vingt-quatre heures à l'avance. Ne faut-il pas, Raymond trop

aimé, que j'aie le temps de m'accoutumer à mon bonheur? »

Je lus entre les lignes les deux derniers paragraphes de cette lettre, comme il convient de faire quand il s'agit de prose féminine, et il s'en dégagea une clarté aveuglante.

XIV

D'embranchements en embranchements, j'atteignis le chemin de fer du Midi, et de stations en stations je parvins enfin à Saint-Patrice, chef-lieu de l'arrondissement qui porte ce nom et que le *Guide-Joanne* signale justement à l'attention des touristes curieux de beautés sauvages et de sites pittoresques. Je n'étais plus alors, avec un bon cheval, qu'à une heure et demie de Chantemerle; comme il n'entrait pas dans mes projets de m'y rendre directement, je mis le cap sur la maison de maître Augeraud, mon notaire. Je lui demandai à déjeuner, sans lui taire que, peu friand de la cuisine des buffets, j'étais pourvu d'un appétit de première classe.

— Soyez le bienvenu dans mes modestes lares, monsieur de Gtrançay, et que cette journée soit marquée d'une pierre blanche, me dit le cher homme, que je

savais fin gourmet et grand chasseur. Hier, 1er septembre, nous avons célébré l'ouverture de la chasse dans le département, et saint Hubert m'a été propice. Daignez me suivre dans la salle à manger. Nous allons dire deux mots à un râble de lièvre et à un salmis de perdreaux dont vous me donnerez des nouvelles.

— Est-ce toujours Annette qui est votre cordon bleu?

— Assurément; quand l'avare possède un trésor, il n'est point si sot que de s'en dessaisir.

— En ce cas, mon cher tabellion, ce n'est pas deux mots que je dirai à votre salmis et à votre râble, mais quatre, si vous le permettez.

— Accordé! et comptez que vous aurez affaire à un partenaire digne de vous; je ne vous dis que ça.

Sans perdre un coup de dents, et tout en me faisant les honneurs de son gibier, M. Augeraud me reprocha vertement la rareté de mes apparitions dans le pays; il me démontra le préjudice que cette négligence causait à mes intérêts, et m'engagea à me débarrasser d'une propriété que je paraissais tenir en si médiocre estime.

— Auriez-vous un acquéreur à me présenter? demandai-je en disant mon troisième mot au salmis de perdreaux.

— J'ai preneur à deux cent soixante-dix mille francs.

— C'est une offre très-acceptable; Chantemerle ne vaut pas davantage, si même il les vaut.

— Je suis plus royaliste que le roi, mon cher client; j'exige trois cent mille francs et je les obtiendrai.

— Trois cent mille francs! répétai-je avec admiration. Aurait-on découvert quelque part, dans un de mes champs, une mine de charbon ou des sources de pétrole?

— On n'a trouvé rien de semblable.

— Je vous avoue qu'il me naît des scrupules.

— Étouffez-les au berceau. Même à ce prix, qui vous semble exagéré, votre acquéreur réalisera une bonne affaire.

— Par quel prodige?

— C'est bien simple, et je vais vous le dire en deux mots.

M. Augeraud m'expliqua que la proposition émanait d'un marchand de biens; que cet industriel morcellerait la propriété en petits lots que se disputeraient de riches paysans, mes voisins, ambitieux de s'arrondir, et que l'opération se solderait en somme par un bénéfice qu'on pouvait évaluer au bas mot à une trentaine de mille francs. Je répondis que je ré-

fléchirais et qu'il connaîtrait ma décision dans un délai très-bref.

— Tout à l'heure, lui dis-je, et avec une vivacité dont je vous suis reconnaissant, vous me reprochiez la rareté de mes visites. Combien vous avez raison ! Que d'amis j'ai perdus et qui sont partis sans que je leur aie serré la main ! Dans cette longue période de cinq années, quelle moisson la mort a dû faire parmi mes compagnons de jeunesse !

— La moisson n'a pas été aussi abondante que vous le supposez, soupira le notaire avec une petite moue naïvement comique. On vit très-vieux à Saint-Patrice, et l'article testaments ne rend pas tout ce qu'il devrait produire. Il s'en faut que vos contemporains soient restés aussi jeunes que vous, monsieur de Grançay, j'en conviens ; mais encore les retrouverez-vous dans un état de conservation très-satisfaisant, ma foi.

— Testaments à part, je ne vous cacherai pas que j'en suis fort aise, cher notaire.

— Il en est un cependant qu'une attaque a paralysé le mois dernier. Ses jours sont comptés; il ne s'en relèvera pas.

— Quel est ce pauvre diable ?

— Le comte de Crage.

— Cette nouvelle m'afflige; de Crage était un aimable et joyeux compagnon. N'avait-il pas un fils ?

— Il l'a, parbleu, bien encore.

— Il se nomme Hector, si mes souvenirs sont exacts ?

— Très-exacts ; nous autres, nous l'appelons plus généralement le « cuirassier. »

— Il est soldat ?

— Pas plus que vous et moi.

— Alors pourquoi l'appelez-vous le cuirassier ?

— C'est un surnom que la voix publique lui a décerné et que justifient pleinement sa haute stature, sa belle prestance, ses larges épaules et sa poitrine magnifiquement cambrée.

— Quel âge a-t-il, ce Goliath ?

— Vingt-quatre ans environ.

— Est-il marié ?

— Pas devant M. le maire, que je sache, encore moins devant M. le curé.

— Que fait-il ?

— Des sottises toutes les fois qu'il en trouve l'occasion; mais les occasions sont rares à Saint-Patrice, ce qui explique ses fréquentes disparitions et ses nombreux voyages au chef-lieu du département. Il s'y trouve actuellement, je pense, car depuis trois jours je ne l'ai pas aperçu à notre cercle, dont il est l'ornement assidu.

— Vous calomniez ce jeune homme, mon cher

notaire; si vous ne le voyez pas à votre cercle, c'est qu'il est cloué au chevet de son père.

— Lui, garde-malade ! Cher monsieur de Grançay, vous ne connaissez pas le cuirassier. Pour employer son style, « il ne mange pas de ce pain-là

— Il n'aime donc pas son père ?

— Je vous demande pardon ; il l'aime bien, mais il aime encore mieux le plaisir, ce gracieux jeune homme !

— Cher maître, dis-je à M. Angeraud, la chaleur est si intolérable et la cuisine d'Annette si appétissante, que je m'installe chez vous jusqu'à ce soir. Pouvez-vous me prêter un de vos clercs et l'expédier à Chantemerle porteur d'un mot que je vais écrire, afin qu'on se prépare à me recevoir ?

— Vous ne me ferez donc pas le plaisir de coucher sous mon toit ?

— Impossible aujourd'hui.

— A quelle heure vous plaît-il que je fasse atteler mon cabriolet ?

— Pas de voiture ; je préfère un cheval que je vous renverrai demain. Je partirai ce soir, à dix heures.

Tout en parlant ainsi à M. Angeraud, j'écrivais à M. R... :

« Je descends de wagon, accablé de fatigue, aveuglé de poussière, ivre de soleil. J'accepte pour vingt-quatre heures l'hospitalité d'nn ami. Je passerai

donc la nuit à Saint-Patrice; attendez-moi demain à midi. »

Je datai, je signai, et, cinq minutes après, le deuxième clerc de l'étude, porteur de mon billet, montait dans la patache qui fait le service de Saint-Patrice à Chantemerle.

A dix heures, je dis adieu à mon hôte, maudissant la lune qui était dans son plein et dont l'éclatante lumière inondait le paysage. Heureusement des nuages épais capitonnèrent peu à peu la voûte céleste, éteignant jusqu'à « cette pâle clarté qui tombe des étoiles, » et lorsqu'aux approches de minuit une brèche m'ouvrit l'entrée de ma propriété, l'obscurité était complète. J'attachai la jument du notaire aux branches d'un figuier, et je me dirigeai vers la maison. Je m'étais précautionné d'une boîte d'allumettes et d'une clef déposée chez M. Augeraud. C'était celle d'une petite porte que j'avais fait établir à un de mes derniers voyages pour mon usage personnel. A demi masquée par le lierre et les glycines qui tapissent la muraille du côté des écuries, elle donne accès au premier étage par un escalier en colimaçon, et elle me permettait de sortir et de rentrer à toute heure sans qu'on en fût instruit. Quoique la serrure fût considérablement rouillée, je réussis à l'ouvrir, sinon sans efforts, du moins sans bruit, et je gagnai mon appartement, marchant sur la pointe des pieds, avec

les infinies précautions à l'usage des voleurs et des amoureux.

Je me dirigeai par un long couloir intérieur vers la chambre occupée par madame R... A peine engagé dans ce couloir, j'entendis la voix de Catherine, assez confusément d'abord, de plus en plus distincte ensuite, à mesure qu'elle s'animait et s'échauffait en parlant.

A un auditeur attentif et silencieux, Catherine racontait le drame de sa jeunesse, ce drame poignant que j'avais écouté à Francfort avec la même attention et plongé dans le même recueillement. Cette deuxième édition comporta quelques variantes. Son père n'était plus musicien, mais graveur sur bois; quand elle perdit sa mère elle était âgée de sept ans et non de deux ans; enfin le providentiel Théophile ne l'avait point sauvée des eaux, mais arrachée aux flammes. Il se trouva être un voisin de mansarde attiré par les cris de l'enfant et par les hurlements du père brûlé vif. Le dénoûment fut conforme à la première version.

— Sacré tonnerre! dit un organe masculin fortement timbré, quand elle eut terminé son récit, ton histoire m'a fait froid dans le dos. Verse-moi un verre de rhum; les cas de combustion instantanée sont heureusement très-rares, ma belle Catherine.

— Assez de petits verres comme ça, répondit-elle; il faut partir, mon amour de cuirassier.

— Et où veux-tu que j'aille ?

— Chez toi, à Saint-Patrice, où l'on doit s'étonner de ton absence.

— A deux heures du matin? Merci! On est mieux couché ici que chez papa de Crage.

Elle reprit avec impatience :

— Voyons, Hector, je t'en prie, sois gentil. As-tu lu le billet que M. de Grançay a expédié à Théophile?

— Parfaitement. Il annonce qu'il sera ici à midi, et je filerai à six heures; je te le promets. Qu'exiges-tu encore?

— Et si mon mari t'aperçoit? Tu sais qu'il est matinal.

— Je lui souhaiterai le bonjour et je lui demanderai de ses chères nouvelles.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai dit au sujet de ses soupçons et de sa jalousie?

— Et toi, as-tu oublié ce que je t'ai répondu? S'il a le malheur de me toucher, je mets le Théophile sous mes talons et je l'écrase comme une punaise.

— Je t'en supplie, va-t-en. J'ai le pressentiment qu'un malheur plane sur ma tête.

— Sois franche; tu as peur que M. de Grançay ne se doute de quelque chose et voilà pourquoi tu veux me renvoyer.

— Pour la centième fois, je te certifie que M. de Grançay n'est pas mon amant. Me croiras-tu enfin ?

— S'il n'y a rien entre vous, pourquoi dit-on qu'il se ruine pour toi ?

— Qui a osé dire cela ?

— Ces messieurs du cercle.

— Oh! les lâches et les misérables! rugit Catherine; et tu ne leur as pas fermé la bouche ?

— Avec quoi ? Est-ce que les apparences ne donnent pas raison à leurs conjectures ?

— Les apparences ! et si c'est une innocente qu'elles accusent ?

— Une innocente ! répéta le jeune homme.

— Je te le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré.

— Les plus gros serments ne valent pas les plus petites preuves. Donnes-en une, une seule, si tu veux qu'on te croie sur parole.

— Eh bien ! dit-elle en baissant la voix, apprends donc que si je profite des générosités de M. de Grançay, ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, mais à Théophile. Ils ont dû commettre quelque mauvaise action...

— Et Théophile sait où l'on a enterré le cadavre ? ricana le cuirassier. Des blagues ! mais ça m'est égal; bientôt mes doutes seront éclaircis.

— En vérité ? Et comment t'y prendras-tu pour les tirer au clair ?

— Rien de plus facile.

— Quoi encore ?

— Je ne vous aurai pas vus ensemble un quart d'heure sans être fixé. Je ne suis pas né d'hier, ma belle.

— Tant que M. de Grançay sera ici, tu n'y entreras pas, mon cher; tiens-toi pour averti.

— Qui donc m'empêchera d'entrer ? En tout cas, ce ne sera pas ton mari.

— Ce sera moi.

— Je t'en défie.

— Tu as tort; il ne faut jamais défier une femme, et moi encore moins que les autres.

— Je te répète que je t'en défie ! D'ailleurs, les médecins assurent que mon père n'en a pas pour huit jours.

— Eh bien ! après ?

— Lorsque le pauvre cher homme sera mort, je viendrai en personne inviter M. de Grançay à l'enterrement de son plus vieil ami. Il me recevra peut-être.

— Tu te trompes; il ne te recevra pas.

— Je ferai un tel boucan à la porte qu'on finira par l'ouvrir.

— Si tu crois lui faire peur !

— Je n'ai pas cette prétention absurde. On ne fait pas peur à M. de Grançay.

— Mais alors que veux-tu ?

— Ce que je veux ? Tu le sais : la vérité et je l'aurai. Du jour où je t'ai vue, je t'ai aimée; avant de te le dire je t'ai demandé si M. de Grançay avait des droits sur toi, et je t'ai suppliée de me répondre en honnête femme. Si tu avais dit *oui*, je me serais éloigné le cœur brisé, mais sans retourner la tête. Tu as dit *non* d'une façon si nette, si carrée, si absolue, que je me suis fié à ta parole. Hier, je te croyais; aujourd'hui, le doute me prend.

— Eh bien ! dit Catherine, suppose que je t'aie fait un mensonge. Qu'adviendrait-il ?

M. de Crage lui saisit probablement le bras et dut le lui serrer comme dans un étau, car elle gémit :

— Lâche-moi, Hector; tu me fais mal.

— Si tu as menti, reprit-il, je te mépriserai comme la dernière des filles et tu ne me reverras jamais, dussé-je crever de chagrin loin de toi.

— Et si j'ai dit la vérité ?

— En ce cas, ton affreux Théophile ne sera pas éternel, je l'espère, et toi tu seras peut-être, un jour, comtesse de Crage.

Catherine s'écria d'une voix passionnée :

— Hector, je t'aime ! mais l'heure vole et les nuits de septembre sont courtes. Viens, mon cuirassier adoré ! Viens !

Après un silence, elle dit :

— Sais-tu qui t'appelle ? dis; le sais-tu ?

— Parbleu ! c'est une femme ravissante qui me veut quelque bien et qui se nomme Catherine.

— Non ! dit-elle, ce n'est pas Catherine...

Et avec l'accent de Rachel, quand la grande tragédienne déclamait son rôle de Phèdre, elle ajouta :

— C'est Vénus toute entière à sa proie attachée ! Viens !

Je m'enfuis dans mon appartement.

En même temps qu'il se remplissait de dégoût mon cœur débordait de joie. Je me sentais délivré d'une chaîne devenue singulièrement pesante, mais que je n'aurais pas eu la force de briser si elle ne m'y eût aidé. Je descendis au fond de ma conscience; je mesurai l'abîme que le mépris avait creusé entre Catherine et moi, et la conviction que cet abîme était infranchissable me causa une joie sincère.

Comme elle en avait fait l'observation, les nuits de septembre sont courtes; déjà l'horizon se teignait de bandes rosées et il fallait me presser pour réaliser un projet de vengeance qui me souriait fort. Je pris sur mon bureau un cachet à mon chiffre, un bâton de cire et un crayon de pastel. Je coupai une des cordelettes de soie pendues à la tringle de la fenêtre et, par des détours qui m'étaient familiers, j'arrivai sans encombre devant la chambre de madame R...

J'avais résolu de mettre les scellés sur la porte et j'y réussis à l'aide de la cire, du cordon de soie et du

cachet. L'opération terminée, avec le crayon de pastel j'écrivis ces mots en gros caractères, sur le panneau principal de la porte :

« Dans la nuit du 3 septembre, à quatre heures du « matin, ces scellés ont été posés par moi, Raymond « de Grançay, tandis que mon fortuné rival le cui-« rassier Hector et mon amante infidèle, Catherine « Vénus sommeillaient sous le même ciel — de lit. »

Si doucement que j'eusse appuyé le crayon, M. de Crage entendit quelque léger froissement.

— Écoute, dit-il ; on gratte à la porte de la chambre.

— Tu as rêvé.

— Non ; je t'assure.

— Alors ce sont des souris qui trottent dans le corridor ; cette vieille baraque en est pleine.

— Si j'allais voir...

— Je te le défends. Tu dois être fatigué. Repose-toi ; il faudra t'en aller dans une heure.

Je m'éloignai à pas de loup ; je sortis de la maison comme j'y étais entré, et un peu avant six heures, la jument du notaire hennissait de plaisir en foulant sous ses sabots les cailloux pointus qui sont censés paver les rues de Saint-Patrice.

Je trouvai M. Augeraud sur le pas de sa porte, le fusil en bandoulière, le carnier en sautoir. Deux chiens qui gambadaient à ses côtés vinrent frotter

amicalement leurs museaux contre les jambes de la jument.

— Déjà de retour! me dit le notaire. Décidément, le séjour de Chantemerle a peu de charmes pour vous, monsieur de Grançay.

Je répondis que des lettres m'y avaient précédé qui me forçaient à renoncer à mes projets de villégiature et à retourner précipitamment à Paris.

— Je me disposais à partir pour la chasse, dit M. Augeraud, et je me félicite de m'être éveillé plus tard que de coutume. Le train qui vous emportera ne passera que dans une heure. Puissé-je avoir le temps de vous convaincre que vous feriez une folie en refusant de vendre Chantemerle au prix inespéré de cent mille écus.

— J'en suis tout convaincu, mon cher notaire.

— Et vous m'autorisez à traiter ?

— De grand cœur.

— Je vous préviens que l'acte sera signé dès ce soir.

— Tant mieux.

— Je vous préviens aussi que l'acquéreur n'aura rien de plus pressé que d'éconduire un certain M. R., qui se vante d'avoir toute votre confiance et qui ne possède pas la mienne. La confiance ne se commande pas et ce personnage sera sévèrement consigné à la porte de Chantemerle.

— Le nouveau propriétaire le congédiera, s'il lui plaît. C'est son droit et je ne prétends point le lui contester.

Une déclaration si nette surprit M. Augeraud. Il dit en me regardant de côté :

— Je me figurais que vous portiez un intérêt particulier à cet individu, M. de Grançay.

— C'est une erreur.

— Ma foi, j'en suis ravi.

— Peut-être M. R... aura-t-il besoin d'argent pour partir. Je vous autorise à y pourvoir jusqu'à concurrence d'un millier de francs que vous lui remettrez en échange de son reçu, pour solde de tout compte.

Tandis que je parlais, la grosse cloche de l'église principale de la ville tinta lentement cinq fois ; après un court intervalle, cinq autres coups se succédèrent, ensuite de quoi toutes les cloches du clocher entrèrent en branle et commencèrent à carillonner sur un rhythme mélancolique.

Cette sonnerie fit naître dans mon esprit de lointains et douloureux souvenirs. Je l'avais entendue le jour où je perdis mon père. Elle annonce que le deuil vient d'entrer dans une famille. On sonne trois coups pour un enfant, quatre pour une femme, cinq pour un homme.

Je dis à M. Augeraud :

— Hier vous constatiez, non sans quelque amer-

tume, la longévité un peu indiscrète de vos concitoyens. En voici un qui a été sensible à vos reproches.

— Celui-là ne compte pas, monsieur de Grançay.

— Pourquoi ne compte-t-il pas?

— Il y a un mois qu'il est mort.

— Et il n'est pas encore enterré? A quoi pense donc l'autorité municipale dans votre ville?

— J'entends que, depuis un mois, la mort l'avait frappé dans son intelligence. La bête seule survivait. D'ailleurs, je vous ai dit que ses jours étaient comptés.

— Est-ce donc le glas du pauvre de Crage que les cloches sonnent en ce moment?

— Mon Dieu, oui.

— A quelle heure a-t-il rendu le dernier soupir?

— A minuit; le cuirassier absent, et personne ne sachant où lui envoyer un exprès afin de le prévenir. Vous verrez que le fils n'assistera pas demain aux obsèques du père. Et vous, M. de Grançay, les honorerez-vous de votre présence?

— Je l'eusse vivement souhaité, mais il m'est impossible d'ajourner mon départ, et je le déplore.

— Cela étant, nous ferons bien de nous diriger vers la gare, dit le notaire en consultant sa montre.

M. Augeraud siffla ses chiens et nous descendîmes la rue escarpée qui conduit au chemin de fer.

— J'aurai sans doute à vous écrire prochainement, me dit-il ; où faudra-t-il adresser ma lettre ?

— Chez moi, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, sans négliger la mention : *faire suivre*. Je ne m'arrêterai qu'une demi-journée à Paris.

Nous allions entrer dans la cour de la station lorsqu'un cheval lancé à fond de train et blanc d'écume passa si près de nous qu'il faillit nous culbuter. Il était monté par un grand et superbe jeune homme dont les traits bouleversés portaient l'empreinte des émotions les plus violentes et les plus farouches.

Le notaire me donna un coup de coude et me dit à voix basse :

— L'avez-vous reconnu, monsieur de Grançay ?

— Qui ?

— Cet endiablé cavalier qui s'éloigne au triple galop après avoir manqué de nous passer sur le corps.

— Quel est-il ?

— Eh parbleu, c'est le cuirassier ! Avez-vous observé l'expression effrayante de son visage ? Sans doute il vient d'apprendre sans préparation la fatale nouvelle, et les remords déchirent son cœur. Trop tard, le tonnerre, mon jeune gentilhomme !

Je ne répondis pas et je pensai à part moi avec satisfaction :

— Allons ! Catherine-Vénus ne sera pas comtesse de Crage !

XV

Que faire en un wagon à moins que l'on n'y songe? Je songeai donc aux conséquences probables de la lutte que je venais d'engager contre madame R.. et son mari. Elles m'apparurent sérieuses et menaçantes. Il s'agissait d'une guerre à outrance, d'un duel à mort. Aussi longtemps que je ne les aurais pas terrassés et vaincus, je devais m'attendre, de la part de mes deux adversaires, à une succession non-interrompue de coups de Jarnac et de ténébreuses perfidies. Je résolus de descendre sur leur terrain et de les combattre avec leurs propres armes.

Quelque précipitation qu'ils eussent mise à quitter Chantemerle et à suivre mes traces, j'avais sur eux une avance de vingt-quatre heures. Bien employée, elle suffisait à leur faire perdre ma piste, à déjouer

leurs premières embûches, à repousser leurs premiers assauts.

Ainsi que je l'avais dit à M. Augeraud, je ne passai qu'une journée à Paris. Arrivé le matin, je partis le soir pour Fécamp, après avoir conféré avec mademoiselle Plumet et avec mon propriétaire. J'avais fait choix de ce petit port de mer qui attend encore son quart d'heure de vogue, certain de n'y rencontrer personne de connaissance. Fécamp, en effet, est à Dieppe et à Trouville ce que le quartier paisible et bourgeois de l'île Saint-Louis est au quartier mondain et bruyant de la Chaussée-d'Antin. Par surcroît de précaution, je louai un chalet isolé, construit par un Anglais misanthrope au sommet de la falaise et qui, vu de la plage, ressemble à la guérite d'un douanier.

Ce fut dans cette thébaïde que me parvinrent deux lettres attendues avec toutes les fièvres de l'impatience.

La première, écrite par mademoiselle Plumet, était ainsi conçue :

« Vos appréhensions n'étaient que trop justifiées, cher monsieur et ami ; j'ai reçu la visite que vous m'aviez annoncée. Tout s'est passé de point en point selon vos prévisions, et je m'empresse d'ajouter, conformément aux instructions que vous m'avez données dans notre courte entrevue.

« Madame R... s'est présentée sous un nom d'emprunt; mais votre signalement était d'une exactitude si rigoureuse, que je l'ai démasquée du premier coup d'œil, en dépit des modifications savantes qu'elle avait fait subir à sa toilette. Rien de voyant et d'excentrique, rien de tapageur. Des étoffes modestes, une coupe sévère, des couleurs sombres. Une carmélite qui irait dans le monde ne s'habillerait pas autrement.

« Elle me dit de sa voix la plus tendre et avec des accents de sirène :

« — J'ai l'honneur de compter M. de Grançay au nombre de mes bons amis; ne soyez donc pas surprise, Mademoiselle, si je vous ai désignée pour présider à l'éducation de ma fille. Votre institution est la meilleure de Paris. M. de Grançay m'en eût fait mystère que je vous eusse donné la préférence. J'ai vu la jeune personne dont il est le correspondant, j'ai causé avec elle, et ce spécimen accompli des résultats excellents obtenus par votre méthode d'enseignement intellectuel et moral ferait pencher la balance en votre faveur, alors même qu'il y aurait quelque hésitation dans mon esprit. Puisse ma fille profiter de vos leçons aussi bien que la protégée de M. de Grançay! C'est mon unique ambition. Que dis-je? mon ambition va plus loin. Je souhaite pour ma chère Marianne l'amitié de votre élève de prédi-

lection. J'ai su son nom, mais je l'ai oublié. Serait-il indiscret de vous prier de me le redire ?

« Je répondis à madame Dornan, — c'est le pseudonyme qu'elle a adopté :

« — Le nom de ma pensionnaire n'est point un secret d'État, Madame; elle s'appelle Blanche Ducoudrai.

« — Blanche Ducoudrai, dit-elle ; oui, c'est bien cela. N'a-t-elle pas eu le malheur de perdre sa mère, il y a longtemps ?

« — La pauvre enfant n'a pas connu sa mère.

« — Comme monsieur son père doit bénir la Providence de lui avoir donné ce trésor ! Pensez-vous que M. Ducoudrai m'autorise à faire sortir mademoiselle Blanche en même temps que ma fille ?

« — M. Ducoudrai y consentira sans doute ; mais c'est à lui que vous devrez adresser votre requête.

« — C'est juste ; où lui écrirai-je, chère demoiselle?

« — A Nice, où il habite, chère Madame.

« O l'habile et soigneuse comédienne ! Par souci de la couleur locale, par respect de la mise en scène, elle a sollicité la faveur de visiter ma maison, et l'a visitée de fond en comble. Elle est allée jusqu'à désigner le lit de sa chère Marianne, dans le même dortoir que Blanche Ducoudrai !

« Vous le voyez, cher Monsieur et ami, j'ai fidèlement suivi vos instructions. Quel intérêt pousse la

fausse madame Dornan a connaître le nom de M. de Feyzin? Quel intérêt avez-vous à le lui cacher? Vous ne me l'avez pas confié. Si j'ai consenti à remplir le rôle que vous m'avez assigné, c'est que je pressens un péril pour Irène. Mais ne l'oubliez pas : madame R... ne tardera pas à savoir que je l'ai trompée. Déjà peut-être elle est sur la route de Nice. Elle vous hait, m'avez-vous dit. Tenez-vous sur vos gardes ; il faut compter avec la haine de cette fille de Circé. »

L'autre lettre était de Maxime de B..., mon propriétaire de la rue Saint-Dominique, sur le dévouement duquel je sais que je puis compter.

« Mon cher Raymond, m'écrivait Maxime, M. R... n'est arrivé à Paris que trois jours après vous. J'avais eu le temps de m'entendre avec mon avoué et mon huissier. Un congé en bonne forme était préparé et lui fut remis par le portier, en guise de bienvenue.

« — Le propriétaire est-il chez lui? demanda-t-il aussitôt qu'il eût pris connaissance du grimoire.

« Sur la réponse affirmative, il monta rapidement mes deux étages. Je venais de me lever et je le reçus dans ma chambre à coucher.

« Bien que le sieur R... soit mon locataire depuis tantôt deux ans, je le contemplais pour la première fois. Peut-être est-il séduisant à l'œil en toilette de bal ; mais qu'il est donc vilain en costume de voyage! Jugez de mes impressions par ce simple détail :

« La veille, en me déshabillant, j'avais vidé mon porte-monnaie et une douzaine de louis couraient les uns après les autres sur la tablette de ma cheminée. Par un mouvement instinctif, je ramassai mon or et le serrai dans un tiroir.

« Tout en froissant la feuille de papier timbré entre ses doigts, le sieur R... me dit avec une voix qui n'est pas une musique :

« — Est-ce que le congé qu'on vient de me remettre s'adresse réellement à moi, monsieur de B... ?

« — A vous-même, monsieur R..., répondis-je tranquillement en tirant une cigarette de mon étui.

« — Aurais-je donc négligé de payer mon terme avec toute la ponctualité désirable, mon cher propriétaire ?

« — Plût au ciel que tous vos collègues fussent aussi ponctuels que vous, mon cher locataire !

« — En ce cas, Monsieur, pourquoi me signifiez-vous mon congé pour le 15 octobre ? dit-il d'un ton bourru.

« — Mais, tout bonnement, parce que je suis affligé d'un asthme dont je souffre beaucoup, que toute ascension m'est pénible et que mon médecin m'ordonne une application de rez-de-chaussée.

« — Eh bien ! Monsieur, moi qui ne suis pas asthmatique, Dieu merci, je vous propose un échange avec l'espoir que vous y souscrirez.

« — De quel échange s'agit-il ?

« — Descendez chez moi ; je monterai chez vous.

« — Désolé de vous refuser ; mon appartement est déjà retenu. Le bail est signé d'hier.

« — N'avez-vous rien de vacant au troisième ou au quatrième étage ? Je m'en contenterais en attendant mieux.

« — Impossible, tout est loué jusqu'aux mansardes dans mon heureuse maison.

« M. R... se promena dans la chambre, préoccupé et silencieux. Il s'était approché de la table de nuit sur laquelle j'avais placé ma montre. Le même sentiment de prudence, — exagérée, je me plais à le croire, — qui m'avait fait escamoter mes louis me conseilla d'escamoter ma montre.

« — Je n'ai pas de bail, dit enfin M. R... ; le droit est pour vous, Monsieur ; j'espère que vous n'en userez pas avec trop de rigueur. Quand faudra-t-il que je vous cède la place ?

« — Le rez-de-chaussée vous appartient encore pendant quelques semaines ; mais vous savez ce que sont les fantaisies d'un malade. Je me persuade que le rétablissement de ma santé dépend de ce changement de local. Déménagez dans huit jours et je vous offre deux cents francs d'indemnité. Elle sera de mille francs si vous ne couchez pas ici ce soir.

« Entre nous, mon cher Raymond, et si pressé que

vous soyez de vous débarrasser des gens, vous êtes beaucoup trop magnifique. Le sieur R... se serait contenté du quart de la somme. Le marché fut conclu séance tenante.

« Abrité derrière les rideaux de ma croisée, j'ai observé les phases diverses du déménagement. Sapristi ! quand vous mettez les personnes dans leurs meubles, vous faites bien les choses ! Tout en regardant M. R... s'agiter dans la cour auprès des voitures chargées de vos munificences, je me disais : « Toi, mon bonhomme, tu ne t'en iras pas d'ici sans chercher à connaître la résidence actuelle de M. de Grançay. »

« Je ne me trompais pas. Sous le vain prétexte d'une visite d'adieux, le vilain mari de la belle Catherine est monté chez moi. Cette fois, je le reçus dans l'antichambre, où ne traînait, sauf un vieux parapluie, aucun objet de valeur. Il a essayé de jouer au fin, mais il a été roulé, je m'en flatte. Je ne vous ai pas vu depuis plus d'un mois. J'ai quelque soupçon que vous voyagez en Italie, à moins que ce ne soit en Suisse ou en Angleterre ; cependant il se pourrait que ce fût en Russie.

« Lorsque vous rentrerez à Paris, il sera utile que vous vous défiiez de mon ancien locataire. Dans les premiers temps de votre liaison avec sa femme, vous me disiez de M. R... :

« — C'est un homme capable.

« Permettez-moi de compléter votre pensée : « capable de tout. »

« S'il vous vient des lettres, je les ferai filer sur Fécamp, où je souhaite que le spleen ne vous tue pas. Un sage l'a dit :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité;
« On soupçonne Fécamp de la paternité.

« Au revoir, cher ami; le whist me réclame. Combien je regrette votre absence! Cette mazette de Conrad a eu la bonne idée d'émigrer à Luchon, et la partie est charmante en ce moment. »

Une troisième lettre trouve ici sa place naturelle. Après m'avoir consulté sur l'emploi des capitaux versés par l'acquéreur de Chantemerle, M. Augeraud abordait un sujet qui m'intéressa bien plus que la question d'argent.

« On assure, disait-il, que les notaires sont des confesseurs. Il faut croire, mon cher client, que vous n'allez pas volontiers à confesse, et je fonde mon opinion sur votre excessive réserve à mon égard. Vous n'aviez pourtant pas grand chemin à faire, ayant déjeuné et dîné dans le confessionnal même, en tête-à-tête avec le confesseur.

« Un autre s'y est agenouillé à votre place et je suis autorisé à vous révéler le secret de sa confession.

« Feu le comte de Crage reposait depuis une heure à peine dans sa dernière demeure, et je n'avais pas eu le temps de dépouiller mes vêtements noirs, lorsque celui que nous appelons *le cuirassier* entra dans mon cabinet. Je dois vous dire, tout d'abord, que j'avais été très-satisfait de son attitude pendant la triste et démesurément longue cérémonie à laquelle j'assistai en compagnie de la ville entière. Sa douleur filiale était si profonde, si sincère, qu'elle émut l'assistance et que chacun de nous, en s'inclinant devant lui, après l'absoute, lui donna une poignée de main pleine de sympathie affectueuse, ceux-là mêmes, et j'étais du nombre, enclins à le juger avec le plus de défaveur.

« — Monsieur, me dit-il sans exorde préalable, vous n'êtes pas seulement le notaire de M. de Grançay, vous êtes son ami.

« — J'ai cet honneur, Monsieur.

« — J'ai donc lieu de présumer que c'est chez vous qu'il est descendu à son arrivée à Saint-Patrice.

« — M. de Grançay m'a fait ce plaisir.

« — Vous a-t-il parlé de moi?

« — Lorsque M. de Grançay a eu connaissance de votre deuil, il a déploré de ne pouvoir assister aux funérailles de monsieur votre père, et je suis sûr de satisfaire son désir en vous transmettant l'expression de ses sentiments à cet égard.

« — M. de Grançay ne vous a pas dit autre chose? demanda-t-il en me regardant avec obstination.

« — Rien de plus.

« — Il faut que je le voie, et vous me rendrez service si vous m'en facilitez les moyens.

« — Mon honorable client est retourné subitement à Paris.

« — J'y serai demain soir.

« — Voyage inutile, monsieur de Crage.

« — Pourquoi inutile?

« — Parce que M. de Grançay sera déjà sorti de Paris lorsque vous y entrerez.

« Le cuirassier lâcha un de ces gros jurons de caserne dont il émaille volontiers ses discours.

« — Excusez-moi, dit-il; mais ne sauriez-vous du moins m'indiquer le lieu où réside votre client et où je pourrai le rejoindre?

« — Non, Monsieur; je ne saurais vous le faire connaître.

« — Pour quelle raison? dit-il en ayant peine à contenir son irritation croissante.

« — La raison est péremptoire : sur ce chapitre, je n'en sais pas plus long que vous.

« — A tout prix, je me procurerai son adresse. Je la veux; il me la faut.

« — Oserai-je vous demander, Monsieur, quel intérêt si grand vous avez à voir M. de Grançay?

« — Je lui dois une réparation par les armes et je suis pressé de me mettre à ses ordres.

« — Un duel! m'écriai-je; vous voulez vous battre? Où vous êtes-vous rencontrés? Quel peut être le motif de cette querelle?

« — C'est toute une histoire.

« — Contez-la-moi, si c'est possible.

« — J'ai foi en votre discrétion; un notaire, c'est comme un confesseur. (Vous l'entendez : lui aussi a conçu cette bonne opinion du notariat français!) Écoutez-moi donc, monsieur Augeraud.

« L'histoire qu'il m'a contée, je me dispense de l'écrire, cher client et ami; vous la savez mieux que moi, et vous l'avez sue avant moi. Ce que je regrette de ne pouvoir rendre fidèlement, par exemple, c'est l'émotion et la sincérité du conteur.

« — Monsieur de Crage, lui dis-je, je persiste dans mes conclusions : il est inutile que vous couriez après M. de Grançay. S'il s'était cru offensé dans son honneur, au lieu de tirer une si mince vengeance de son infidèle, il eût enfoncé la porte et le duel aurait eu lieu un quart d'heure après. En agissant comme il l'a fait, M. de Grançay vous a donné la juste mesure de l'estime où il tient cette personne. Deux hommes de cœur ne versent pas leur sang pour les beaux yeux d'une Catherine, — si beaux que soient les yeux de la dame.

« — Vous avez raison, dit-il en pâlissant; M. de Grançay refuserait de croiser son épée avec la mienne.

« Je lui demandai s'il comptait revoir cette misérable femme, et sa réponse me fut particulièrement agréable.

« — Jamais! s'écria-t-il avec un geste d'horreur. Quoiqu'elle eût dit pour me tranquilliser, j'étais sûr, absolument sûr d'avoir entendu gratter à la porte. Malgré ses ordres et ses prières, je me levai et m'habillai en un tour de main. Les légers scellés posés par M. de Grançay étaient tombés d'eux-mêmes et je ramassai le cordon de soie sans m'expliquer comment il se trouvait là. Il faisait jour, je n'aperçus personne dans le corridor et ce fut en me retournant que je lus les lignes écrites au crayon. Mon cœur cessa de battre; un nuage rouge s'étendit devant mes yeux. Je rentrai dans la chambre; j'enlevai Catherine dans mes bras; je la portai devant l'inscription accusatrice et, la précipitant la face contre le plancher, je m'éloignai précipitamment; je craignais de succomber à la tentation de la tuer sur place. Parvenu au bout du corridor, je fus obligé de m'accouder sur la rampe de l'escalier.

« Mes jambes vacillaient; tout s'effondrait en moi et autour de moi; il me semblait que le parquet s'abîmait sous mes pieds. Pendant ce temps, Catherine s'était relevée, et elle effaçait soigneusement les mots

écrits sur le panneau de la porte. Je vis du sang sur son front et je m'enfuis. J'avais un cheval dans l'écurie d'un paysan du village; une heure après, je mettais pied à terre devant notre vieille maison et j'apprenais que mon père était mort, appelant son fils absent, le maudissant peut-être !

« Il se leva et me tendit une main que la fièvre brûlait.

« — Adieu, Monsieur Augeraud, me dit-il, adieu. Quand est-ce que je vous reverrai ?

« — Mais probablement au cercle, un de ces soirs; et comme d'habitude, au billard ou à la table d'écarté.

« — Non monsieur, vous ne m'y reverrez pas.

« — Je ne dis pas que ce soit demain, mais lorsque les convenances le permettront... dans un mois...

« — Ni demain, ni dans un mois, ni jamais! interrompit-il d'un ton brusque.

« — Songeriez-vous donc à vous éloignez de Saint-Patrice, M. de Crage?

« — Je n'ai plus que peu d'heures à y rester.

« — Hum ! fis-je, malgré la morale que je viens de vous faire, vous vous obstinez à courir après M. de Grançay. Convenez-en.

« — Non, sur mon honneur ; j'ai résolu de m'engager. Ce surnom de *Cuirassier* qu'on m'a infligé par manière d'ironie, je tiens à le garder et à le justifier.

Je ne remettrai les pieds ici que le jour où je pourrai montrer à mes concitoyens mon épaulette de sous-lieutenant.

« — Bien parlé, jeune homme, lui dis-je ému de son émotion; il y a des résolutions énergiques qui expient bien des fautes.

« — Si vous écrivez à M. de Grançay, serez-vous assez bon pour l'informer du parti que j'ai pris? demanda-t-il timidement.

« — Je lui écrirai tout exprès; je vous en donne ma parole.

« — Merci, M. Augeraud; je tiens plus que vous ne sauriez croire à votre estime et à celle de votre client.

« — Elles vous sont acquises, mon cher ami, m'écriai-je, et croyez que tous nos vœux vous suivront dans votre nouvelle carrière.

« Ce grand garçon, qui m'est devenu aussi sympathique qu'il l'était peu auparavant, a tenu parole et s'est engagé dans un régiment de cuirassiers. Au cas où vous auriez quelques relations avec son colonel, mettez-les au service de notre Hector régénéré; c'est la grâce que je vous demande. Songez que vous êtes grandement son obligé, en fin de compte, et pesez le service qu'il vous a rendu en vous délivrant d'une coquine qui doit être effroyablement perverse, pour si peu qu'elle ait mis à profit les enseignements de son complice.

« Je vous le livre, le susdit complice, pour un gredin de la plus belle eau, pour une canaille de l'espèce la plus rare. Je n'en finirais pas à énumérer les vilenies et les exactions qu'il eût commises à Chantemerle, si prudemment je ne l'avais placé sous la surveillance de ma haute police. A peine notre acquéreur l'eut-il mis à la porte, je le vis arriver pâle et frémissant de colère. Il refusa le billet de 1,000 francs que je lui offrais de votre part, quand il sut que j'exigeais en échange un quitus définitif.

« Il a même eu le cynisme de me dire :

« — Ce n'est pas mille francs, mais vingt mille que me doit M. de Grançay. Nous plaiderons et il se repentira cruellement de l'excès de son ingratitude.

« Posté à la gare, par mon ordre, un clerc de l'étude l'a vu monter en wagon le même soir, escorté de sa femme. La belle Catherine portait au milieu du front un morceau de diachylon que mon clerc, jeune homme inexpérimenté, a pris pour une mouche de dimension exagérée. C'est le baiser d'adieu du cuirassier. Quel dommage qu'il ne l'ait pas tuée sur le coup! Hélas! notre Samson sortait des bras de sa Dalila, et c'est pourquoi, sans doute, il ne jouissait pas alors de la plénitude de ses moyens physiques. »

Une lettre de Laneuville fit luire un rayon de soleil dans mon ciel noir.

« Cher bon ami, m'écrivait Irène, êtes-vous souf-

frant? Deux fois je vous ai vu en rêve; votre regard était triste, votre front soucieux; vous ne m'avez pas souri comme à l'ordinaire. J'ai peur que l'empoisonnement dont je suis la cause involontaire n'ait eu des conséquences fâcheuses pour votre santé. Quoique ma petite blessure soit cicatrisée, j'en conserverai la marque toute ma vie, imperceptible pour les autres, mais visible pour moi. Je la regarde chaque jour et je pense à celui qui exposa sa vie pour sauver la mienne. Il peut donc compter que jamais je ne l'oublierai.

« Et vous, Monsieur, pensez-vous quelquefois à ceux que vous avez laissés si affligés de votre absence? Nous sommes revenus au château, papa et moi, sans échanger une seule parole. Je pleurais et papa poussait de gros soupirs. Quant à Loïs, la douleur l'a rendu poète, faut croire.

« Assis sur le siége, à côté du cocher, tout le long du chemin il n'a fait que chantonner une complainte de sa composition dont vous êtes le héros, et dont voici le refrain (excusez les fautes de l'auteur; il se comporte avec la prosodie comme je me comportais jadis avec l'orthographe) :

Pourquoi qu'il nous qui tte l'archarge
Qui a vaincu le gros dragon ?
A la messe tous les dimanches,
Je prierai le bon Dieu pour lui.

« Certes, ça n'est pas du Lamartine, et tout de même ça m'a touchée plus que la plus belle poésie que j'aie lue de ma vie.

« Nous vivons dans l'isolement, et mon page, qui ne trouve guère l'occasion de faire résonner son cor enchanteur, a eu la bonne fortune de l'emboucher hier en l'honneur de madame de Ronzas, retour des Pyrénées. Ah! mon ami, que de changements opérés dans sa brillante personne! Il lui est survenu un tas de petites rides au coin des yeux et de petits plis au coin de la bouche... Ça n'est pas joli du tout.

— Je suis un peu changée, pas vrai? a-t-elle dit avec un sourire forcé.

« Papa a mis la main sur son cœur et il a eu l'extrême amabilité de répondre :

« — Belle dame, vous êtes toujours délicieusement belle et adorablement délicieuse.

« — Non, a-t-elle repris; je suis un peu changée, c'est l'avis de mon miroir. Mais quoi d'étonnant? La santé de Lucile me cause tant d'inquiétudes et me vaut tant d'insomnies!

« Madame de Ronzas nous a longuement questionnés sur la fête de Laneuville, dont il lui a été fait les récits les plus pompeux.

« — M. de Fosqueym figurait-il parmi vos invités? a-t-elle dit en me regardant d'un air qui me surprit et dont l'explication ne se fit pas longtemps attendre.

« Mon père a répondu d'un ton sec :

« — Oui, Madame, il y a été invité cette année, mais on ne lui fera plus cet honneur, ni l'an prochain, ni les années qui suivront.

« — Que me dites-vous là ? s'est-elle écriée ; et moi qui me figurais que notre chère Irène serait un jour duchesse !

« — Ma fille sera duchesse si je la marie à un duc, c'est clair ; mais elle ne sera jamais duchesse de Fosqueym, c'est sûr.

« — Heureusement pour moi, ai-je murmuré assez haut pour que tout le monde entendît mon murmure.

« Madame de Ronzas est partie dans le ravissement, je suis sûre qu'elle songe à cette alliance pour sa fille aînée. Soyez donc duchesse et heureuse, ma chère Pauline ; je n'envierai pas votre bonheur.

« Mon ami, je serai à Paris le 2 octobre, et j'y arriverai sous la garde de Bruneau, qui désormais restera avec moi. Il y a chez mademoiselle Plumet des chambres pour les grandes. Nous aurons un appartement composé de trois pièces, deux chambres et un salon grand comme la main. Les parents de la jeune personne dont Bruneau était l'institutrice trouvent qu'elle est assez savante, ce qui prouve bien, entre nous, qu'ils sont faciles à contenter. J'ai obtenu de mon excellent père que Bruneau soit attachée à

ma personne, passez-moi cette phrase ambitieuse. N'était-ce pas le moyen d'assurer une paisible vieillesse à cette angélique créature ? Que de compensations lui sont dues en échange de toutes les misères qu'elle a endurées à une époque où j'avais le diable au corps !

« Et si, aujourd'hui, tous les démons sont partis, qui donc m'a exorcisée ? Répondez, mon doux ami, mon cher sauveur. »

XVI

Mes voyageuses arrivèrent à la date indiquée et prirent possession de leur petit logis remis à neuf pendant la fin des vacances. On s'était ponctuellement conformé aux instructions détaillées transmises par Irène; on avait tendu l'appartement en perse bleue et il était meublé en sapin. Lorsque la porte s'ouvrit devant nous, je crus revoir la chambre dite « des séquestrées » de madame Létournas, et je manifestai ma surprise qu'Irène eût choisi ces meubles et ces tentures si bien faits pour lui rappeler un épisode lamentable. Elle me répondit avec un sourire plein de finesse :

— C'est précisément à cause de ces vilains souvenirs que j'ai souhaité qu'il en fût ainsi. Ne vous ai-je pas annoncé que j'étais exorcisée ? Hélas ! mon ami, j'ai grand'peur de m'être vantée plus qu'il ne con-

vient, et j'ai idée qu'un méchant démon, se trouvant trop bien logé pour déguerpir, a refusé de s'en aller en même temps que ses camarades. Mon Dieu, oui; c'est par orgueil que je continue à pécher, et cela plus souvent qu'à mon tour. A force de songer au cachot de l'avenue de Wagram et à la scène de révolte qui m'y a plongée, j'espère que mademoiselle de Feyzin finira par se persuader que l'humilité est la monnaie d'une vertu.

Le mois d'octobre s'écoula sans incidents dignes d'être notés. En envoyant Catherine se promener à Nice, à la recherche d'un introuvable M. Ducoudrai, je n'avais point désigné au hasard la première ville venue. Tout au contraire, ce fut après réflexion que je fis choix du chef-lieu des Alpes-Maritimes. J'avais spéculé sur l'attractif voisinage de Monaco, persuadé que l'inventeur de l'infaillible martingale accompagnerait sa femme et qu'ils ne manqueraient pas une si belle occasion de prendre leur revanche des désastres d'Ems, persuadé aussi que je serais débarrassé d'eux tant qu'ils auraient cinq louis à risquer sur le tapis vert de Monte-Carlo. Je m'assurais donc, par cette invention, quelques semaines de répit. Ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Un matin, c'était le 2 novembre 1866, je vis paraître mademoiselle Plumet. Elle accourait me signaler le retour de mon ennemie.

— Alerte! s'écria-t-elle tout émue et encore très-effarée; la fausse madame Dornan sort de chez moi. Je jurerais que la mystification que vous lui avez infligée a doublé sa haine contre vous; mais la fine mouche n'a rien laissé paraître de ses sentiments secrets. Elle s'est bornée à m'annoncer l'entrée prochaine de « sa chère Marianne » dans mon institution; et c'est seulement sur le seuil du parloir qu'elle a dit du ton le plus indifférent : « La protégée de M. de Grançay est-elle toujours ici? » Voyez de quels gros mensonges vous m'obligez à charger ma malheureuse conscience! J'ai répondu avec une ingénuité détestable que cette jeune fille m'a été retirée sans même qu'on ait pris la peine de me notifier une résolution si peu attendue et si blessante.

— Ne vous félicitez pas trop vite, continua-t-elle en voyant l'air de satisfaction qui se peignait sur ma figure. Ce n'est pas là un dénoûment définitif, mais une simple trêve de quelques jours, de quelques heures peut-être. Comptez que cette méchante femme connaîtra bientôt tout ce qu'elle a intérêt à savoir. J'emploie un personnel nombreux dont il serait téméraire de garantir la discrétion, et vous savez aussi bien que moi tout ce qu'à Paris, avec cent francs, on peut acheter de renseignements et de consciences.

Ses pressentiments se réalisèrent avec une promptitude qui dépassa ses craintes et les miennes. L'a-

larme me fut donnée par cette lettre d'Ollivier, datée du 10 novembre 1866 :

« C'est moi qui ai deux histoires singulières à vous raconter, mon cher Raymond! c'est vous qui allez être surpris lorsque vous saurez de quoi il retourne!

« Par où commencer?

« Si je commençais tout bêtement par le commencement? Ce serait plus court et ce sera plus logique. C'est donc par là que je commence.

« Un billet anonyme, écrit sur papier écolier, et portant le timbre de la place de la Bourse, me fut adressé il y a trois jours. « Un ami inconnu » m'informait qu'il était à la veille de venir me relancer à Château-Garnier dans le but exclusif de me faire une révélation de la plus haute gravité.

« En même temps que ce billet énigmatique, Dubois me remit une deuxième lettre également anonyme, écrite celle-là sur papier élégant et parfumé à l'iris, avec le timbre du bureau de la place de la Madeleine.

« Une dame (elle a eu le plaisir de me connaître dans le monde) me donne avis qu'elle traversera Château-Garnier dans la soirée du 8 novembre. Au cas où les ragoûts d'auberge ne m'effraieraient pas trop, elle me convie à y souper en tête-à-tête avec elle au *Soleil d'or*.

« Ah! mon ami, combien il est difficile de dépouiller le vieil homme! Le croirez-vous? ces quelques

lignes suffirent à précipiter ma pensée dans la région éthérée des rêves les plus bleus et des chimères les plus roses.

« Oui, Raymond, le personnage raisonnable que je suis, ou du moins que je devrais être, sentit tout à coup son vieux cœur battre dans sa poitrine comme bat le cœur du jouvenceau qui attend, collé à l'horloge traditionnelle du foyer, la venue d'un mystérieux domino au bal de l'Opéra. Il ne se dit pas, ce bon jeune homme, que, sous le masque de la dame, se cachent peut-être les yeux louches, le nez camard et le teint couperosé de la cuisinière de son oncle. Non; celle qui doit le rejoindre est sans contredit noble entre les plus nobles et belle entre les plus belles. C'est l'étoile qui rend visite au ver de terre; c'est la reine d'Espagne qui va se jeter au cou de Ruy-Blas.

« Nous avons de si rares occasions de nous divertir dans nos petites localités, et il y a si longtemps que je ne me suis égaré dans le pays de Tendre, que cet espoir d'un souper galant me fit monter au cœur de chaudes bouffées de jeunesse et de gaillardise. Le sens commun avait beau me souffler de sa voix goguenarde : « Les femmes qui t'ont connu dans le monde, mon pauvre Ollivier, ne doivent plus être à présent de la première, ni même de la deuxième fraîcheur... » Je me bouchais les oreilles et je rêvais tout éveillé qu'une admirable personne, entrevue un soir

à Paris, se trouvait tout à coup mêlée à mon existence. A force de rouler cette supposition romanesque dans mon cerveau chauffé à blanc, je finis par me persuader que les pattes de mouches que je lisais et relisais sans me lasser, émanaient de madame Catherine et non d'une autre femme. Peu à peu la persuasion se changea en conviction et la conviction devint certitude.

« Avez-vous souvenir des confidences que vous me fîtes dans mon jardin au mois d'août dernier, le jour où j'eus le plaisir de vous recevoir chez moi? Si oui, vous m'accorderez, cher Raymond, qu'en prenant la liberté grande d'associer cette belle dame à des hypothèses de l'ordre le plus folâtre, je ne commettais en réalité aucun de ces crimes de lèse-amitié dont les plus honnêtes se rendent coupables, sans apparence de remords. Pour moi, je ne pratique point cette religion relâchée. Voler à un ami sa femme, sa maîtresse ou sa bourse, à mon sens le délit est le même; mais si rigoriste qu'on soit, on ne saurait confondre ensemble le filou qui s'empare déloyalement des bois de son voisin, et le voyageur qui s'installe en maître dans une forêt vierge... Observez, cher ami, comme on glisse aisément sur la pente fleurie des métaphores... Je parle de forêt vierge à propos de Catherine! Sortons du fantastique et rentrons dans le réel.

« Ce qui précède constitue le prologue du drame;

j'aborde à présent le drame lui-même. Au premier acte la scène se passe chez moi ; au deuxième et au troisième, elle se passe au *Soleil d'or*. Le bouffon et le tragique vont s'y coudoyer, comme dans les pièces de Shakespeare.

« Donc, hier, dans l'après-midi, un monsieur se présenta rue des Hautes-Treilles, n° 6. Il refusa de se nommer, sous le prétexte que j'étais prévenu de sa visite et que je devais l'attendre depuis le matin. Dubois l'introduisit et je me trouvai en face d'un particulier de triste mine, de piètre apparence et d'une laideur qui abuse de la permission.

« — Monsieur le comte Ollivier de Feyzin ? dit-il lorsque nous fûmes seuls.

« — Il est devant vous, répondis-je sans l'inviter à s'asseoir.

« Du coin de l'œil, nous nous observâmes l'un l'autre quelques instants sans parler.

« — Serait-ce vous, lui demandai-je, qui m'avez promis une révélation de nature à m'intéresser ?

« — C'est moi-même, dit-il en s'inclinant plus bas que les honnêtes gens n'ont coutume de le faire.

« — Je vous écoute.

« Au lieu de s'expliquer catégoriquement, ainsi que je l'y invitais, je vis le personnage s'essuyer le front et nettoyer les verres de ses lunettes.

« — Quand il vous plaira, fis-je d'un ton sec qui

n'était pas fait pour l'enhardir et le mettre à l'aise.

« Enfin il commença son récit, et je compris l'embarras que le drôle éprouvait à entrer en matière.

« A la troisième phrase, je l'interrompis et je m'écriai en accompagnant ma déclaration d'un moulinet formidable :

« — Sortez ! et si vous reparaissez jamais à portée de la canne que voici (le terrible moulinet s'accentua de plus en plus), je fais serment de vous la casser sur les reins.

« Ne cherchez pas à deviner, mon cher Raymond, ce que cette canaille abjecte m'insinuait d'une voix doucereuse. Ma fille ne serait pas ma fille ! Vous seriez le père d'Irène ! Est-il nécessaire d'ajouter que cette turpitude tomba sous mes pieds et que je ne daignai point me baisser pour la ramasser ? Bien plus, cinq minutes après j'avais oublié cette bourde monstrueuse, en proie à une seule préoccupation, obsédé par une pensée fixe : mon rendez-vous au *Soleil d'or*.

« A onze heures du soir, un garçon de l'hôtel vint me chercher de la part d'une dame arrivée, me dit-il, depuis dix minutes par le train de Paris. Je réfléchis sagement que mon soi-disant révélateur pourrait bien me guetter à l'angle de quelque ruelle déserte et chercher à tirer vengeance de l'accueil qu'il avait reçu. A tout hasard, j'insérai un mignon revolver dans la poche de mon gilet, et je partis.

« Joies et triomphes ! Enchantements et délices ! C'était elle, c'était Catherine ! Elle m'attendait assise au coin du feu, dans une attitude nonchalante qui faisait valoir de bien jolies choses, qui en laissait deviner de plus jolies encore.

« — J'ai une faim de loup, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut. Soupons ; nous causerons les coudes sur la table. J'ai mille choses à vous dire, cher monsieur de Feyzin.

« — De la part de Raymond ? demandai-je en découpant un perdreau truffé.

« — Non pas, je suis brouillée avec votre ami.

« — Querelle d'amoureux ?

« — Brouille mortelle ; et connaissez-vous le motif de notre rupture ?

« — Comment le connaîtrais-je ?

« — Le vrai motif, c'est vous, mon beau Monsieur.

« — Moi ?

« — Vous-même.

« — A quel propos ?

« — Il est impossible que vous ne le sachiez pas.

« — Faites comme si je l'ignorais et apprenez-le-moi, belle Catherine.

« — Vous êtes-vous permis de m'envoyer des diamants ? oui ou non ?

« — Oh ! si peu !

« — Eh bien ! les diamants ont engendré la querelle

et c'est de la querelle que la brouille est sortie. Qu'en dites-vous, mon cher comte ?

« — Vous me surprenez étrangement : Raymond ne peut me supposer capable d'une telle félonie. C'est parce que vous occupiez une trop grande place dans mon cœur que je me suis volontairement exilé loin de vous.

« — Si tous les amoureux imitaient votre exemple, on verrait bien vite la fin du monde.

« — Vous étiez la maîtresse de mon meilleur ami ; c'est par lui que je vous avais connue... et je vous aimais ! j'ai dû vous fuir.

« — Vous pouvez vous vanter d'avoir de drôles de raisonnements, dit Catherine ; et à présent que votre ami et moi nous sommes étrangers l'un à l'autre, je parie que vous ne m'aimez plus. Allons, faites-en l'aveu. C'est toujours ainsi que ça se joue.

« — Je n'avouerai rien de semblable.

« — Vous m'aimez encore ?

« — Je suis prêt à le jurer.

« — Sur votre honneur ?

« — Et sur ma conscience.

« — Devant Dieu ?

« — Et devant les femmes.

« Nous ne mangions que du bout des dents ; en revanche nous buvions du vin de Champagne à pleins

verres. Le sien roula sur le plancher et se cassa. Je voulus sonner pour en avoir un autre.

« — A quoi bon ? Je tiens à connaître le fond de votre pensée, dit-elle en me regardant avec des yeux qui eussent damné saint Antoine.

« Dès lors, nous bûmes dans le même verre et toutes les ivresses me montèrent au cerveau.

« — Ma pensée vous est connue, lui dis-je; votre beauté et votre esprit m'ont ensorcelé. J'aspire à la succession de Raymond ; me jugez-vous digne de ce bonheur ?

« — Nous en recauserons, monsieur le prétendant.

« — Où et quand se tiendra cette conférence diplomatique ?

« — A Paris, comme toutes les conférences diplomatiques... et dans un mois.

« — J'aimerais mieux ici et tout de suite.

« — Vous n'êtes pas dégoûté, mon cher; mais c'est impossible.

« — En quoi impossible ?

« — J'ai peur.

« — Peur de quoi ?

« — D'avoir été suivie.

« — Par Raymond ? m'écriai-je.

« — Il s'agit bien de M. de Grançay

« — Par qui donc alors ?

« — Par celui qui a le droit de savoir où je vais lorsque je monte en wagon.

« — M. R...?

« — C'est vous qui l'avez nommé.

« — Etait-il dans le même train que vous?

« — Je suis sûre que non.

« — Tranquillisez-vous donc. En admettant qu'on vous ait suivie, on ne peut arriver ici que par le train du matin. Il est minuit; nous avons cinq heures devant nous.

« Quand on est deux à table et qu'on se contente d'un seul verre, on peut bien aussi se contenter d'une seule chaise. Catherine était pelotonnée sur mes genoux lorsque la porte s'ouvrit silencieusement.

« — Mon mari! murmura-t-elle; je suis perdue!

« D'un bond, elle se réfugia dans le cabinet de toilette attenant à la chambre, s'y enferma et tira les verrous.

« Je tournai la tête et je reconnus l'homme aux révélations. Sa vue me dégrisa net, la lumière se fit dans les ténèbres de ma pensée; je compris que j'étais tombé dans un piége longuement préparé, savamment combiné, et je me promis d'avoir raison de ces deux gredins.

« M. R... s'avança lentement vers moi; il marchait de ce pas compassé et retentissant qui caractérise l'approche de la Statue du Commandeur, au cin-

quième acte de *Don Juan*. Je m'assurai que mon revolver était toujours à sa place, et je dis, en le dévisageant du haut de mon binocle :

« — Qui êtes-vous, Monsieur? Que venez-vous faire ici? Que désirez-vous de moi?

« — Ce que je désire, répliqua-t-il, vous le saurez tout à l'heure; qui je suis vous le savez déjà. Le trouble de votre complice ne vous laisse aucun doute à ce sujet. Ce matin, vous m'avez menacé et chassé, moi qui voulais vous aider à venger votre honneur conjugal. Quel châtiment, quelle vengeance estimez-vous que je sois en droit d'exercer contre l'homme que je surprends dans la chambre de ma femme, où il traîne la honte avec lui?

« — Economisez vos tirades de mélodrame, dis-je avec impatience; il est des êtres privilégiés que le déshonneur n'atteint pas.

« — Comment l'entendez-vous? cria-t-il frémissant de rage. Expliquez-vous, monsieur de Feyzin.

« — Tout commentaire serait inutile; celui qui a mis mes diamants au mont-de-piété doit me comprendre.

« Il fit un geste menaçant; avant qu'il m'eût effleuré, je saisis sa main et je la broyai dans la mienne jusqu'à ce qu'il implorât ma pitié.

« Je poursuivis avec un ricanement gouailleur :

« — Convenez-en, cher Monsieur, vous pensiez

avoir affaire à un benêt de province, facile à mâter par la crainte du scandale et vous vous flattiez de le *faire chanter*, comme disent vos pareils. A quelle somme m'aviez-vous tarifé? Quel était le chiffre de ma rançon? Combien de billets me fallait-il souscrire à l'ordre de l'époux outragé, valeur reçue en baisers et en caresses? Homme de précaution comme vous êtes, vous avez dû vous munir à l'avance des timbres nécessaires à la création de ces effets. Voyons donc si je me trompe et jusqu'à quel point je vous calomnie.

« Sans lui laisser le temps de se mettre en garde, ma main droite le saisit au collet et ma main gauche plongea dans la poche de côté de son paletot. J'en tirai dix timbres de cinq mille francs chacun, attachés ensemble avec une épingle.

« — Malepeste! dis-je en le repoussant; une amende de cinquante mille francs pour le petit dommage que j'ai pu vous occasionner... Nous sommes loin de compte, mon cher Monsieur.

« Et posant sur la table un billet de cinquante francs :

« — Deux louis pour le souper, dix francs pour le reste, dis-je, nous voilà quittes, sinon bons amis.

« Il eut un rugissement de bête fauve et sauta sur un couteau. J'armai mon revolver et j'appliquai le canon sur son front. Le froid de l'acier lui fit éprouver une sensation extraordinaire de terreur.

« — Grâce! grâce! Ne me tuez pas! gémit-il en s'affaissant sur le tapis.

« Ecœuré de tant de lâcheté, je l'écartai dédaigneusement du pied et je lui dis :

« — Prenez bonne note de cet avertissement : si vous êtes encore demain à Château-Garnier, vous et votre digne moitié vous coucherez en prison. Bonsoir.

« Dès l'aube, ils avaient décampé. Assurément, ils sont retournés à Paris; Paris n'est-il pas la vraie patrie de ces misérables, le théâtre par excellence de leurs ignominies et de leurs scandales?

« Quand je pense que vous avez aimé Catherine, et que moi-même... Jetons un voile sur nos communes faiblesses et passons!

« Une voix secrète m'avertit que ces deux canailles complotent quelque grosse scélératesse contre vous. Ouvrez l'œil, Raymond, et chantons en chœur ce refrain de circonstance, sur un air bien connu :

« Il faut avoir revolver dans sa poche;
« On ne sait pas ce qui peut arriver! »

XVII

Ainsi qu'Ollivier me le conseillait, *j'ouvris l'œil* sans voir poindre rien de suspect à l'horizon. Après le double échec de leur expédition à Château-Garnier, Théophile et Catherine rentrèrent-ils directement à Paris? C'est douteux. S'ils y étaient revenus, ils se seraient manifestés par quelque machination perverse, et leur présence m'eût été signalée par une reprise d'hostilités. Je m'expliquai leur disparition par un temps d'arrêt dans quelque ville de province où ils durent tendre leurs toiles et chercher à exercer leur honteuse industrie.

Tous les coureurs d'aventures qui fleurissent dans les départements ne sont pas taillés sur le patron de l'ami de Feyzin; tous ne cheminent pas armés d'un

revolver, tous ne possèdent pas son poignet énergique. Il y avait donc bien des chances pour qu'une nouvelle scène de *chantage* se fût jouée à leur bénéfice, sinon dans les proportions grandioses rêvées par eux, eu égard à la fortune de « l'homme aux diamants, » du moins dans des conditions assez avantageuses pour les mettre à même de reconstituer le petit capital sacrifié sur l'autel de Monaco.

Il était inutile de fournir un nouvel aliment aux inquiétudes de Mlle Plumet, et je me gardai de faire la moindre allusion aux confidences d'Ollivier. Bien plus, mettant à profit le silence et l'inaction de nos adversaires, j'affectai devant elle une sécurité qui finit par la rassurer complétement. Il avait été convenu entre nous que je ralentirais mes visites à l'institution; elle fut la première à me dire que sa maison m'était ouverte comme par le passé et que nous allions recommencer la série interrompue de nos déjeuners du vendredi, instamment réclamés par Irène. Elle ajouta :

— J'ai prévenu cette chère enfant que son correspondant est parti pour Londres. Chaque matin elle me demande quand vous reviendrez; allez vous-même lui annoncer votre retour.

Il y avait douze jours que je n'avais vu Irène, et le temps me semblait bien long. Sans songer à prendre congé de mademoiselle Plumet, je courus à l'escalier

dont j'escaladai les marches quatre à quatre, avec mes jambes de vingt ans. Bien que la clef fut dans la serrure, je frappai trois coups discrets.

— Mademoiselle, cria la bonne Bruneau, c'est M. de Grançay; j'ai reconnu son pas et sa manière de frapper.

Irène dit d'une voix grondeuse :

— Qui ça, M. de Grançay? un cachotier qui se met en route sans avertir personne; un oublieux qui n'écrit pas seulement deux lignes à ses amis... Eh bien! qu'il entre, s'il a le front de se montrer! Je suis curieuse de voir s'il osera braver mon juste courroux. Mais c'est qu'il l'ose parfaitement! dit-elle en m'apercevant sur le seuil de la porte. Et il me tend la main encore! Aurait-il l'aplomb de croire qu'on va agréer ses excuses et lui accorder son pardon?

— Je ne le ferai plus, dis-je d'un ton soumis et repentant.

— Je vous demande un peu si ça a du bon sens de s'en aller à Londres par ces vilains jours de pluie et de brouillards, à une époque de l'année où la traversée est dangereuse!

— Preuve évidente qu'il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément, mon doux juge.

Elle dit en me menaçant du doigt :

— Eh bien! il ne manquerait plus que cela! Il était donc bien pressé, ce voyage, que le voyageur

n'ait pas eu le temps de prévenir ceux qui ont la bêtise de s'inquiéter de sa précieuse santé ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Et pendant toute une semaine, continua-t-elle, il n'a pas eu cinq minutes pour écrire un mot, pour expédier un télégramme à ses meilleurs amis ! Tenez, si vous voulez avoir ma vraie opinion, ce voyageur est un méchant homme ; il ne mérite pas l'affection qu'on a pour lui.

Mademoiselle Bruneau se prononça en ma faveur et sa plaidoirie ne fut pas trop mal accueillie.

— J'acquitte le prévenu, dit Irène, mais à condition que cette frasque sera la dernière qu'il se permettra à mon insu.

— C'est pourtant vrai que mademoiselle était sérieusement fâchée, poursuivit la gouvernante lorsque la paix fut signée. Multipliez la contrariété que lui donnait votre départ par l'inquiétude que lui causait le manque de nouvelles, et vous vous ferez une idée approximative des journées délicieuses que j'ai passées en sa compagnie. J'ai des droits sérieux à une compensation et je me permets de la solliciter de votre obligeance.

— Parlez, chère demoiselle.

— C'est peut-être beaucoup exiger... Si j'allais me montrer indiscrète ?

— Dites toujours

— Eh bien! je meurs d'envie de voir la ménagerie du Jardin-des-Plantes. Serait-ce possible?

— Avec de hautes protections, et en se recommandant de son ambassadeur... dit Irène qui éclata de rire.

— Nous avons aussi une ménagerie au jardin d'Acclimatation; nous les verrons l'une et l'autre, je vous le promets.

— Quand cela?

— Dimanche prochain, si vous voulez.

— Eh quoi! après-demain? dans quarante-huit heures?

— Mon Dieu! oui... quarante-huit heures seulement nous séparent de ce grand jour.

Elle s'écria avec un transport de joie :

— Tous mes vœux sont comblés!

— Vraiment? dit Irène.

— Oui, Mademoiselle.

— Tous vos vœux?

— Tous.

Irène soupira :

— Est-elle heureuse, cette Bruneau, de former de bons petits vœux qu'on peut combler si facilement!

— Les vôtres sont-ils donc irréalisables, chère enfant? lui demandai-je.

Elle répondit avec un accent sérieux :

— Oh! moi... je me connais! Lorsque je ferai tant

que de souhaiter quelque chose, je commencerai par exiger le soleil, la lune et les étoiles.

Fidèle à l'engagement que j'avais pris, je vins les chercher le surlendemain, par une belle matinée de décembre.

La journée débuta gaiement par une halte au pavillon d'Armenonville, et notre déjeuner fut suivi d'une station au jardin d'Acclimatation. Malgré la rigueur de la température, les visiteurs étaient nombreux et j'observai qu'Irène obtenait un vrai succès de beauté, de distinction et d'élégance. Au Jardin-des-Plantes, mademoiselle Bruneau eut la chance d'arriver juste au moment où les marmitons de la ménagerie servaient à leurs pensionnaires le plantureux repas du soir.

— Quel appétit ! s'écria Irène ; comme ils y vont de bon cœur ! Les gastronomes de Château-Garnier peuvent seuls soutenir la comparaison avec leurs confrères de Paris.

La fosse aux ours et le palais des singes reçurent aussi le tribut de nos hommages.

J'avais renvoyé ma voiture et nous revînmes à pied par les grandes artères nouvellement ouvertes dans ce quartier de la rive gauche si longtemps déshérité. Là encore la présence d'Irène fit sensation.

— Qu'ont-ils donc tous à me dévisager ainsi ? demanda-t-elle à sa gouvernante. Tandis que j'étais

occupée à jeter des pains de seigle à Martin, tandis que je riais aux gambades et aux grimaces des singes, aurait-on attaché à ma robe quelque queue en papier ? Voyez donc, ma bonne, je vous prie.

— Rassurez-vous, lui dis-je, personne ne s'est avisé d'une si sotte plaisanterie.

— En ce cas, je renouvelle ma question : D'où vient qu'on me dévisage ainsi depuis ce matin ?

— Vous ne devinez pas un peu pourquoi ?

— Ni un peu, ni pas du tout.

— Cherchez et vous trouverez.

— J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

— C'est pourtant bien simple. On vous regarde plus que les autres, parce que...

— Achevez ?

— Parce que vous êtes plus jolie que les autres.

Irène devint rouge comme un bouquet de cerises et dit en baissant les yeux :

— Vous m'étonnez beaucoup, car enfin, si j'en crois certain portrait, j'étais passablement laide, il y a deux ans.

— Ce n'était pas un portrait, mais une charge. Suivez bien mon raisonnement : La belle pêche parfumée et veloutée qu'on admire au mois d'août, sur l'espalier de Laneuville, ressemble-t-elle au petit fruit acide et verdâtre qu'on voyait, deux mois plus tôt, à la même branche et à la même place ?

— Pas du tout.

— Est-ce toujours la même pêche.

— Certainement.

— J'ajoute, afin de me faire mieux comprendre, que rien ne ressemble moins à une statue ébauchée qu'une statue terminée. C'est toujours le même bloc de marbre, mais l'artiste a parfait son œuvre. Dieu qui est cependant le plus complet, le plus habile, le plus prodigieux des artistes, s'y est repris à deux fois avant de vous faire telle que vous êtes aujourd'hui; et voilà pourquoi les regards des passants expriment ces sentiments d'admiration un peu vive qui froissent votre pudeur et dont se blesse votre modestie.

— C'est ma propre pensée que M. de Grançay a exprimée mille fois mieux que je n'aurais su le faire! s'écria mademoiselle Bruneau avec entraînement.

— Je serais confuse de vos paroles, reprit Irène, si je ne faisais la part de votre amitié; elle vous pousse à me juger avec une indulgence exagérée. Le point essentiel, mon ami, c'est que je vous plaise à mon père et à vous.

— Vous ne raisonnerez pas toujours ainsi, ma chère Irène.

— Vous supposez cela?

— Ce n'est pas une supposition; c'est une certitude.

Elle dit en riant :

— Vous deux mis à part, je me soucie de l'opinion du reste de l'humanité comme d'une guigne.

— Je vous ajourne à deux ans, chère Irène.

— Qu'y aura-t-il donc de changé en moi dans deux ans, mon ami?

La question ne laissa pas que de m'embarrasser; heureusement je fus dispensé d'y répondre. Au moment même où elle me l'adressait, je sonnais à la porte de l'institution, et de gros flocons de neige commençaient à blanchir les pavés. Je lui dis un adieu rapide et je m'éloignai à grands pas.

ꞇ me proposais, le dimanche suivant, de renouveler cette agréable journée; mais je comptais sans mademoiselle Plumet.

— Cher Monsieur, me fit-elle observer, mes élèves n'ont qu'un jour de sortie par mois. Si je violais la règle en votre faveur, que penseraient les compagnes d'Irène?

— Cependant...

— C'est inutile; n'insistez pas. D'ailleurs, elle risquerait de s'enrhumer et elle ne doit pas s'enrhumer — en ce moment surtout.

Je la connais; je sais qu'à une exquise bonté elle unit une fermeté de caractère toute virile. Je passai à un autre ordre d'idées, et je lui demandai si elle n'était pas frappée comme moi de la transformation physique opérée chez Irène.

— C'est plus et mieux qu'une transformation, répondit-elle ; c'est une transfiguration, et je ne vous cacherai pas que sa beauté commence à m'épouvanter, — en tant que maîtresse de pension, bien entendu. Je me compare au caissier qui a, par extraordinaire, des centaines de millions dans sa caisse et qui se réveille subitement au milieu de la nuit, tourmenté de la crainte que les voleurs ne profitent de son sommeil pour le dévaliser.

— Nous sommes deux à veiller sur votre trésor, chère demoiselle.

— Vous pouvez dire hardiment que nous sommes trois ; il serait injuste d'oublier mademoiselle Bruneau.

J'attendais impatiemment la venue du bienheureux dimanche qui devait me rendre Irène pendant toute la journée, lorsque je reçus de mademoiselle Plumet une invitation pour le 1er janvier. Au bas de la convocation imprimée, elle avait crayonné ces quatre lignes : « Entre parents, correspondants, élèves et professeurs. — Souhaits de bonne année ; un peu de musique, une tasse de thé ; tout le monde couché à minuit. » Plus bas, en guise de post-scriptum, flamboyaient ces cinq mots mystérieux : « Il y aura une surprise. »

— Une surprise ? dis-je à Irène ; quelle surprise nous est réservée ? Pouvez-vous m'en donner un avant-goût ?

Comme si elle avait eu à cœur de me démontrer qu'elle n'a pas volé son premier prix de logique, Irène me répondit gravement :

— Suivez bien mon raisonnement, vous dirai-je à mon tour : il n'y a de surprise qu'à la condition qu'on soit surpris. Or, comment serait-on surpris si, d'avance, la surprise était connue? Donc on me surprendrait fort si l'on me surprenait révélant le secret de la surprise.

— C'est admirable d'enchaînement et de déduction! exclama mademoiselle Bruneau.

Cette perspective d'une fête musicale dans un pensionnat de demoiselles fit naître dans mon esprit un mouvement d'instinctive terreur. Je vis défiler comme en un rêve une douzaine d'insignifiantes jeunes filles vêtues de blanc, les unes attelées à des guitares, les autres assises devant des pianos droits, exécutant à contre mesure des variations monotones sur nos airs nationaux : *Au clair de la lune* et *Ah! vous dirai-je, maman*. La partie vocale ne me causa pas moins d'effroi. Des voix chevrotantes, fausses et aigrelettes me persécutaient de mélodies vieillottes où il était question de *petits bateaux*, de *petits hameaux*, de *petits oiseaux* et de *petits ruisseaux*. Entre temps, et en façon d'intermède, on se livrait à la déclamation, et le récit de Théramène s'entassait sur le songe d'*Athalie*. Si, du moins, Irène avait dû faire sa partie dans ce cha-

rivari enfantin, j'aurais pris mon mal en patience ; mais elle n'était pas musicienne, et ce fut en maudissant mademoiselle Plumet de m'avoir couché sur la liste de ses victimes que j'entrai dans son salon somptueusement décoré et illuminé *à giorno.*

— C'est très-aimable à vous, me dit-elle, d'être venu et surtout d'être venu un des premiers. Vous en serez récompensé, j'espère.

Je grimaçai un sourire. Mademoiselle Plumet poursuivit avec une fierté radieuse :

— Je vous signale mes trois pianistes.

— Trois pianistes ! soupirai-je.

— Elles font honneur à leurs maîtres, Le Couppey, Marmontel et madame Louise Farrenc. Vous me direz des nouvelles de ma principale cantatrice. C'est une élève de madame Miolan-Carvalho.

— Ah ! mon Dieu ! mais c'est un concert que vous offrez à vos heureux invités !

— Un vrai concert divisé en deux parties, comme ceux du Conservatoire dont vous êtes si friand.

— Combien je déplore de ne pouvoir assister qu'à la première partie ! Je suis dans l'obligation..

— Qu'osez-vous dire ?

— Vous connaissez les exigences sociales du 1er janvier. On m'attend à dix heures à l'autre bout de Paris.

— Eh bien ! on vous attendra, interrompit-elle vi-

vement. Faites-moi l'affront de disparaître avant le dernier accord et la roulade finale et je ne vous revois de ma vie. Faut-il vous répéter qu'il y aura une surprise?

— C'est juste; j'oubliais la surprise. Entendrons-nous un solo de clarinette exécuté par une petite aveugle âgée de cinq ans?

— Précisément; et vous me causeriez un réel chagrin si vous n'étiez là pour encourager cette jeune virtuose.

Je promis de rester, et en effet je partis le dernier. Combien j'en fus récompensé! Quelle surprise ravissante m'était réservée! Irène chanta deux morceaux des *Noces de Figaro*, du divin Mozart, avec une voix douce, pénétrante, d'un charme extrême. Son style et sa méthode procédaient déjà de la méthode et du style de l'artiste consommée qui, exceptionnellement, avait consenti à lui donner des leçons. Emue et troublée au début de l'adorable romance du page *Mon cœur soupire*, elle ne tarda pas à dompter son émotion et mérita les applaudissements très-sincères de son auditoire étonné. Mademoiselle Bruneau s'évanouit, suffoquée d'orgueil et de plaisir.

— Que pensez-vous de la surprise? me demanda gaiement Irène en me sucrant une tasse de thé

Pour toute réponse, je lui montrai la trace des larmes de joie que son triomphe avait mises dans mes yeux.

— Vous êtes d'avis que la petite aveugle n'a pas trop mal joué son solo de clarinette ?

— Mademoiselle Plumet vous a dit ?...

— Rien ; j'étais derrière une draperie lorsque vous causiez avec elle, et j'ai tout entendu. Vous souvenez-vous d'avoir développé cette thèse qu'une femme est incomplète si elle n'est musicienne ?

— Quand cela ?

— Oh ! il y a longtemps !

— Je ne m'en souviens pas ; mais mon opinion n'a pas varié.

— C'est à dater de ce jour que je me suis prise de passion pour la musique. Vous concevez que je n'ai aucune envie d'être considérée comme une personne incomplète. Vous êtes-vous douté de quelque chose ? Non. Cependant il n'y avait que des femmes dans la confidence. Qu'on ose dire encore que notre sexe est incapable de garder un secret !

Les invités s'étaient retirés, les élèves avaient regagné leurs dortoirs. Lorsque le premier coup de minuit tinta à la pendule, mademoiselle Plumet me dit :

— Souhaitez une bonne année à notre prima donna ; embrassez-la vite et permettez-nous d'aller nous coucher. Après les fatigues d'une telle journée, on a grand besoin de repos.

Irène me tendit sa jolie tête ; un frisson indéfinis-

sable courut dans mes veines pendant le court espace de temps où je la tins serrée sur mon cœur.

Autant pour me punir de cette sensation dont j'éprouvai une confusion secrète que pour combattre l'incendie subitement allumé dans tout mon être, je me condamnai à embrasser mademoiselle Plumet et mademoiselle Bruneau. Ces baisers-là équivalaient à des seaux d'eau versés sur un brasier et j'eus la satisfaction de sentir que la flamme intérieure qui menaçait de me dévorer ne résistait pas à cette manœuvre héroïque.

XVIII

Le deuxième dimanche de janvier, une des trois grandes sorties de l'année, donnait droit aux élèves de l'institution Plumet à la permission de dix heures. Irène et mademoiselle Bruneau attendaient la venue de ce bienheureux jour avec une impatience égale à la mienne. Elles ne connaissaient pas Versailles, et je leur avais proposé d'y passer la journée. Après avoir visité le palais, le parc et les deux Trianons, on dînerait à l'hôtel des Réservoirs, et l'on rentrerait à Paris par le train de neuf heures. Ma proposition fut accueillie avec enthousiasme et votée à l'unanimité.

— Je verrai Versailles, la cité du grand roi, du roi-soleil ! soupira mademoiselle Bruneau avec des intonations pleines de douceur et de tendresse. Quelle fête dans mon cœur !

Le matin de ce jour mémorable, tandis que je procédais à ma toilette, je vis entrer chez moi Maxime de B..., mon propriétaire et mon ami, deux substantifs qui rarement cheminent de compagnie.

— Mon cher, me dit-il, j'ai passé hier ma soirée au Palais-Royal, où Eugène Labiche vient de faire représenter une nouvelle comédie que je ne saurais trop vous engager à aller applaudir ; mais quelque plaisir que j'y aie pris et que vous y trouviez, vous présumez bien que ce n'est pas uniquement pour vous donner ce conseil que j'apparais à vos yeux à une heure si matinale.

— Je le suppose, en effet. Viendriez-vous donc m'annoncer qu'en raison de la grande affluence de curieux qu'attirera l'Exposition universelle, dont l'ouverture est fixée au mois de mai, vous avez l'intention coupable de tripler mon loyer ?

— Vous n'avez rien à craindre de ce côté.

— Si ce n'est pas au propriétaire que j'ai affaire, c'est donc à l'ami ?

— Précisément.

— Qu'il soit le bienvenu et qu'il m'excuse si je m'habille devant lui.

— Vous êtes tout excusé.

— Vous le savez, mon cher, les chemins de fer n'attendent pas les voyageurs.

— Vous partez, Raymond?

— Dans une heure.

— Pour longtemps?

— Pour un jour.

— Tant pis.

— Voilà un regret qui n'est pas absolument aimable.

— Mon Dieu, oui; je préférerais que votre absence fût de moins courte durée.

— Quel intérêt secret y avez-vous? Seriez-vous disposé à me faire la surprise de réparations et d'embellissements que je n'ai pas sollicités? Avez-vous dessein de m'inonder de festons et de me couvrir d'astragales?

— Je vous ai averti que le propriétaire est resté chez lui et que c'est l'ami qui est chez vous.

— C'est exact. Vous disiez donc?...

— Je disais que j'aimerais bien vous savoir ailleurs qu'ici en ce moment.

— Sous quel prétexte?

— Vos ennemis vous chercheraient et ne vous trouveraient pas.

— Catherine et son mari sont-ils donc à Paris?

— Hélas! oui; mes anciens locataires reparaissent à l'horizon.

— Et c'est au Palais-Royal qu'ils vous sont apparus?

— Hier au soir, vers huit heures.

— Naturellement ils occupaient une avant-scène

du rez-de-chaussée? Ce sont les places de prédilection de madame R...

— Mon cher, le temps des avant-scènes n'est plus; ne sais s'il reviendra.

— Étaient-ils modestement juchés à la deuxième galerie?

— Ce serait encore trop beau pour eux.

— Dieu juste! Dieu vengeur! Etait-il donc assis parmi les claqueurs? Était-elle reléguée parmi les ouvreuses?

— A vrai dire, ils m'ont semblé sur la pente abrupte qui mène à ces abîmes... Mais ce n'est pas au théâtre que je les ai vus; c'est dans le Palais-Royal même.

— Achevez, de grâce; vous ménagez vos effets comme les maîtres du roman-feuilleton.

— Donc, c'était hier, à huit heures du soir. Je me dirigeais vers mon fauteuil d'orchestre et je suivais la galerie Montpensier, lorsque j'aperçus le sieur R... et sa femme. Ils sortaient...

— D'un restaurant?

— A vingt-cinq sous par tête, et leurs toilettes respectives m'expliquèrent le motif qui leur avait fait préférer cette triste gargote aux salons étincelants des Provençaux. Le chapeau et les bottes de Théophile sont un mélodrame lamentable; le châle et la robe de Catherine puent le Temple à plein nez. Je marchai quelques instants sur leurs talons éculés sans

rien entendre de ce qu'ils disaient, sauf votre nom, souvent prononcé, et toujours avec un accent de haine sauvage qui m'a donné beaucoup à réfléchir.

— Peut-on connaître le résultat de vos réflexions?

— C'est précisément pour vous le communiquer que je suis venu vous trouver.

— Parlez donc vite, cher ami ; j'ai peur de manquer le train.

— A votre place, aussitôt ma toilette terminée, et je ferais en sorte que ça ne traînât pas trop, j'irais faire ma petite déclaration au préfet de police.

— J'irai demain sans faute.

— Vous avez tort ; on ne doit pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, nous apprend la sagesse d'une nation — qui n'est pas sage tous les jours.

— D'accord, mais réfléchissez que c'est aujourd'hui dimanche, que les bureaux de la Préfecture sont fermés et qu'enfin je passerai la journée à la campagne.

— Soit, mais vous ferez votre déclaration dès demain ?

— Je vous le promets.

— Promesse sérieuse au moins ?

— N'en doutez pas.

— A la première heure ?

— Aussitôt que l'aurore aux doigts de rose ouvrira..... vous savez le reste.

— Bon voyage, Raymond, et couvrez-vous bien; le thermomètre flâne aux environs de zéro.

Je pris bonne note de ces paroles, et je peux dire que jamais avertissement providentiel ne se manifesta plus à propos. Il fut cause que je déployai un luxe tout à fait inusité de par-dessus, de fourrures, de cache-nez, et Dieu sait..... Mais comme disent les romanciers de l'école naïve : « N'anticipons pas sur les événements. »

Ce que de B.... venait de me révéler était un sérieux avertissement. Plus la détresse de Catherine et du sieur R... était grande, plus ils devaient être tourmentés du désir de se venger. Mais cette vengeance, comment l'exerceraient-ils? Sur moi? Cette supposition me laissait indifférent. Sur celle qui m'était confiée? Cette hypothèse me torturait le cœur. Après m'avoir signalé à Ollivier comme le père de sa fille, si ces deux misérables allaient me dénoncer comme son suborneur..... Il me fallut composer mon visage et faire un appel énergique à tout mon sang-froid pour cacher le trouble où j'étais lorsque j'abordai Irène. Ce fut seulement quand nous roulâmes sur le rail-way de la rive gauche que je me sentis délivré du poids qui oppressait ma poitrine et des sombres visions qui attristaient ma pensée.

Jamais Irène ne se montra aussi gaie que pendant cette journée qui s'écoula avec une rapidité vertigi-

neuse. Quant à la bonne Bruneau, elle se signala par des effarements de curiosité et par des ahurissements d'admiration du plus haut comique. L'extase où l'avait plongée le seul nom de Versailles me fut alors expliquée. Les yeux timidement baissés, le sein palpitant, elle confessa qu'elle nourrissait une secrète et ardente dévotion pour Louis XIV et qu'elle lui avait élevé, dans les plis les plus obscurs de son cœur, une chapelle mystérieuse.

— Que n'ai-je été Louise de La Vallière ! soupira-t-elle en contemplant un beau portrait de son héros, de son dieu, paré de toutes les splendeurs de la magnificence royale.

— Ah ! ma chère ! s'écria Irène, quel vœu téméraire venez-vous d'exprimer?

Je dis en me voilant la face :

— Le fait est que, de la part d'une rosière, c'est raide !

Le front et les joues de la bonne Ipsipylle s'empourprèrent de subites rougeurs ; elle dit en balbutiant :

— Vous avez raison; la langue m'a fourché... Que n'ai-je été Athénaïs de Montespan !

— De plus fort en plus fort! interrompit Irène, dont le rire éclata en gerbes et en fusées.

Mademoiselle Bruneau devint cramoisie; elle murmura à voix basse :

— Je ne sais où j'ai l'esprit. C'est le sort de

madame de Maintenon que j'envie... Oui, c'est madame de Maintenon que j'aurais voulu être!

— Et Scarron, ma chère? Réfléchissez donc que vous auriez été obligée de commencer par être la femme d'un cul-de-jatte? Ah! Bruneau! comme la corruption parisienne vous a pénétrée et pervertie!

Il fallut songer au retour, et ce fut le train de neuf heures qui nous ramena à Paris. Bien que la gare de la rive gauche soit située à une courte distance de la rue de l'Ouest, nous dûmes prendre un fiacre, faute de quoi les deux pensionnaires de mademoiselle Plumet n'eussent pas été rentrées à l'heure réglementaire. Lorsque la voiture s'arrêta à l'adresse indiquée, mademoiselle Bruneau descendit la première, Irène ensuite, moi le dernier. Au moment où je sautai sur le trottoir, Irène poussa un cri. Elle luttait avec une femme qui s'efforçait de lui arracher son voile. Je m'élançai à son aide. Je parvins à la dégager; mais tout à coup je sentis une effroyable douleur; je tombai sous les pieds des chevaux et je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais plongé dans de profondes ténèbres.

— Où suis-je? demandai-je en cherchant, sans y réussir, à percer l'obscurité opaque dont j'étais enveloppé.

— Raymond, me dit une voix que je reconnus pour

celle de Maxime de B..., vous êtes chez vous, couché dans votre lit.

— Je souffre cruellement; que m'est-il arrivé?

— Vous avez été aspergé d'acide sulfurique, mon pauvre ami.

— Ah! oui... je me souviens. Suis-je donc aveugle?

— Rassurez-vous, Raymond, le docteur répond de vos yeux; mais armez-vous de patience : l'appareil posé pendant votre évanouissement ne sera levé que dans un mois. Quant aux brûlures de votre bras gauche, elles seront peut-être encore plus longues à guérir. Malgré votre redingote et votre pardessus, de l'épaule au coude les chairs sont profondément entamées. Vous devez une belle chandelle à votre collet de fourrures et à votre cache-nez. Sans eux, non-seulement vous eussiez été aveuglé, mais vous ne conserveriez plus trace de figure humaine.

Un bruit de sanglots étouffés frappa mon oreille.

— Qui est là avec vous? dis-je à Maxime.

— C'est moi, cher monsieur de Grançay, murmura mademoiselle Plumet.

— Et Irène? m'écriai-je.

— Irène est saine et sauve... Mais à quel prix!

J'envoyai à Dieu mes actions de grâces les plus ferventes.

— Vous ne demandez pas le nom de la misérable qui a commis le crime, reprit de B..., et je m'expli-

que votre peu de curiosité. Il est certain que vous n'avez pas besoin d'être renseigné pour savoir à quoi vous en tenir.

— Qu'est-elle devenue ?

— Catherine a été arrêtée dans la rue Vavin, et son Théophile a été pincé avec elle. Ils couraient comme s'ils avaient eu des ailes aux talons. Mais assez causé pour une fois. Mademoiselle, n'oubliez pas que j'habite l'étage au-dessus et que je suis à votre disposition à toute heure du jour et de la nuit, dit-il à mademoiselle Plumet qui, malgré mes instances, s'installa dans un fauteuil et ne consentit à s'éloigner le lendemain qu'après avoir vu la place qu'elle laissait vide occupée par mademoiselle Bruneau.

J'attendais avec une impatience extrême l'arrivée de la gouvernante d'Irène. Selon l'expression du poëte persan, « elle n'était pas la rose, mais elle vivait près de la rose. »

— Ah ! cher Monsieur, me dit-elle d'une voix entrecoupée et dans un style haché menu, quelle nuit j'ai passée ! J'ai cru d'abord que mademoiselle deviendrait folle. La prière seule l'a un peu calmée. Elle est restée pendant plus de deux heures agenouillée sur son prie-Dieu. J'ai porté au bureau télégraphique de la rue de Grenelle la dépêche qu'elle expédie à son père. Mademoiselle supplie M. le comte de partir toute affaire cessante. Mon Dieu! quel hor-

rible événement! Conçoit-on ça? Après une journée si heureuse et si bien employée... Comme vous devez souffrir! Et quand je pense qu'Irène pouvait être enlaidie, défigurée... Quel service vous lui avez rendu! Avez-vous besoin de quelque chose? Surtout ne vous gênez pas avec moi... Mais qu'est-ce donc que cette furie qui nous a assaillies? Une folle ou une voleuse? Quel affreux guet-apens! C'est à ne plus oser s'aventurer dans les rues après le coucher du soleil. Ah! vous ne vous êtes pas sacrifié pour une ingrate. Non, vous n'avez pas idée de l'affection qu'Irène vous a vouée, M. de Grançay. Elle dit que si vous mouriez elle se ferait religieuse... Mais vous n'en êtes pas là, n'est-ce pas? Que pense votre médecin? Sera-ce bien long? Je dois envoyer à la pension des bulletins d'heure en heure. Désirez-vous que je vous fasse la lecture? Mademoiselle voulait venir avec moi et vous servir de garde-malade. Elle a fini par se rendre à mes observations. En effet, ce ne serait pas convenable. Avouez que ce n'eût pas été convenable. Lorsque M. le comte pourra l'accompagner, je ne dis pas; alors ce sera tout différent. Ah! j'oubliais... je suis chargée d'un message. Prenez ce bouquet de violettes que Mademoiselle a serré sur son cœur et touché de ses lèvres avant de me le remettre pour vous.

Je lui fis signe de se taire; je sentais les larmes me monter aux yeux, et cet attendrissement redoublait

ma souffrance. Je m'emparai du bouquet d'Irène. Moi aussi je l'appuyai sur mes lèvres et je le pressai sur mon cœur.

Dès le lendemain matin, Ollivier était assis à mon chevet.

— Qu'y a-t-il? que s'est-il passé? s'écria-t-il en mettant une sourdine à sa voix formidable. Irène m'informe, mais sans aucun détail, que vous l'avez, au péril de vos jours, sauvée d'un danger mortel. Parlez, Raymond; ne me cachez rien, je vous en conjure.

Lorsque toute la vérité lui fut connue, ce colosse se prit à pleurer comme un enfant.

— Je vous demande l'hospitalité, me dit-il; avez-vous deux chambres disponibles? Ma fille et moi nous réclamons le privilége de vous consacrer notre temps et nos soins. Pas de refus, Raymond; c'est notre droit encore plus que notre devoir.

Dans l'après-midi, Ollivier revint avec Irène; dès lors, si je ne cessai pas de souffrir, je cessai de me plaindre.

— Ma chère petite infirmière, lui dis-je, il est un baume souverain, merveilleux, ignoré des plus savants docteurs, connu de vous seule, dont l'application, j'en suis sûr, me causerait un soulagement immédiat et infini.

— De quel baume parlez-vous, mon bon ami?

— Mettez-vous au piano et chantez-moi une mélodie?

— Ma fille au piano! ma fille chanter une romance, dit Ollivier; rêvez-vous, Raymond? Est-ce la fièvre qui vous dicte ces paroles? Voulez-vous donc que votre propriétaire vous signifie congé?

— Vous verrez que je ne rêve pas et que je suis en possession de toute ma raison, mon cher de Feyzin.

— Parbleu! je suis curieux de juger par moi-même. Es-tu prête, Irène?

— A tes ordres, cher père.

Elle chanta l'*Adieu* de Schubert, avec le sentiment et l'expression d'une artiste de premier ordre.

— C'est moi qui rêve! c'est moi qui suis fou! exclama Ollivier. Vous saviez donc qu'elle est devenue musicienne, Raymond

— Depuis quelques jours seulement; c'est une surprise qui nous était ménagée à tous les deux.

— Qui diable a payé les leçons de chant et de piano de mademoiselle ma fille?

— Qui? dit Irène; mais c'est toi, cher père.

— Jamais, que je sache, elles n'ont figuré sur les comptes trimestriels de mademoiselle Plumet.

— C'est vrai; en revanche, on y donnait place à des leçons d'anglais et d'allemand que tu payais, que tu payais même fort cher.

— Eh bien? dit Ollivier.

— Eh bien! ces deux langues vivantes sont toujours des langues mortes pour moi.

— Cependant, un jour que je t'invitais à me servir un spécimen de ta science, tu as expectoré plusieurs phrases rauques et gutturales. Qu'était-ce donc, petite masque?

— Un idiome de mon invention, complétement, mais là complétement dépourvu de voyelles.

— Et tu me disais : « Écoute ces beaux vers de Gœthe! » Et j'écoutais avec recueillement, parce que, — on a beau ne pas comprendre, — des vers de Gœthe!... Se moquer ainsi de l'auteur de ses jours!... Fi! que c'est laid! Mademoiselle de Feyzin, je ne vous aime plus.

— Vous êtes réellement fâché, monsieur le comte?

— Fâché! moi! s'écria-t-il; je suis au septième ciel... Irène, tu es adorable, et je t'adore!

Hélas! je fus contraint de m'avouer que moi aussi je l'adorais, et cette conviction me causa une torture morale bien autrement douloureuse que mes souffrances physiques.

XIX

Après deux semaines de rigoureuse captivité dans mon appartement, j'obtins enfin du docteur la permission de descendre au jardin et d'y faire un tour de promenade. Mon bras gauche, que je portais en écharpe, était entouré de bandelettes comme le bras d'une momie égyptienne et mes yeux étaient toujours couverts d'un bandeau. Irène guidait mes pas embarrassés, elle soutenait ma démarche aussi chancelante que celle d'un enfant. Son père était allé faire un tour de boulevard, en compagnie de Maxime de B..., auquel je l'avais présenté, et, dès le premier abord, ils s'étaient pris l'un pour l'autre de grande sympathie.

Je dis à Irène :

— Je crains que ma chère petite sœur de charité ne mesure pas son zèle à ses forces et qu'elle ne se fatigue à l'excès.

— Regrettez-vous donc que je ne sois pas sortie avec mon père? dit-elle avec un accent de doux reproche.

— Je vous remercie d'être restée; mais je pense qu'après un emprisonnement de quinze jours vous devez avoir besoin de distraction et de repos.

— C'est une erreur, mon ami; ma place est ici et non ailleurs. Le dictionnaire de Bouillet ne fait pas mention qu'Antigone ait jamais planté là Œdipe pour courir les magasins de modes de Colone. Ajoutez que je guette depuis trop longtemps l'occasion d'interroger Œdipe sans témoins pour la laisser sottement échapper.

— Quel est donc ce mystère, chère enfant?

— Je serais extrêmement surprise si vous ne vous en doutiez pas un peu, mon ami.

Ce fut justement parce que je faisais mieux que de m'en douter un peu que je répondis d'une voix mal assurée :

— Je n'en ai aucun soupçon, je vous assure, chère Irène.

— Je vais donc vous le révéler. Asseyons-nous sur ce banc et causons cœur à cœur.

C'était un siége placé à la demande de Catherine, et sur lequel bien souvent nous nous étions serrés l'un contre l'autre aux beaux soirs de notre liaison.

— Non, non, lui dis-je en l'entraînant; continuons

notre promenade. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

— Mademoiselle Plumet. vous et mon père, vous me trompez, reprit Irène. La femme qui a changé en un jour de deuil et de larmes le plus heureux jour de ma vie, cette femme, selon vous, ne serait qu'une voleuse vulgaire, fascinée par la chaîne de ma montre, qui scintillait à la lueur du gaz.

Je hasardai ce mensonge :

— C'est en effet notre conviction à tous les trois.

— Ce n'est pas plus votre conviction que la mienne, interrompit-elle. Un voleur de profession se munit d'un pistolet ou d'un poignard, et non d'un flacon d'acide sulfurique. Si je me connaissais des ennemis, je croirais à une tentative de vengeance personnelle. A force de chercher la solution du problème, voici ce que j'ai trouvé : En me frappant, c'est vous qu'on se proposait d'atteindre. On sait que vous avez un peu d'affection pour votre petite amie, et l'on s'est dit que si on la rendait un monstre de laideur, on vous forcerait bien à vous détourner d'elle avec dégoût. Comme il faut qu'on vous aime pour me haïr avec cette violence !

Sa voix s'altéra sensiblement ; elle se tut, et ce fut avec hésitation qu'elle poursuivit :

— Pardonnez-moi si je m'exprime avec tant de hardiesse, et n'ayez pas trop mauvaise opinion d'une

imprudente qui s'aventure, elle le sait, sur un terrain dangereux interdit aux demoiselles... Mais je me figure que je serais morte si je n'avais réussi à formuler une question qui me brûle les lèvres : Cette personne a-t-elle des droits sur vous? Était-elle votre fiancée ?

e n'étais guère moins troublé qu'Irène; cependant je réussis à répondre avec fermeté :

— Du moment où vous reconnaissez que vous n'eussiez pas abordé un tel chapitre en présence de votre père, il est urgent que nous ne prolongions pas cet entretien. Que cette explication sommaire vous suffise : deux misérables ont organisé le complot dont vous avez failli être victime, la femme et le mari, guidés tous les deux par les sentiments les plus bas et les plus vils. Si j'ai rompu avec eux, si je les ai consignés à ma porte, c'est que j'étais encore plus honteux que fatigué d'être exploité par ces bandits.

—Ah! dit-elle, vous aviez cessé de voir cette femme, mon ami ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis l'année dernière.

Nous fîmes quelques pas dans le jardin sans échanger un mot.

Elle reprit enfin avec une pointe de malice :

— Un petit éclaircissement, s'il vous plaît : C'est

aujourd'hui le 1er février 1867, et, naturellement, l'année dernière n'a pris fin que le 31 décembre. Votre rupture ne date-t-elle que d'un mois? Ce serait bien jeune pour une rupture, convenez-en, mon ami.

— Elle est plus âgée que cela, chère questionneuse. Elle remonte au mois de septembre; trois jours après mon départ de Laneuville, c'était un fait accompli. Êtes-vous contente?

Je ne vis pas, mais je sentis bien à ses tressaillements que ma déclaration la faisait toute joyeuse.

L'heure du dîner nous ramena Ollivier

— Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville, cher père? lui dit Irène.

— La population parisienne s'est enrichie d'un imbécile de plus. J'ai fait tantôt une rencontre des plus inattendues.

— Rencontre agréable ou désagréable? lui demandai-je.

— Je dirais indifférente, si je ne lui devais quelques instants de douce gaîté, les premiers que j'aie sentis depuis le drame de la rue de l'Ouest, soupira-t-il. J'arpentais l'asphalte devant le passage de l'Opéra, en compagnie de votre aimable propriétaire, Raymond, lorsque je vis déboucher de la galerie de l'Horloge le petit duc de Fosqueym.

Irène et moi, nous poussâmes deux cris de surprise.

— Il sortait de chez la fleuriste, l'air épanoui, un gros bouquet à la main. Pour que ce bouillant jeune homme ose se promener en plein jour sur le boulevard des Italiens, pensai-je, il faut qu'il ait ouï dire que Raymond est aveugle. J'avais deviné juste. Que n'étiez-vous-là, l'un et l'autre, pour le voir rougir, pâlir, verdir et je crois même un peu maigrir lorsque je lui dis : « Détrompez-vous, mon cher; M. de Grançay n'est pas plus aveugle que vous et moi. Il attend toujours que vous soyez disposé à faire certaine petite promenade matinale qu'il vous a proposée un soir à Laneuville. » A ces mots, il laissa choir son air et son bouquet également épanouis. « C'est une fatalité, répondit-il sans songer à les ramasser; je suis encore forcé de me remettre en route. Maudits soient tous ces déplacements obligatoires! Ils seront cause que le plus doux de mes rêves ne s'accomplira pas! »

— Quel rêve? dit Irène.

— Tu vas le savoir. Il prit un temps, exhala un soupir, leva les yeux au ciel et murmura avec des intonations empruntées à Gil-Pérès : « Mon Dieu, oui, M. de Feyzin, vous voyez un jeune homme qui va fermer la serrure de la bibliothèque de son cœur. Ce meuble désormais inutile n'aura contenu dans ses rayons inoccupés que le premier volume d'un roman inachevé ! » Ma foi, répliquai-je, on ne peut pas dire,

et c'est toujours une consolation pour vous, que ce soit *Le Roman d'un jeune homme pauvre.*

— Non, s'écria Irène, mais on peut affirmer que c'est le roman d'un pauvre jeune homme.

Cependant l'instruction de l'affaire du sieur R... et de sa femme avait été menée rondement; ils allaient être jugés par la cour d'assises de la Seine. Grâce aux démarches de Maxime de B... j'obtins de la courtoisie des rédacteurs en chef des journaux parisiens que l'acte d'accusation ne serait pas publié et qu'il ne serait point rendu compte du procès. J'obtins aussi que le nom d'Irène fût rayé de la liste des témoins. Mademoiselle Bruneau, le cocher de fiacre, deux passants, les sergents de ville qui s'élançèrent à la poursuite de Catherine et de Théophile, et les arrêtèrent rue Vavin, constituaient un ensemble de dépositions et de renseignements bien suffisant pour éclairer la religion du jury, assez accablant pour faire prévoir une sévère condamnation.

— Ils attraperont leurs cinq ans de travaux forcés et ils ne les auront pas volés! nous dit de B..., plus versé que nous en ces matières, grâce à un vieux diplôme de licencié en droit qui moisit au fond d'un de ses tiroirs.

— Cinq ans de travaux forcés! rugit Ollivier, ce n'est guère. On devrait les condamner à mort et rétablir exceptionnellement la torture à leur profit, j'en-

tends la torture telle que la subirent leurs ancêtres Damiens et Cartouche.

Quand nous fûmes seuls, il ajouta avec un soupir de cannibale :

— Que n'ai-je brûlé la cervelle à ces deux misérables, la nuit où je les tenais à portée de mon revolver! Quel service j'eusse rendu à l'humanité en la débarrassant de ces monstres!

L'arrêt de la cour d'assises confirma les prévisions de notre légiste. Le couple R... se partagea dix ans de travaux forcés. Une attestation de mon médecin m'épargna le gros ennui de comparaître en personne aux débats; on se contenta de lire la déposition que le greffier du juge d'instruction avait écrite sous ma dictée.

Pourquoi le cacherais-je? Ce résultat, auquel pourtant j'étais préparé, me plongea dans un morne abattement, dans une consternation profonde. Quatre ans auparavant, dans une excursion à Clermont, jolie sous-préfecture du département de l'Oise, j'avais visité la maison centrale, qui est un des bagnes féminins de la France, et l'aspect de cet enfer m'avait causé une impression aussi durable qu'affligeante. A peine la condamnation de Catherine me fut-elle connue, elle m'apparut revêtue de la livrée infamante, ses pieds mignons meurtris dans de grossiers sabots, ses beaux cheveux coupés ras sous son bonnet de toile rousse,

son numéro d'écrou attaché au bras, subissant le contact de femelles immondes, et soudain ma chair se tordit dans une convulsion douloureuse.

Si indigne qu'elle se fût montrée de mon amour, elle avait eu mon amour. Oui, c'était une vipère que je réchauffais sur mon cœur, mais ce misérable cœur, elle l'avait occupé et rempli ; il avait battu pour elle... Si j'avais disposé du droit de grâce, nul doute que ma miséricorde ne se fût étendue sur Catherine.

Je crois qu'Irène eut conscience de mes sensations intimes, et qu'elle ne fut pas fâchée de s'en dérober le spectacle. Deux jours avant l'ouverture des débats, elle retourna à sa pension. Quant à son père, il attendait, pour me dire adieu, que le docteur m'eût débarrassé de mon odieux bandeau.

— J'avais songé à emmener Irène avec moi, me confia-t-il ; son éducation est faite et parfaite. Mademoiselle Plumet déclare qu'elle n'a plus rien à lui enseigner. Mais ma fille tient à rester jusqu'aux vacances. Elle m'a objecté que les conseils de sa maîtresse de chant lui sont encore nécessaires pour atteindre au degré de perfection qu'elle ambitionne. Je lui ai fait cette concession, et vous pouvez croire que, de ma part, le sacrifice est dur. La vie que je mène dans ma solitude provinciale n'est rien moins que divertissante. Combien, par la seule présence d'Irène, elle sera embellie ! Ma grande maison déserte et silen-

cieuse deviendra un centre de joyeuses réunions, de distractions continuelles, de plaisirs chaque soir renouvelés. Le bataillon des prétendants à la main de la jeune héritière défilera sous mes regards sévères, et la procession se déroulera tant que je n'aurai pas aperçu le phénix que je souhaite pour elle et pour moi. Ah! Raymond! si vous pouviez rajeunir de vingt-cinq ans, comme je serais heureux de vous donner Irène! C'est vous qui eussiez réalisé le type accompli du gendre selon mon cœur! Mais il n'y faut pas songer. Votre âge creuse entre Irène et vous des abîmes infranchissables. Que n'avez-vous pris femme quelques années avant moi? Vous auriez un fils qui deviendrait le mien, pour peu qu'il ressemblât à son père. Et quel ravissant tableau égaierait notre vieillesse! Quels beaux petits-enfants nous devrions à ce couple idéal! Mais qu'avez-vous, mon ami? vous souffrez?

Chacune de ses paroles était un coup de poignard qui me labourait la poitrine et me perçait le cœur.

Je dis d'une voix altérée :

— En effet, je souffre un peu; comment le savez-vous?

— Il ne faut pas être sorcier pour s'en apercevoir. Vous voilà blanc comme un linge et l'eau ruisselle sur votre front. Je souffre de vos souffrances, croyez-le... et je ne serai rassuré que le jour où l'on vous

débarrassera de cet appareil maudit. Songez-y donc, Raymond, dit-il avec un sourd gémissement, si le docteur nous avait leurrés d'un faux espoir ? Si vous étiez...

Il lui fut impossible de finir sa phrase et d'achever sa pensée.

— J'y songe souvent pendant mes nuits sans sommeil, mon cher Ollivier.

— Que deviendriez-vous, mon pauvre ami ?

— A vrai dire, j'avoue que je n'en sais trop rien.

— Nous le savons, ma fille et moi. Je vous emmène et vous ne nous quittez plus !

Grâce à Dieu, le malheur qu'il redoutait ne m'atteignit point.

— Irène ! Ollivier ! mes amis ! je vous vois ! m'écriai-je aussitôt que le bandeau fut déplacé et qu'il me fut possible d'ouvrir les paupières.

Ils étaient tous là, en effet, groupés autour de moi, muets, pâles, immobiles comme des saints de pierre dans les niches d'une cathédrale, suivant d'un regard anxieux les moindres mouvements du docteur.

A ce cri : « Je vous vois ! » Irène se jeta dans les bras de son père, et Maxime embrassa fraternellement mademoiselle Bruneau. Mademoiselle Plumet elle-même ne put se soustraire à l'accolade de M. Augeraud, débarqué la veille de Saint-Patrice, sur le récit de ma tragique aventure. Fort heureusement, la nou-

velle n'en était pas parvenue à ma sœur, qui passe tous ses hivers au cap d'Antibes.

— Il pleut des baisers dans votre chambre, mon cher malade, dit le docteur; pourquoi ne ferais-je pas comme tout le monde?

L'excellent homme m'embrassa avec effusion.

— Je ne vous tairai pas, me dit-il, que je me sens délivré depuis cinq minutes d'un souci très-grave. Dans notre profession, il est souvent nécessaire de savoir inspirer à autrui une confiance qu'on est loin de partager. Nous avons présentement à nous occuper de votre épaule, dont la plaie ne se cicatrise pas assez vite à mon gré. C'est pourquoi je ne vous conseille pas de partir sans retard pour Amélie-les-Bains, mais je vous l'ordonne.

— A quand le départ?

— Demain, si c'est possible.

— Et le retour?

— Lorsque je vous y autoriserai, ou, pour mieux dire, aussitôt que vous pourrez faire ce geste. Regardez-moi bien, je vous prie.

Il replia son bras gauche sur sa poitrine et le détendit dans toute sa longueur par un mouvement brusque et rapide, comme fait un boxeur qui porte un coup droit à son adversaire.

— Conserver ses deux yeux, reprit-il, c'est fort

bien; mais avec ses deux yeux conserver ses deux bras, ce sera encore mieux.

— Que dites-vous, docteur? s'écria Ollivier avec effroi.

— La vérité; nous sommes en présence d'un danger sérieux : il faut le combattre sérieusement.

Il se fit un grand silence, subitement interrompu par cette exclamation de Bruneau :

— Ah! mon Dieu! monsieur le comte, Mademoiselle se trouve mal.

En effet, Irène venait de s'affaisser dans un fauteuil, et la blancheur des lys se répandait sur ses traits. Le docteur lui fit aspirer des sels et mouilla ses tempes avec du vinaigre. La syncope fut bien vite dissipée.

— Personne ne sera plus triste que moi de votre départ; personne ne souffrira plus de votre absence, me dit-elle le soir; et cependant je vous supplie de partir dès demain. M'autorises-tu à écrire à notre ami? demanda-t-elle à son père, qui sommeillait au coin du feu.

— Si je t'autorise à écrire à Raymond? voilà une drôle de question. Je te dirai comme tantôt le docteur à notre malade : Je ne te le conseille pas; je te l'enjoins, je te l'ordonne..., à condition pourtant, ricana-t-il, qu'il soit agréable à un homme de son âge de correspondre avec une fillette comme toi.

— Il est plus jeune que tu ne le penses, et je suis moins jeune que tu ne le crois, reprit-elle ; je t'assure que nous nous entendons fort bien ensemble.

Je partis le lendemain, emportant dans un sachet une petite touffe d'herbes desséchées. C'était le bouquet de violettes qu'avant de m'envoyer elle avait appuyé sur ses lèvres et sur son cœur.

XX

Pendant mon séjour à Amélie-les-Bains, Irène m'écrivit régulièrement chaque semaine. J'extrais de ses chères lettres quelques passages dans l'ordre où sa main les a tracés :

« Je suis bien seule et bien triste dans cet immense et joyeux Paris depuis votre départ, cher bon ami. Mon père est retourné à Château-Garnier, et il voulait m'emmener; j'ai résisté; j'ai lutté et j'ai triomphé. Il croit que je reste afin de piocher mon chant et mon piano jusqu'aux vacances. Ce n'est point là la vraie vérité, et je vais vous la faire connaître. Mais, chut ! n'allez pas me trahir !

« Lorsque j'étais petite fille, à l'heure détestée où Bruneau me persécutait pour me faire apprendre ou réciter ma leçon, je ne manquais pas de me révolter

avec une violence dont vous ne sauriez vous faire une idée fidèle, malgré le joli échantillon que vous en avez eu.

« Un jour, je lançai Noël et Chapsal à travers les vitres de la croisée, et je dis avec colère :

« — Vous m'ennuyez, à la fin, avec vos éternelles leçons, qu'il faut toujours apprendre et toujours réciter.

« Bruneau répondit sentencieusement :

« — Mademoiselle, Dieu a mis l'homme sur la terre pour travailler.

« — L'homme, c'est possible; mais pas la femme.

« — Je vous demande pardon ; la femme aussi.

« — Et les enfants?

« — Les enfants surtout, et vous allez le comprendre. Comme ils ne savent rien de rien, ils ont plus à apprendre, et par conséquent plus à travailler que tout le monde.

« — Mais enfin, ma bonne Bruneau, ne viendra-t-il pas un temps où je pourrai me reposer à mon aise?

« — Certainement, Mademoiselle; ce temps viendra.

« — Où je n'ouvrirai pas une seule grammaire? où je ne ferai rien que de jouer toute la journée?

« — N'en doutez pas.

« — Quand donc ça sera-t-il?

« — Ce sera la semaine des quatre jeudis.

« — Il y a donc des semaines qui ont quatre jeudis? fis-je en sautant de joie.

« — Elles sont rares, je vous en préviens; mais on en voit.

« — Quand la verra-t-on, cette fameuse semaine?

« — L'almanach de M. le comte vous le dira; récitez vite votre leçon, et allez le consulter.

« Je me dépêchai d'accomplir ma tâche, et je décrochai l'almanach pendu à la cheminée de la salle à manger; mais j'eus beau regarder depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, je ne découvris rien de ce que je cherchais.

« — Mademoiselle, dis-je à Bruneau, toutes les semaines de cette année n'ont qu'un seul jeudi. Comment cela peut-il se faire?

« Et Bruneau de répondre :

« — Ah! mon Dieu! Mademoiselle, c'est bien simple!

« Avez-vous fait une remarque, mon ami? Lorsqu'on est embarrassé par une question, on commence volontiers sa réponse par cette phrase : *Ah! mon Dieu! c'est bien simple!*

« — Irène, pourquoi ne viens-tu pas avec moi à Château-Garnier?

« — Ah! mon Dieu! c'est bien simple, cher père!

« Vous le voyez, mon ami, je fais comme les autres.

« Bruneau me répondit donc :

« — Ah ! mon Dieu ! c'est bien simple, Mademoiselle... Si l'almanach de M. le comte, qui est le meilleur almanach de toute la ville, ne mentionne pas une seule semaine des quatre jeudis, c'est qu'il ne doit pas y en avoir cette année.

« — Il n'y en a donc pas tous les ans ?

« — Ah ! mais non... ce serait trop commode pour les paresseux.

« — Y en aura-t-il l'an prochain, au moins ?

« — Evidemment, puisque nous n'en avons pas cette année.

« Cette réponse me satisfit jusqu'au jour où je compris que la perfide Bruneau se moquait de ma crédulité. Je vous laisse à penser si ce jour-là je me suis vengée ! et comme je me suis vengée !

« Vous allez vous demander, mon ami, où je veux en venir avec ces souvenirs d'extrême jeunesse. Patience, j'y arrive ; m'y voici :

« Cette douce fiction d'une semaine toute de repos et de plaisirs m'a longtemps poursuivie. J'aimais à me la rappeler, comme on se plaît à relire les contes de fées, alors même qu'on ne croit plus à l'existence des fées, et je me disais que le jour où j'en aurais le pouvoir, je trouverais bien le moyen d'introduire une

de ces agréables semaines dans mon almanach particulier. J'ai donc résolu, pourvu toutefois que vous ne contrariez pas mon caprice, j'ai résolu de m'offrir les ivresses depuis si longtemps rêvées d'une vraie semaine des quatre jeudis.

« Entre ma sortie définitive de la pension et mon retour officiel à Château-Garnier, c'est-à-dire au commencement du mois d'août prochain, je voudrais passer huit jours avec vous. Nous visiterions ensemble le palais de l'Exposition universelle qu'on achève en ce moment au Champ-de-Mars; vous m'en feriez admirer les merveilles apportées là des cinq parties du monde. Jamais je n'ai mis le pied dans une salle de spectacle; le soir, nous irions au grand Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Français. (Le Gymnase est-il permis aux demoiselles?) Je voudrais bien aussi dîner une fois dans un de ces beaux restaurants des boulevards, dorés sur toutes les coutures, où l'on est servi par des messieurs graves et en cravate blanche qui ont l'air de magistrats.

« Répondez-moi vite; mais n'allez pas me répondre : *Ah! mon Dieu! c'est bien simple!* »

. . . .

« Votre lettre reçue hier, mon ami, m'a causé tout à la fois bien de la peine et bien du plaisir. Vous avez beaucoup souffert pendant cet interminable voyage! Que n'étais-je près de vous? Je vous aurais

entouré de tant de soins que vos souffrances eussent été allégées et adoucies. Vous souvenez-vous de notre nuit en wagon, lorsque vous m'avez conduite à Château-Garnier? C'est moins loin que de Paris aux Pyrénées, c'est vrai, mais tout de même nous sommes restés dix heures en route, et vous avez dit que mon babil vous avait empêché de trouver le temps long. Je ne crois pas être plus sotte que l'an dernier. Je serais donc parvenue, j'espère, à vous distraire, à vous désennuyer... Si je ne dis pas « à vous charmer, » c'est pure modestie.

« L'accueil que vous avez fait à ma proposition me comble de joie. Comme c'est aimable à vous de vouloir bien vous associer à mes projets ! Savez-vous que je n'étais pas sans inquiétude? J'avais peur de vous paraître exigeante et inconsidérée. C'est avec un fort battement de cœur que j'ai décacheté votre enveloppe et que j'ai commencé la lecture.

« Vous souhaitez que Bruneau soit de toutes nos fêtes et qu'elle ait sa bonne part des plaisirs qui rempliront notre semaine des quatre jeudis. Je ne le souhaite pas moins que vous. Je ne me pardonnerais pas, tandis que je m'amuserais dehors en votre compagnie, de laisser seule à la maison cette bonne Cendrillon à la grande pantoufle. »

. . . .

« Que de fois j'ai pensé, mon ami, au sermon en

dix points que vous fit mon père, le jour où nous allâmes nous installer à Laneuville! Malgré tout le respect que je dois au prédicateur, j'avoue que je fus impatientée du sermon, surtout lorsqu'il peignit avec les couleurs les plus sombres, l'avenir fatal réservé à messieurs les célibataires endurcis. Il me semblait alors que notre amitié suffisait à remplir tous les vides de votre existence et de votre cœur ; qu'aimé, choyé par nous, vous n'auriez rien à désirer sur la terre. Voilà pourquoi je m'écriai : « Quand notre ami sera fatigué de vivre seul à Paris, eh bien ! il se réfugiera en province et il vivra tranquillement avec nous ».

« Il me semble à présent que j'ai montré dans cette discussion une vanité hors de toute mesure. Supposer que l'hospitalité et l'affection de M. et de mademoiselle de Feyzin sont faites pour rendre M. de Grançay le plus heureux des mortels, cette hypothèse me paraît absolument téméraire.

« J'en suis donc venue peu à peu à approuver le prédicateur et à goûter le sermon. Oui, mon père avait raison : peut-être feriez-vous sagement de vous marier. Bien que ce soit le consentement des grands parents et non celui des petits parents qu'on recherche quand on se marie, après avoir pesé le pour et le contre, après avoir longuement réfléchi, je déclare consentir à votre union avec mademoiselle X ou mademoiselle Z.

« Et j'y ai d'autant plus de mérite que je continue à croire que je vous aimerai moins et à craindre que vous ne m'aimiez plus du tout lorsque vous aurez une nouvelle famille. »

. . . .

« L'ami qui signe sa lettre : *un célibataire endurci*, n'a pas changé d'opinion ; il ne veut pas qu'on lui parle mariage... Eh bien ! tant mieux ! j'en suis enchantée au fond du cœur.

« Ah ! que je m'ennuie aujourd'hui, — et jours précédents aussi ! On devrait faire une loi qui défende de s'ennuyer autant que ça !

« Mon courrier de Château-Garnier me fait supposer qu'on ne s'amuse pas non plus follement de ce côté-là. — Papa envoie au diable la musique, ceux qui l'ont inventée et celles qui la cultivent. Si je ne suis pas arrivée le 10 août, dernier délai, il menace de me donner quatre choses :

« Sa malédiction ;

« Une belle-mère ;

« Un grand frère ;

« Une petite sœur.

« Quand reviendrez-vous ? Quand serez-vous guéri ? Quand pourrez-vous allonger le bon coup de poing que le docteur exige de vous avant de signer votre feuille de route ? »

. . . .

« J'ai reçu une visite à la pension, ou, pour parler plus exactement, j'aurais pu recevoir une visite, si mademoiselle Plumet l'avait permis, si mademoiselle Bruneau s'y était prêtée, si enfin *damoiselle* Irène n'avait fermé sa porte à un visiteur auquel on était loin de penser et qu'on croyait en villégiature dans les régions les plus extravagantes et les plus éloignées.

« Certain pauvre jeune homme de votre connaissance doit payer un correspondant qui le tient au courant de vos faits et gestes, de vos allées et venues, de vos arrivées et de vos départs, — de vos départs surtout. Vous sachant loin de Paris, il y est crânement rentré, et par une lettre impertinemment écrite à la troisième personne, il a demandé à mademoiselle Plumet *la faveur de m'offrir ses hommages en sa qualité de très-vieil ami de la famille de Feyzin!!!*

« Lorsque mademoiselle Plumet a su que ce très-vieil ami de ma famille est âgé de vingt-trois ans, et qu'il n'est pas du tout dans les petits papiers de mon père, elle a sauté au plafond et s'est mise, pour la première fois de sa vie, dans une colère bleue. A nous deux, quand elle fut calmée (il a fallu se priver de la collaboration de Bruneau; elle était trop violente!), nous avons rédigé ce petit bout de billet sur lequel je ne serai pas fachée d'avoir votre opinion :

« Mademoiselle Plumet a l'honneur de saluer M. le

« duc de Fosqueym et prend la respectueuse liberté « de lui faire observer qu'à l'âge extraordinairement « avancé où il est parvenu, ce serait commettre une inex- « cusable imprudence que de quitter sa douillette de « soie-puce pour endosser un habit noir et de sortir « d'une chambre capitonnée, bien chaude, pour ex- « poser ses rhumatismes à la température glaciale « d'un parloir mal chauffé.

« En conséquence, mademoiselle Plumet conseille au « vénérable duc de Fosqueym d'ajourner l'offrande de « ses hommages jusqu'aux grandes chaleurs. En ce « faisant, il aura l'avantage d'éviter une pleurésie qui « sûrement deviendrait mortelle, se greffant sur un « vieux catarrhe, sans compter qu'il se rencontrera « avec M. Raymond de Grançay, son intime, son « inséparable, si l'on s'en rapporte à la rumeur pu- « blique. »

« Cherchez, mon ami, ma part de rédaction dans l'aimable billet que je viens de transcrire.

« Que pensez-vous du coup de griffe de la fin? »

. . . .

« Vous avez deviné : le premier paragraphe est dû à mademoiselle Plumet ; le deuxième et dernier a été écrit par votre jeune amie qui est très-fière de votre approbation.

« La capitale du monde civilisé, comme on dit,

continue à être la ville la plus assommante du globe terrestre.

« Bruneau et moi nous avons accompli, hier dimanche, un pèlerinage au jardin des Plantes et au jardin d'Acclimatation. Quelle différence avec la promenade que nous y avons faite avec vous!

« Les animaux féroces ont perdu l'appétit l'ours Martin dédaigne les pains de seigle et ne grimpe plus à l'arbre; les poissons ne frétillent plus dans l'aquarium; les singes sont devenus bêtes... et les promeneurs aussi, car personne n'a eu l'air de remarquer si je suis laide ou jolie... Il faut bien dire, pour les disculper un peu, qu'il pleuvait très-fort et que tout le monde baissait le nez sous son parapluie. »

. . . .

« J'apprends une nouvelle qui m'attriste : mon page Loïs est mort! Et savez-vous de quoi il est mort, le pauvre garçon? Du chagrin de mon absence. On lui avait dit que mon père était venu me chercher; quand il l'a vu revenir seul, il a été pris d'une fièvre lente à laquelle il a fini par succomber.

« On m'écrit que mon nom s'est exhalé de ses lèvres en même temps que son dernier soupir.

« Sa dépouille mortelle a été transférée à Laneuville. Je lui ferai élever un monument funèbre, avec cette inscription tirée d'un opéra de M. Victor Hugo

et de mademoiselle Louise Bertin, dont j'ai la partition sur mon piano :

« Noble lame,
« Vil fourreau,
« Dans mon âme
« Je suis beau. »

« Pauvre Loïs! vous le rappelez-vous dans son costume bariolé? Le voyez-vous sur sa tour du Nord? Entendez-vous les fanfares dont il fêta notre arrivée au château? Et le jour où il vous dit si gracieusement qu'il vous aimait comme un frère à cause de votre parfaite ressemblance avec lui!!!

« Je m'arrête... je ris d'un œil et je pleure de l'autre. »

. . . .

« J'ai déjeuné ce matin avec mademoiselle Plumet, et me voilà dispensée de vous décrire notre menu. Mon Dieu! faut-il que l'on récolte des pommes de terre en France! Faut-il qu'on y pêche des sardines! Après tout ce que nous en avons consommé, dire qu'il y en a encore! C'est prodigieux.

« Je ne mentionnerais point ce repas s'il n'avait donné lieu, au dessert, — composé des deux poires cuites de rigueur, — à une conversation sur un sujet délicat que mademoiselle Plumet n'avait jamais abordé avec moi.

« — Ma chère enfant, me dit-elle, vous savez que

M. votre père hâte de tous ses vœux l'heure qui vous rendra à sa tendresse. Vous conservera-t-il longtemps près de lui? Il n'y faut pas compter. Dans votre situation de naissance et de fortune, vous ne courrez aucun risque de coiffer sainte Catherine. Vous êtes destinée à vous marier très-jeune, chère Irène. Avez-vous songé quelquefois au mari que vous souhaiteriez d'avoir? Hélas! je vous en avertis, c'est rarement, très-rarement celui-là qu'on épouse. Raison de plus pour ne se hasarder qu'avec une excessive prudence dans le beau pays des rêves. Jeune fille, il est dangereux de s'y égarer; jeune femme, il est défendu même d'y pénétrer. Les barrières qui en interdisent l'entrée s'appellent la loi, la religion et l'honneur.

« Je me sentis devenir toute rouge et toute confuse.

« — Remettez-vous, ma chère enfant, me dit-elle, et confiez-vous à moi comme à votre mère.

« Encouragée, réconfortée par sa bienveillance, je répondis :

« — Ma mère, je n'accepterai pour mari que l'homme que j'aimerai, et je n'aimerai que celui dont je reconnaîtrai la supériorité morale. Plus tôt je me marierai, plus je sens la nécessité d'être dirigée et dominée par le compagnon de ma vie. C'est vous dire que jamais je n'épouserai un jeune homme.

« — Vous connaissez pourtant l'opinion bien arrêtée de M. le comte de Feyzin à cet égard?

« — C'est le seul point sur lequel je me sentirais la force de résister à la volonté de mon père

« Mademoiselle Plumet m'a congédiée en me disant avec gravité :

« — Méditez le sage conseil que je vous ai donné, ma chère Irène ; ne vous hasardez pas trop loin dans le séduisant pays des rêves. »

. . . .

« Inconsolable de mon absence, papa réclame mon image à cor et à cri. Il m'écrivait ces jours derniers : « Que Bruneau te conduise chez un photographe, et « s'il en existe un, un seul qui ne soit pas un homme « politique, donne de préférence ta pratique à ce « phénomène. Je te veux de face, de trois quarts et « de profil, en pied et en buste, assise et debout. Tâ- « che qu'on m'expédie la collection dans le courant « de la semaine. Ainsi qu'on le chantait de mon « temps : *Si tu n'es pas là, ton portrait y sera.* Je crois « bien que le texte porte *ton bouquet* et non *ton por- « trait.* Que le poëte me pardonne si je prends la « liberté de dégrader son monument ! »

« La collection partira ce soir pour Château-Garnier ; je veux qu'elle parte aussi pour Amélie-les-Bains. Cette fois, vous pouvez le croire, je n'ai point fait la grimace, ni tiré la langue au photographe, comme je le faisais jadis. Au contraire, je lui ai décoché mon plus séduisant regard et mon plus tendre

sourire. Est-ce bien à lui que j'ai décoché tout cela? Vous ne le croyez pas, et vous avez bien raison. Pendant toute la séance, j'ai songé uniquement à mes chers absents. Qu'ils ne soient donc pas étonnés si ma gaieté est voilée par une ombre de mélancolie.

« Mesdemoiselles Plumet et Bruneau prétendent que l'opérateur s'est surpassé. Le fait est que la plupart de ses cartes sont réussies. J'aime surtout celle où je suis vue de trois quarts, et voilà pourquoi je l'ai enrichie de ces mots écrits de ma patte blanche : « A mon ami Raymond de Grançay. »

. . . .

« Ah ! les hommes ! les hommes !

« Fiez-vous donc à leurs serments, jeunes filles innocentes, crédules et inexpérimentées !

« Il y avait une fois un jeune monsieur, lequel se déclara prêt à fermer *la serrure de la bibliothèque de son cœur*. Elle ne contiendra jamais, dit-il, que *le premier volume d'un roman inachevé*.

« Ces paroles si poétiques, si touchantes, il les soupira à l'oreille d'un père de famille, et ce père imprudent les répéta à son héritière, qui en fut bien émue, comme on doit se l'imaginer.

« Oh ! les hommes ! les hommes !

« Eh bien ! non... La serrure n'était pas fermée du tout ; la bibliothèque est toujours ouverte ; le roman ne restera pas inachevé ; un deuxième voulume, actuel-

lement sous presse, va paraître au premier jour.

« Expliquons-nous plus clairement.

« Il y a promesse de mariage entre le duc Gustave de Fosqueym et mademoiselle Pauline de Ronzas.

« Épilogue du drame et cinquième acte de la tragédie :

« Damoiselle Irène de Feyzin s'est faite carmélite. On pense avec raison qu'un trépas foudroyant la relèvera bientôt des vœux perpétuels qu'elle a prononcés dans un accès de désespoir.

« *De profundis!*

« Oh! les hommes! oh! les hommes! »

. . . .

Sa dernière lettre contenait ce peu de mots et j'eus peine à reconnaître son écriture :

« Mon père m'ordonne de partir. Il exige impérieusement ma présence dans sa maison.

« Vous est-il possible de voyager ?

« Irène vous appelle, vous réclame, vous espère, vous attend. »

Mes préparatifs furent bientôt faits. Je n'étais pas radicalement guéri, mais en bonne voie de guérison, et si je n'étais encore de taille à fournir le solide coup de poing réclamé par la Faculté, j'avais déjà recouvré l'usage de mon bras malade et je ne le portais plus en écharpe.

Au moment où j'allais monter en voiture, on me

remit ce télégramme impératif de mademoiselle Plumet :

« Que votre première visite soit pour moi. Il le faut. »

XXI

Le soleil se levait sur les prés médiocrement fleuris qu'arrose la Bièvre lorsque nous entrâmes en gare. J'envoyai Germain chez moi avec tous les bagages, et malgré l'heure extra-matinale, je me presentai chez mademoiselle Plumet.

— Je vous attendais, me dit-elle simplement; nous avons à causer...

– D'Irène ? interrompis-je.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Est-elle retournée près de son père ? dis-je avec anxiété.

— Pas encore.

Je respirai plus librement et je lui demandai :

— Que se passe-t-il ?

— Des choses graves et des choses tristes, dit-elle

en baissant la voix. Vous aimez mademoiselle de Feyzin !

Je rougis comme une jeune fille prise en faute et je murmurai des paroles confuses.

— Ne niez pas, reprit-elle ; vous l'aimez passionnément.

— Qui vous l'a dit ? balbutiai-je.

— Vos lettres.

— Vous les avez donc lues ?

— Avec l'autorisation d'Irène, veuillez le croire. Les voici toutes.

Je m'écriai avec emportement :

— Eh bien, relisons-les ensemble, et je vous mets au défi, — vous m'entendez, au défi ! — de m'y signaler, je ne dis pas une phrase, mais un mot, un seul, dont votre prudence soit en droit de s'alarmer.

— Vous m'avez mal comprise, reprit-elle avec douceur ; jamais je n'ai songé à vous accuser de jouer le rôle odieux d'un Lovelace. Vos lettres sont ce qu'elles doivent être, et je ne pense pas que celle qui les a reçues y ait trouvé trace d'un sentiment plus vif qu'une tendre amitié. Mais que de mal vous vous êtes donné, quelle peine vous avez prise, à quels artifices de style n'avez-vous pas eu recours pour accomplir ce tour de force épistolaire ! Oui, vous aimez Irène ; je vous affirme que vous l'aimez, et notez que ce n'est point un reproche que je vous adresse, c'est

un fait que je constate. Quel autre, à votre place, n'eût subi, ainsi que vous la subissez vous-même, cette influence mystérieuse qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent? Irène est de la race des charmeuses. Comme le parfum se dégage du calice de la fleur, un charme pénétrant s'envole de son âme et de son esprit. Sans que vous en ayez conscience, à votre insu, j'en suis certaine, vous vous êtes laissé séduire par ce charme et enivrer par ce parfum. C'est tout ce que j'ai dit, c'est tout ce que je veux dire.

— Vous m'arrachez mon secret, soupirai-je; oui, je l'avoue, je l'aime... mais tranquillisez-vous: ce secret mourra dans mon cœur.

— Eh quoi! dit-elle avec étonnement, vous ne le confierez pas à son père?

— A son père? m'écriai-je, jamais! Si j'étais assez fou pour lui demander la main de sa fille, malgré l'étroite amitié qui nous lie, M. de Feyzin me la refuserait. Mon âge creuse des abîmes entre Irène et moi, des abîmes infranchissables... C'est l'opinion d'Ollivier; il me l'a très-nettement exprimée, et, quoiqu'elle soit la destruction de mes rêves, l'anéantissement de mes plus chères espérances, je suis forcé de convenir que je la partage de tout point.

— Hélas! mon pauvre ami, cette opinion est aussi la mienne, me dit mademoiselle Plumet avec l'ac-

cent d'une compassion sincère, et voilà pourquoi j'ai été si affligée lorsque j'ai eu connaissance de votre amour. Mais pourtant, s'il arrivait que M. de Feyzin changeât d'avis, si sa façon de penser se modifiait, s'il se montrait disposé à dire *Oui*, auriez-vous le courage de dire *Non*? C'est une hypothèse inadmissible, penserez-vous. Admettez que ce soit une réalité et répondez-moi. Que feriez-vous ?

— J'aurais de la raison pour deux, et plutôt que de condamner Irène à cette union disproportionnée, je fuirais au bout du monde. Voyez-nous dans quelques années d'ici... N'êtes-vous pas révoltée d'un accouplement si monstrueux : le soleil et l'ombre, la croyance et le doute, la force et l'impuissance, l'appétit et la satiété, le printemps et l'hiver, la vie et la mort !

Un sanglot me monta à la gorge, et deux larmes brûlantes me vinrent aux yeux.

— Ne me maudissez pas trop si je tourne et retourne le poignard dans votre blessure, et laissez-moi vous poser une dernière question, reprit mademoiselle Plumet. Vous me dites comment vous agiriez si M. de Feyzin vous acceptait pour gendre... Et si c'était Irène qui vous souhaitât pour mari, quelle serait votre conduite ?

— La même, exactement, je vous le jure.

— Vous auriez cette force sublime ?

— J'aurais ce précieux bon sens. Mais, fis-je avec impatience, vous allez chercher des suppositions absurdes ; à quoi bon ?

Mademoiselle Plumet rapprocha son fauteuil du mien, se pencha à mon oreille et murmura :

— La supposition est moins absurde que vous ne le croyez... Irène vous aime !

Je tressautai comme si j'avais été soumis à l'action d'une pile de Volta ; je me dressai tout d'une pièce et je me promenai à grands pas dans le salon. Mademoiselle Plumet me considérait d'un œil triste et gardait le silence.

— Cher Monsieur, me dit-elle quand je fus un peu calmé, vous êtes un honnête homme, le plus honnête que je connaisse ; promettez-moi de ne pas voir Irène avant son départ pour Château-Garnier

— Je ne prendrai point envers vous un engagement que je ne remplirais pas, lui dis-je. J'ai été rappelé à Paris, non par votre dépêche, mais par une lettre d'Irène. Elle m'attend. Quelle idée vous faites-vous donc de cette honnêteté que vous m'accordez, si vous pensez que mon entrevue avec cette jeune fille puisse offrir de si grands périls ? D'ailleurs, êtes-vous sûre de ne pas vous abuser ? Irène a pour moi de l'affection, de la reconnaissance et rien de plus.

— Eh bien ! soit, dit-elle ; il vous plaît de croire

que je me trompe? Je le proclame: je me suis trompée. Voyez-la donc selon votre désir; promenez-la à l'Exposition; conduisez-la au théâtre; dînez avec elle au restaurant; offrez-lui, en un mot, tous les plaisirs qu'elle rêve d'entasser dans je ne sais quelle semaine féerique... Après tout, vous êtes le correspondant de ma pensionnaire et l'ami le plus intime de son père; vous possédez toute sa confiance; toute son autorité vous est déléguée et je m'en décharge entre vos mains. Seulement, je vous en avertis à l'avance, voici ce qui arrivera: Demain, — si c'est aujourd'hui que votre semaine doit commencer, — demain vous viendrez me trouver ici, à cette même place, et vous me direz: « Vous aviez raison; Irène doit partir et je ne dois pas la revoir. » Hélas! cher Monsieur, soyez-en certain; je n'ai pas plus fait fausse route en appréciant vos sentiments pour Irène qu'en définissant les sentiments d'Irène pour vous..... Vous l'aimez et elle vous aime... Voilà la vérité.

— Elle m'aime! m'écriai-je en recommençant ma promenade dans le salon; comment le savez-vous? L'avez-vous interrogée?

— Dieu m'en garde!

— Vous en a-t-elle fait l'aveu?

— L'aveu! dit-elle; mais il lui échappe à chaque instant depuis que vous n'êtes plus là; mais il éclate dans ses transports les jours où elle reçoit vos lettres,

dans ses inquiétudes quand votre réponse est en retard de vingt-quatre heures, dans son accent quand elle prononce votre nom, dans mille détails que j'épie d'un œil attentif, dans mille riens qui sont des révélations pour une mère, car vous admettez bien, n'est-ce pas, que j'aime Irène autant que si j'étais sa mère?

— Vos paroles provoquent en moi un trouble et une émotion extrêmes, dis-je à mademoiselle Plumet. Le plan de conduite que j'adopterai a besoin d'être médité et mûri. Je vais y réfléchir; vous me reverrez prochainement.

Je me hâtai de sortir; mon trouble et mon émotion étaient bien plus forts que je ne le disais, et j'avais un impérieux désir de solitude. Si impérieux qu'il fût, je ne pus pas cependant fermer ma porte à Maxime de B..., qui vint me voir aussitôt que la nouvelle de mon retour se fut répandue dans la maison. Après s'être informé de ma santé et de celle du comte de Feyzin, il arriva tout naturellement à me parler d'Irène. Lui aussi avait subi le charme! Lui aussi avait aspiré le parfum et s'en était enivré! Il se montra si enthousiaste que je lui dis en souriant :

— Est-ce une demande en mariage que vous me chargez d'adresser à son père, mon cher de B...?

— Eh! eh! fit-il, si je n'étais un burgrave et un ancêtre, je ne dis point que je ne vous prierais

pas d'être mon ambassadeur près la cour de Château-Garnier.

— Un burgrave! un ancêtre! répétai-je en manifestant toute ma surprise; quel âge avez-vous donc?

— Trente sept ans pour les dames.

— Et pour les hommes?

— Quarante-cinq ans.

— Et vous vous classez dans les burgraves à quarante-cinq ans?

Il me fit cette réponse dont chaque mot envenima et élargit la blessure qui saignait dans mon cœur :

— Mon cher, rien n'est absolu et tout est relatif en ce monde. Parbleu! si je soupirais pour une de ces Ninons de Lenclos qui encombrent chaque après-midi les allées du Bois et chaque soir les avant-scènes des théâtres, il est certain que je serais encore un jeune premier assez présentable... Mais de qui parlons-nous en ce moment? d'une jeune fille de seize ans! Quoique moins âgé que M. de Feyzin, je pourrais être le père de mademoiselle Irène. Si donc le *burgrave* vous offusque, rayons-le, je ne m'y oppose pas; mais passez-moi l'*ancêtre;* vous voyez que j'y ai des droits légitimes et sérieux. Autant j'envierai le sort du jeune homme qui sera le mari de mademoiselle de Feyzin, autant je plaindrais l'homme de nos âges dont elle serait la femme. Si honnête, si irrépro-

chable que fût sa conduite, je sais bien, pour ma part, qu'à peine aurais-je doublé le cap fatal de la cinquantaine, je serais le citoyen le plus jaloux, c'est-à-dire le plus à plaindre, de la république conjugale.

Il s'éloigna sans remarquer l'état pitoyable où il me laissait. Obligé de faire bonne contenance tant que je l'avais eu pour témoin de mon martyre, je donnai un libre cours à ma douleur lorsqu'il fut parti. L'humaine faiblesse reprit alors ses droits imprescriptibles et je laissai couler librement les larmes amères que je renfonçais depuis le matin.

Peu s'en fallut que mademoiselle Bruneau ne me surprît au plus fort de cette crise déplorable. Prévenu heureusement par le coup de cloche du portier qui m'annonce les visiteurs, j'eus le temps de me préparer à la recevoir. Elle venait de la part d'Irène s'informer si j'étais arrivé et si j'avais fait un heureux voyage.

— Mademoiselle s'est réveillée avant les oiseaux, me dit-elle, et si je l'avais écoutée, j'aurais sonné à votre porte à cinq heures du matin. Je suis bien contente que vous soyez de retour, monsieur de Grançay. La santé de Mademoiselle commence à m'inquiéter; elle a perdu le sommeil et l'appétit; elle n'ouvre plus son piano; elle passe de longues heures à sa fenêtre, à regarder voler les hirondelles et courir les nuages, et

quand je l'interroge, si par hasard elle me répond, elle a l'air de sortir d'un rêve. Comme je lui proposais d'appeler un médecin, car je crois qu'elle a la fièvre, elle m'a dit que c'était inutile ; que le médecin qui la gérirait n'était pas à Paris. Sans doute elle a fait allusion à son vieux docteur de Château-Garnier, qu'elle connaît depuis son enfance et qui l'a toujours soignée. Aussi me tarde-t-il que nous ayons quitté Paris. Ah ! je voudrais bien être plus vieille de huit jours !

— Chère demoiselle, dis-je à Bruneau, à quelle cause attribuez-vous le changement qui s'est produit et que vous avez observé dans Irène ?

— A sa contrariété de quitter Paris avant le terme qu'elle s'était fixé.

— Vous ne soupçonnez pas d'autre motif?

— La crainte d'être privée d'une certaine semaine dont elle poursuit la chimère depuis son enfance, doit y être aussi pour quelque chose.

— C'est tout?

— Je ne vois pas quelle autre raison.

— Parlons franchement et mettons les points sur les *i*. Le cœur d'Irène ne battrait-il pas un peu trop vite et un peu trop fort depuis quelque temps?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la bonne Ipsipylle; que me dites-vous là? Supposez-vous qu'elle ait une maladie du cœur? Redouteriez-vous un anévrisme?

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends; le cœur d'une jeune fille peut être malade sans qu'il y ait lieu de craindre de si funestes conséquences.

— Ah! je comprends!... vous désirez savoir si mademoiselle aime quelqu'un?

— Précisément.

— Qui aimerait-elle?

— Je vous le demande.

— Vous excepté, nous ne voyons personne. Assurément vous êtes fort bien encore, monsieur de Grançay, mais votre âge...

— Il ne s'agit pas de moi, dis-je en la congédiant brusquement. Il est neuf heures. Prévenez Irène que je serai à la pension à midi.

Une des trois pièces de son petit logement donnait sur la rue de l'Ouest. Accoudée à la fenêtre, elle m'attendait les regards fixés vers la rue de Vaugirard, par où j'arrivais toujours. Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle agita son mouchoir. Malgré la douleur que j'en devais ressentir et que je ressentis en effet, je repliai mon bras gauche sur ma poitrine et je le détendis dans toute sa longueur. J'en fus bien récompensé en contemplant l'expression de joie immense qui se refléta sur sa physionomie transfigurée et illuminée.

Peu d'instants après, Bruneau m'introduisait dans le sanctuaire.

— Enfin, c'est vous! me dit Irène de cette douce voix qui est une musique; vous bien portant! vous guéri! Béni soit Dieu qui a accueilli mes vœux et exaucé mes prières! Ah! mon ami, j'ai bien souffert de votre absence; j'ai été bien malheureuse... mais vous voilà; vous m'êtes rendu... J'oublie tout; je ne me souviens de rien. Qu'est-ce que le chagrin que j'ai senti à côté de la joie que j'éprouve près de vous?

— Vous parlez de votre joie de revoir M. de Grançay, dit Bruneau, et vous ne l'avez seulement pas embrassé!

Irène fit un mouvement, comme si elle allait se jeter dans mes bras; de mon côté, je me disposais à faire un pas en arrière, lorsqu'elle s'arrêta toute rougissant, et dit avec une gaieté forcée :

— Est-elle assez *shoking*, cette Bruneau! Est-ce que les demoiselles embrassent les beaux messieurs? Décidément, ma chère, le côté La Vallière et le côté Montespan se développent en vous d'une manière effrayante.

Elle changea de ton et reprit avec un accent sérieux :

— Vous savez que si j'obéissais aux prescriptions paternelles, je ne serais plus ce soir à Paris?

— Il faut obéir, chère enfant.

— Nous en recauserons la semaine prochaine. Je ne

m'explique pas l'insistance de mon père à me rappeler immédiatement près de lui. Et vous, mon ami, vous l'expliquez-vous?

Ma situation devenait intolérable; il n'y avait plus à douter... j'étais aimé d'Irène. Persuadé qu'il n'était pas encore trop tard pour entreprendre et achever sa guérison, je pris la résolution d'imiter le chirurgien qui fouille impitoyablement de son bistouri et brûle de sa pierre infernale la plaie que la gangrène menace d'envahir.

— Je pense que votre père ne vous réclame si instamment que pour vous marier, dis-je en m'efforçant de maintenir ma voix au diapason d'une conversation indifférente.

— Me marier? moi! et avec qui?

— C'est ce que j'ignore, ma chère enfant; mais tous les prétendants ne ressemblent pas à M. de Fosqueym, fort heureusement, et sans doute M. de Feyzin a trouvé un gendre à sa convenance, un mari digne de vous.

— Ce mari digne de moi, ce gendre à la convenance de mon père, dit-elle résolûment, il me déplaira, et je ne l'agréerai point.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Ce n'est pas une raison.

— C'est la plus concluante.

— Ce n'est pas un argument.

— C'est le meilleur.

De plus en plus convaincu de la nécessité de recourir au bistouri, je repris, tout en plaquant de bruyants accords sur son piano, afin de me donner une contenance :

— Ce n'est pas là votre dernier mot, ma chère Irène; vous réfléchirez que je tiens à assister à votre mariage, et vous serez mariée dans un délai prochain, sans quoi il ne me serait pas possible d'être témoin de votre bonheur.

— Mon bonheur! murmura-t-elle; il parle de mon bonheur!

J'eus l'air de n'avoir pas entendu, et je poursuivis :

— Lorsque votre père me chargea du soin de veiller sur vous, je me disposais à faire un long voyage. Aujourd'hui que ce rôle de tuteur n'a plus de raison d'être, je rentre en possession de mon libre arbitre. Après un toast bien senti à la prospérité des jeunes époux, porté par moi au banquet nuptial, je partirai pour un temps qu'il me serait difficile de préciser d'avance.

Je continuais mes improvisations musicales avec une tranquillité apparente qui contrastait étrangement avec mes bouillonnements intérieurs; Irène se leva et ferma le piano avec dépit.

— Si c'est une épreuve que vous m'imposez pour

savoir à quel point votre présence m'est chère. L'épreuve est aussi cruelle qu'inutile, dit-elle en plongeant son regard dans mon regard. Pourquoi êtes-vous si méchant envers moi? Que vous ai-je fait? Quelle faute ai-je commise? Que me reprochez-vous? Depuis trois ans je vis avec vous et avec votre pensée; vous êtes, avec mon père, l'être que je chéris le plus tendrement; vos deux noms s'unissent dans mes prières du soir et du matin... Et tout à coup, il me faudrait renoncer à vous voir. Par grâce, dites-moi que cela ne sera pas, ou je croirai que vous ne m'aimez plus....., je croirai que vous ne m'avez jamais aimée!

Bruneau assistait à cet entretien, muette et confondue. Peu à peu la lumière se faisait dans son esprit. Elle semblait anéantie.

Elle hasarda timidement un : « Calmez-vous, Mademoiselle! » qui lui attira un : « Taisez-vous donc! » tout à fait dans la première manière de son ancienne élève.

— Vous tournez les choses trop au tragique, repris-je; [illegible]age que je vous annonce aura un terme, p[illegible]ain peut-être que je ne le suppose. Je re-v[illegible]onc en France, je vous le promets; et lors-q[illegible] verrez vos enfants en pension à Paris, je [illegible]orrespondant, si [illegible] encore de ce [illegible]

Elle frappa du pied et s'écria :

— Ne me parlez donc pas de mon mariage comme si c'était déjà un fait accompli! Que vous partiez ou que vous restiez, sachez-le bien, je ne me marierai jamais. Vous avez dit un jour que vous comptiez vous retirer à Sainte-Périne; eh bien, j'y entrerai aussi. Je m'établirai dans le même pavillon que vous, je tâcherai que ce soit au même étage, sur le même palier, porte à porte. Nous voisinerons; nous dînerons alternativement l'un chez l'autre; le soir, nous jouerons aux dominos... Ce sera charmant!

Elle fut prise d'un accès d'hilarité nerveuse qui ressemblait au rire des fous. Je souffrais autant qu'elle, sinon davantage. Résolu à mettre fin à cette scène déchirante, je lui dis, sans oser la regarder en face ·

— Votre projet serait en effet charmant; mais je doute fort qu'il séduise madame de Grançay.

— Madame de Grançay? répéta-t-elle; votre mère, sans doute?

— Ma mère est morte.

— De qui donc parlez-vous?

— De celle qui sera ma femme.

— Vous allez vous marier? dit-elle en passant rapidement la main sur son front.

— Pas avant un an. C'est une veuve que j'épouserai, et son mari n'est mort que depuis un mois.

— Où demeure-t-elle cette veuve inconsolable? Ça ne doit pas être au Malabar?

— Elle habite Saint-Pétersbourg, et nous nous aimons depuis longtemps.

— Et depuis quand êtes-vous instruit du coup si cruel qui a frappé votre amie?

— C'est ce matin, en entrant chez moi, que j'ai trouvé la lettre de faire part.

Irène avait repris tout son sang-froid, et elle était redevenue maîtresse d'elle-même. Elle me dit avec un calme glacial :

— Votre confiance appelle ma confiance, et je ne veux pas être en reste de confidences avec vous. Tandis que vous aviez votre roman à Saint-Pétersbourg, j'avais le mien à Paris. Malheureusement, la mortalité est très-considérable cette année, en France comme en Russie. Mon Dieu, oui, j'ai eu, moi aussi, ma lettre de faire part, et admirez la coïncidence : comme vous, c'est aujourd'hui même que je l'ai reçue. Vous me demandiez tout à l'heure pourquoi je refuse de me marier? Si je ne me marie pas, c'est que mon fiancé est mort!

Se tournant du côté de Bruneau, elle ajouta :

— Ma bonne, je vous ai un peu bousculée tout à l'heure; je vous en demande pardon. Ayez l'obligeance de faire nos caisses; nous partirons ce soir.

— Eh quoi! lui dis-je, sans visiter le palais de l'Ex-

position universelle? Sans courir les théâtres? sans dîner dans les beaux restaurants du boulevard?

— Mon deuil s'y oppose, reprit-elle; en France nous le portons plus longtemps qu'en Russie.

— Vous renoncez donc à votre semaine des quatre jeudis?

— Il n'y en aura jamais pour moi! Adieu! me dit-elle en me tendant sa main dont le contact me brûla comme un fer rouge; je vous dois la vie et je ne l'oublierai pas. Hélas! pourquoi m'avez-vous sauvée? Je serais morte si heureuse!

A peine étais-je sorti, j'entendis le bruit de ses sanglots. Je m'arrêtai, cloué sur le seuil. Après avoir hésité quelques instants, je me bouchai les oreilles et je m'éloignai.

Mademoiselle Plumet m'attendait dans le salon où elle m'avait donné rendez-vous.

— Eh bien? me dit-elle.

— Vous aviez raison, répondis-je d'une voix étouffée; Irène doit partir et je ne dois plus la revoir.

Et je m'enfuis sans retourner la tête.

XXII

Constantine, décembre 1870.

Je rouvre le journal de ma vie écrit et fermé depuis trois ans.

Hier le courrier de France m'a apporté cette lettre de M. Augeraud :

« Cher monsieur et ami,

« J'ai accompli religieusement l'engagement pris envers vous : Personne ne connaît le secret de votre retraite et j'ai conservé, sans vous les faire passer, toutes les lettres qui vous ont été adressées depuis votre départ de Paris.

« Si je ne garde pas avec les autres celle que vous trouverez sous ce pli, c'est que le billet qui l'escortait,

et qui m'est personnel, est conçu en termes tels que je crois devoir faire une exception en sa faveur.

« Je ne vous dis rien des tempêtes effroyables, des catastrophes inouïes qui se sont déchaînées sur notre malheureuse France. Vous en souffrez autant que moi, vous en souffrez même plus que personne, vous dont la religion politique m'est bien connue, vous qui aimez vos amis d'autant plus que l'infortune les accable.

« Donnons un regret et un souvenir à un brave garçon :

« Le maréchal des logis chef, Hector de Crage, du troisième régiment de cuirassiers, est tombé glorieusement sur le champ de bataille, dans les charges héroïques de Reichshoffen. »

La lettre que m'envoie M. Augeraud est d'Ollivier. La voici :

« Château-Garnier, 25 novembre 1870.

« Raymond, je sais tout. Irène m'a fait l'aveu de son amour pour vous. Mademoiselle Plumet m'a dit votre amour pour Irène. Elle est ici depuis ce matin; Irène a demandé à la voir avant de mourir.

« Oui, Raymond, voilà où nous en sommes ! Ma fille se meurt... et moi, brute aveugle que je suis, je n'ai rien deviné, rien compris !

« Irène sait à présent que la fable de votre ma-

riage n'était qu'un pieux mensonge; elle connaît et apprécie l'étendue de votre sacrifice. Depuis son entretien avec mademoiselle Plumet, elle nous assure qu'elle ne souffre plus; elle nous défend de pleurer... O mon Dieu! prenez ma fortune, prenez ma vie et faites un miracle.

« Un miracle! oui, Raymond, il ne faut rien moins qu'un miracle pour qu'Irène nous soit rendue!

« Je supplie M. Augeraud de vous faire parvenir cette lettre. Où que vous soyez, revenez, revenez sans retard; votre femme vous attend. »

La lettre contenait ce *post-scriptum*, écrit par mademoiselle Plumet :

« Du courage! mon pauvre ami... M. de Feyzin venait à peine de tracer les lignes que vous avez lues, Irène s'est endormie en prononçant votre nom. Elle ne s'est pas réveillée... Elle ne se réveillera plus! »

Demain, je quitterai l'Algérie. On se bat sur les bords de la Loire. Il y aura peut-être une balle pour moi.

FIN

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

No. 75

